3,50$
MAI 1987

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

POLITIQUE FAMILIALE
DES CENT IDÉES DES MÈRES À L'ÉTAT SANS IDÉE

CARMEN QUINTANA
UN SYMBOLE CONTRE PINOCHET

WOODY ET SES SOEURS
INTÉRIEURS D'UN CINÉASTE

BETTY GOODWIN
NOTRE-DAME DE LA PEINTURE

MARIE LABERGE
HUIT PIÈCES ET DEMIE

«Une salade sans croûtons c'est bête»

merci Grissol

GRISSOL

LA VIE EN ROSE

SOMMAIRE

AVRIL 1987 NO 46

5
ÉDITO
Qui gardera André?
Françoise Guénette

8
L'ACTUALITÉ VUE PAR...
Le Sacre du printemps
Lucie Pépin

9
CHRONIQUE DÉLINQUANTE
Y a-t-il une raison de vivre dans la salle?
Hélène Pedneault

10
ACTUEL
Familles à tout faire
Micheline Bleau
Camille Vigneault
Nancy Guberman

13
CONTROVERSÉ
L'agacée des avalés
Louise Lambert-Lagacé

18
ENQUÊTE
Politique familiale

DES CENT IDÉES DES MÈRES À L'ÉTAT SANS IDÉE

Elle s'en vient... peut-être, la fameuse politique d'ensemble annoncée depuis trois ans aux parents québécois. Il y a exactement un an, le comité de consultation sur la politique familiale présidé par Maurice Champagne-Gilbert adressait 136 recommandations, la plupart judicieuses, au gouvernement du Québec. La loi prévue pour l'automne en tiendra-t-elle compte?
En attendant, Véronique Gagnon a demandé à une dizaine de mères québécoises, de différentes conditions, ce qu'elles voulaient comme mesures de soutien. Étonnamment, ce n'est pas d'abord l'État qu'elles interpellent... Hélène Sarrasin, elle, fait le portrait des actuelles mesures d'aide à la famille, fédérales et provinciales: un véritable fouillis dans lequel une chatte ne retrouverait pas ses petits! Carole Beaulieu, à Paris, s'est inquiétée de l'avenir de la politique nataliste française dite du «troisième enfant», mise en vigueur récemment.
Et enfin, pour couper court aux rumeurs selon lesquelles *La Vie en rose* est trop négative(!)... ne ratez pas le journal intime de ce numéro: Irène Mayer y livre un bilan somme toute positif et même, en six commandements, un mode d'emploi de la maternité!

18
LES MÈRES: MAIS QU'EST-CE QU'ELLES VEULENT?
Véronique Gagnon

24
L'ÉTAT: MAIS QU'EST-CE QU'IL FAIT?
Hélène Sarrasin

29
FRANCE: Y AURA-T-IL UN TROISIÈME ENFANT?
Carole Beaulieu

32
INTERNATIONAL
Carmen de Santiago
Carmen Torres

36
INTIME ET POLITIQUE
Les six commandements
Irène Mayer

40
BEST-SELLER
La mode sans dessus...
Marie France Bazzo
Mais avec dessous
Françoise Cléro

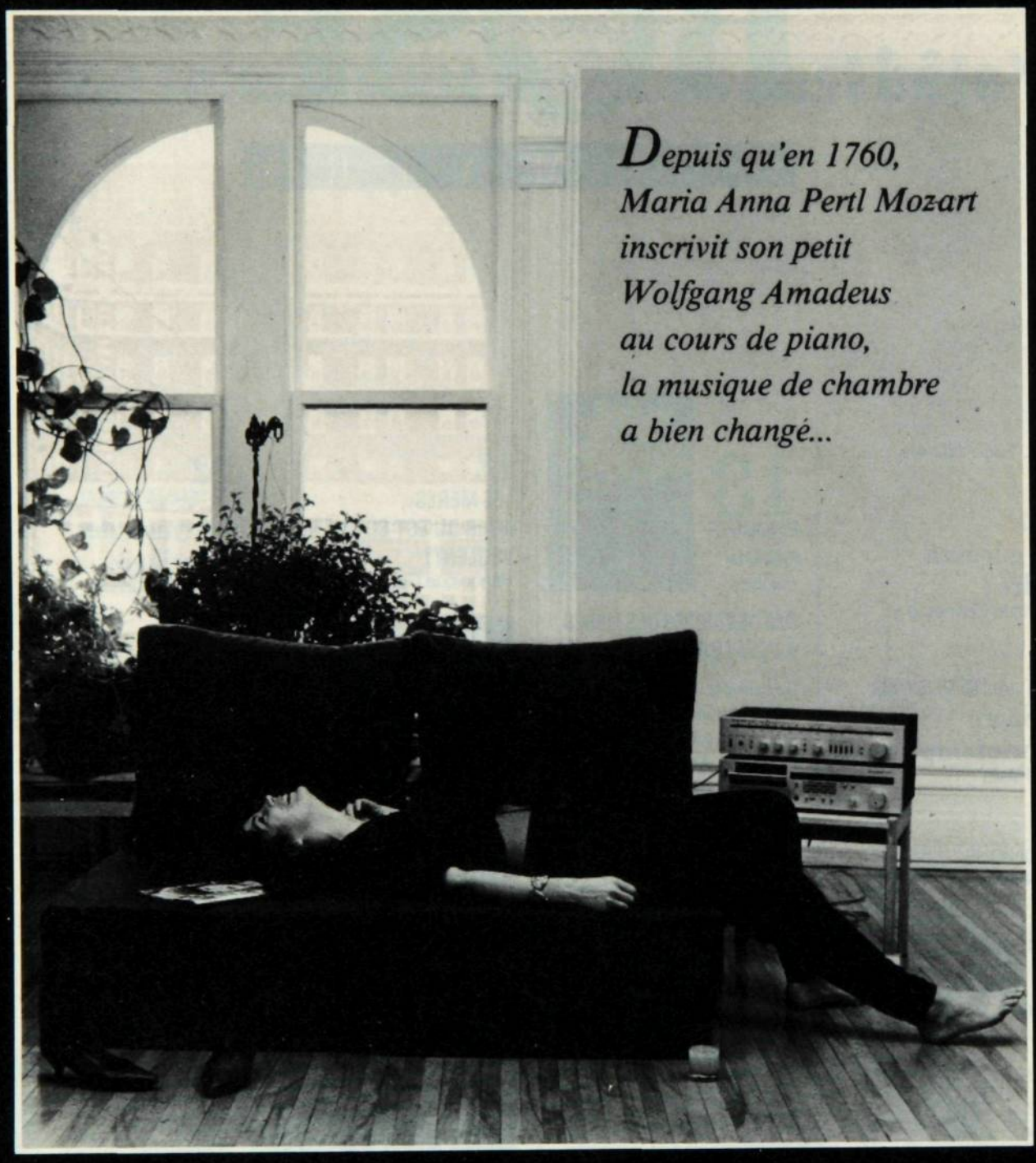
42
THÉÂTRE
Marie Laberge, trouvé rieuse dans ses drames
Aline Gélinas

48
ARTS
Goodwin, l'écorchée
Sophie Gironnay

52
CINÉMA
Woody et ses soeurs
Michka Saal

66
COUP DE FOUDRE
COUP DE POING
Diane Poitras

Conception de la page couverture: Tam Tam inc. publicité Photo: Tilt



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada H2M 1S5
(514) 389-1377

ÉDITO

QUI GARDERA ANDRÉ?

Entre le moment où j'écris et celui où vous lirez, André sera né. André, c'est mon sixième neuveu/nièce, le troisième enfant de ma deuxième soeur. Vous me suivez? «Il», selon l'échographie, était prévu pour le 20 avril.

Grâce à André, ma soeur recevra désormais 90 $ de plus par mois en allocations familiales. Mais, argent ou non, André serait là de toute façon, bien planifié, quatre ans après l'aînée, deux ans après la cadette. «Y a-t-il encore des gens qui font des enfants sans y penser aujourd'hui?», s'exclame le jeune père «stéréo-parental» de l'annonce de Provigo. Je dirais oui, personnellement: il y en a encore. Mais ma soeur, non. Elle y pense, elle, et elle sait combien ça lui coûte, au cent près.

Par exemple, elle sait déjà que continuer d'envoyer ses deux filles à la garderie du cégep où son mari enseigne, en septembre prochain, lui coûtera pour l'une 16,50 $, pour l'autre 15,50 $ par jour. Multiplié par les quatre jours où elle va travailler au bureau: 130 $ par semaine (sans accès à l'aide financière prévue par le plan Bacon).

Mais que fera-t-elle d'André, à ce moment-là? La garderie du cégep ne les prend qu'à 18 mois. Elle connaît une voisine qui garde des enfants au noir, mais qui est déjà débordée... et qui ne donne pas de reçus pour fin d'impôts. La garderie ouverte un temps dans son village, à proximité de Québec, est maintenant fermée, et elle répugne à embaucher une très jeune fille pour venir garder à domicile. Mais... «Bof!, se dit ma soeur, philosophe, j'ai encore cinq mois pour trouver!» Et comme elle est débrouillarde, je pense qu'elle trouvera.

La débrouillardise des femmes sauve les gouvernements, je pense *in petto, sotto voce*, pour moi-même dans ma barbe. J'imagine tout à coup ces dizaines de milliers de travailleuses en mal de garderie téléphoner un matin: «Je n'irai pas aujourd'hui, il y a épidémie à la garderie, congé pédagogique, etc.» ou mieux, arriver au boulot avec leurs enfants et les déposer littéralement entre les mains de leur boss. Quel chaos! Est-ce que cela inciterait plus d'organismes publics, et surtout d'entreprises privées, à ouvrir des garderies en milieu de travail? Il n'y en avait que huit au Québec en 1986, dont Lavalin, la Banque nationale, le Mouvement Desjardins, le CN, Métro-Richelieu, etc.

Or, près de 60% des mères québécoises d'enfants de moins de 12 ans travaillent aujourd'hui à l'extérieur du foyer, essentiellement par nécessité économique. Ça fait beaucoup de femmes, ça, et beaucoup d'enfants. Autour de 307 575 enfants, évalue l'Office des services de garde à l'enfance du Québec, qui n'a «approuvé» jusqu'ici que 35 737 places, en garderie ou en milieu familial. La différence entre l'offre et la demande est évidente...

«Mais voyons, toutes les femmes, même celles qui travaillent, ne veulent pas envoyer leur enfant à la garderie!», m'a rétorqué un monsieur à qui je faisais part du problème en suggérant que peut-être, un réseau universel et gratuit, comparable aux services de santé et d'éducation, serait normal...

Il m'a fait penser à Léo Duguay, député conservateur du Manitoba à Ottawa. Léo Duguay faisait partie du Comité spécial sur les services de garde, qui remettait son rapport le 30 mars dernier. On sait que le comité suggère au gouvernement d'utiliser la fiscalité (dégrèvements fiscaux, crédits d'impôt, etc.) pour aider les parents, plutôt que de subventionner directement la création ou la consolidation de garderies. «Nous ne voulons pas dire aux parents quoi faire. Si nous mettons l'argent directement dans le système, ils n'auront pas le choix. Si nous leur donnons, ils décideront», a expliqué monsieur Duguay.

Mais quel choix auront-ils en réalité, les parents, s'il n'y a toujours pas de services accessibles à proximité de chez eux? Qu'est-ce qui doit précéder? C'est comme la saucisse Hygrade. Y aurait-il plus de garderies si plus de femmes travaillaient? Ou plus de femmes travailleraient-elles s'il y avait plus de garderies?

De plus, monsieur Léo Duguay affirma qu'en 15 mois d'audiences publiques, une majorité de parents canadiens avaient dit préférer une aide financière directe plutôt que la subvention de nouveaux services. Or l'Association canadienne pour la promotion des services de garde à l'enfance a compilé de son côté les interventions des 45 groupes nationaux, 188 particuliers et 742 organisations provinciales et locales qui se sont présentés devant le Comité fédéral. Et le vrai consensus est tout différent: la plupart des groupes favorisaient plutôt des services de garde universellement accessibles, sans but lucratif et financés par les fonds publics et par les parents. À 76 %, on privilégiait le financement direct des services plutôt que des parents.

En fait, monsieur Duguay a reconnu ce jour-là que l'État voulait avant tout protéger le rôle des parents. Autrement dit: la garde des enfants, c'est d'abord la responsabilité des parents... J'ai de la misère à ne pas entendre «de la mère». Je ne connais pas Léo Duguay: est-il de ces députés conservateurs que les Real Women ont gentiment reçus aux muffins? Quoi qu'il en soit, il n'est pas le seul à penser ainsi. Jake Epp, le ministre de la Santé nationale, a lui-même déclaré cet hiver que ce sont les parents et non pas les services de garde qui sont les mieux placés pour prendre soin des enfants: «Je n'accepte pas l'argument que l'intelligence des enfants est mieux stimulée par une garderie...» Quand on sait que le même Jake Epp est responsable du futur réseau national de services de garde maintes fois promis par son chef Brian Mulroney, il n'y a pas de quoi attendre des miracles.

Québec, pour sa part, a adopté un modèle pas trop contraignant, qui semble respecter les droits des parents. Mais le nombre et la diversité des services souffrent encore de ce qui est peut-être le syndrome Duguay-Epp: une résistance tenace au travail des femmes. Sinon, pourquoi n'y a-t-il pas plus de collaboration des employeurs (pour créer des garderies en milieux de travail), des commissions scolaires (pour garder les écoliers du primaire après 3 h), des municipalités (qui auraient souvent des locaux disponibles), et finalement de l'État québécois lui-même, sous forme de priorité budgétaire?

Peut-être sont-ils plus nombreux qu'on veut le croire, ceux et celles qui ne jurent encore que par le modèle de la mère à temps plein, éducatrice-ménagère-cuisinière gratuite? Comme disait ce monsieur à qui je parlais de ma soeur, «Si elle doit payer plus de 6 000 $ par an, sur son salaire de 17 000 $, ça ne vaut pas la peine qu'elle travaille!» Réflexe courant. Comme si elle les avait faits seule, ces enfants! Comme si elle entamait son doctorat juste pour le plaisir d'étudier, en plus de sa job à temps partiel! Comme si elle ne pensait pas, elle aussi, rentabiliser un jour sa formation! J'aime autant ne pas penser à ce qu'elle lui aurait répondu.

Pour l'instant, ce qui la fâche le plus, ma soeur, c'est de devoir rembourser intégralement au gouvernement québécois, avec son impôt, les allocations familiales reçues en 1986. Est-ce ainsi que le Québec compte les financer, ses nouvelles places en garderie, en reprenant d'une main ce qu'il donne de l'autre? Ma soeur non plus ne comprend pas toujours la logique d'État.

En tout cas, et en attendant la grève générale des mères, bienvenue quand même, André.

DESSINS: FÉLIX LESSARD, DEUX ANS

FRANÇOISE GUÉNETTE

ENFIN !

LA VIE EN ROSE
vous dévoile ses ...dessus!

Vous raffolerez de ces superbes chandails LA VIE EN ROSE, offerts à 30% de rabais avec tout abonnement.
Et par la même occasion recevez chaque mois, à votre porte, les grands dossiers de l'actualité... voilà qui vous assurera de toujours garder le dessus!

Il est bien entendu que si vous voulez profiter du rabais de 30% sur les chandails, vous devez vous abonner. Si vous êtes déjà abonné(e), vous pouvez abonner un(e) ami(e). Les chandails sont en coton/polyester, taille universelle. Le polo est blanc et le sweatshirt est fushia.

Avec un abonnement ou un ré-abonnement
1 polo à 13,99$: ☐ à moi ou ☐ à un(e) ami(e)
1 sweatshirt à 12,99$: ☐ à moi ou ☐ à un(e) ami(e)

Je m'abonne ☐ Je me réabonne ☐

☐ 3 ans/33 numéros 63,95$
☐ 2 ans/22 numéros 43,95$
☐ 1 an/11 numéros 24,95$
A l'étranger (1 an): ☐ Par avion 37,95$ ☐ Voie de surface 34,95$

Nom _____
Adresse _____ Province _____
Ville _____ Téléphone _____
Code postal _____

Ci-inclus mon paiement:
☐ Chèque/mandat-poste
☐ Visa* ☐ MasterCard*
*No de la carte _____
Expiration _____

J'abonne un(e) ami(e) ☐

Nom _____
Adresse _____ Province _____
Ville _____ Téléphone _____
Code postal _____

_____ S.V.P. Retirez mon nom de la liste des abonné-e-s si vous la louez à des fins commerciales.

LA VIE EN ROSE 3963 ST-DENIS MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2M4

Pour chandails supplémentaires ou sans abonnement
Je désire _____ sweatshirt(s) à 18,99$
_____ polo(s) à 19.99$

COURRIER

MIEUX QU'EN INDE

Avant, les femmes ne travaillaient pas, elles faisaient le ménage et le souper. Elles attendaient que leur mari et leurs enfants arrivent. Nous n'aimerions pas vivre dans cette situation-là. Nous, on veut travailler comme les hommes et avoir autant d'argent. On veut être libres de diriger notre vie selon nos goûts.(...)

Je suis allée en Inde et je trouve que les femmes sont différentes d'ici. Elles sont gracieuses et elles n'ont pas le droit de donner la main aux hommes. Elles sont comme dans l'ancien temps. Elles n'ont pas le droit de donner des ordres à leur mari. Elles sont belles, mais elles ne vivent pas vraiment.

Marie-Julie Rochon
Luciole Drouin
élèves de l'école primaire Nouvelle-Querbes, Outremont

QUELLE GÉNÉRATION «BOF»?

Ah! **La Vie en rose**, mon plaisir mensuel. Dès que je reçois le magazine, je m'empresse de le lire, jusqu'aux moindres lignes de publicité. Ensuite, il me faut attendre trois longues semaines pour recevoir le prochain numéro. Quel calvaire! En passant, j'ai une petite remarque à faire. Il me semble qu'à **LVR**, on ne tient compte que des femmes de 30 ans et plus, en oubliant les jeunes féministes. À 20 ans, j'ai besoin de me sentir concernée et surtout de savoir que ma génération n'est pas aussi «bof» qu'on le pense. J'ai cependant adoré votre enquête sur la révolte étudiante. Une autre preuve qu'on sait se battre quand il faut s'affirmer.

France Banville
Montréal

ILLUSTRATION: GAIL GELTNER

FLEURS DE PROVENCE

Je suis abonnée depuis plusieurs années à **La Vie en rose** et je mène dans mon entourage une campagne enthousiaste en faveur de votre revue. Par ailleurs, j'abonne une jeune amie, ouvrière agricole, qui vous aime fort. Bon vent à toutes!

Monique Grandjonc
Aix-en-Provence

LA VIE... À L'OMBRE

La Vie en rose, quel beau nom pour un gars qui vit plutôt en noir en ce moment. Je n'y suis pas abonné pour des raisons monétaires; non pas que ce soit trop cher, mais je n'ai pas de revenus car je suis présentement en détention au Centre correctionnel de Régina. Quoi qu'il en soit, ma famille me la fait parvenir de temps en temps... en retard, mais cela me fait plaisir quand même. Il est bon de pouvoir lire dans ma langue. Félicitations encore pour vos articles, choisis j'en suis sûr avec attention.

Philippe Malouin
Régina

NOUS, LES JEUNES D'HIER

Françoise Guénette est la première à ma connaissance à inscrire avec autant d'à-propos la problématique étudiante vécue au Québec à l'automne 1986 dans le mouvement qui a déferlé plus tard sur l'Europe et la Chine (éditorial, **LVR**, fév. 1987). (...) De toute évidence, les étudiant-e-s savent s'organiser et sont prêt-e-s à lutter au nom d'une cause commune. L'actualité nous le démontre continuellement, mais nous comprenons mal comment ils et elles le font, incapables que nous sommes de nous éloigner des modèles d'organisation que nous avons nous-mêmes utilisés. Et si nous avons une meilleure compréhension des valeurs qui animent leurs luttes, nous les acceptons parfois mal, car elles visent à changer un ordre établi dont nous, les jeunes d'hier, faisons maintenant partie.

Guy Versailles
Outremont

LACUNES SCIENTIFIQUES

Je suis très déçue par la chronique délinquante du numéro de mars («Y a-t-il un hasard — génétique — dans la salle?»). Hélène Pedneault a perdu de sa crédibilité à mes yeux. (...) Elle accuse de grosses lacunes au niveau scientifique (comme toutes les femmes ou presque de sa génération d'ailleurs) et devrait du moins avoir la rigueur journalistique (à défaut de rigueur scientifique) de chercher à savoir de quoi elle parle. Je lui conseille de lire les articles de bioéthique de la revue *Médecine/Science*. Qu'on puisse véhiculer des idées si stupides, préconçues et fausses de surcroît me trouble profondément.

Isabelle Leclerc
étudiante en médecine, Montréal

QUE VIENNENT LES ROSES...

J'ai renouvelé mon abonnement. Pourtant, **La Vie en rose** n'est pas très rose en ce moment... Ne serait-il pas temps, au printemps, de privilégier la joie et la tendresse, une fois les injustices dénoncées et le fumier mis en terre, de laisser un peu reposer la terre, pour qu'à l'été elle nous donne quelques roses?

Michèle Rousseau
Montréal

CONSEIL D'ADMINISTRATION: Camille Bachand, Camille Gagnon, Nathaly Gagnon, Françoise Guénette, Andrée Lafortune, Lise Moisan, Greta Nemiroff, Francine Pelletier
DIRECTION GÉNÉRALE: Lise Moisan
RÉDACTION: Sophie Gironnay, Françoise Guénette, Johanne Lessard
GRAPHISME: Diane Blain
COMITÉ DE RÉDACTION: Anne-Marie Alonzo, Lynda Baril, Louise Bessette, Martine D'Amours, Anne Dandurand, Françoise David, Gloria Escomel, Hélène Lévesque, Line McMurray, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Diane Poitras, Michka Saal, Hélène Sarrasin
ADMINISTRATION: Lorraine de Chateauvert
SECRÉTARIAT: Céline Mouton
COLLABORATION: Mathilde Baïsez, Marie-France Bazzo, Carole Beaulieu, Micheline Bleau, Maryse Choinière, Françoise Cléro, Anne-Marie Cloutier, Manon Cornellier, Louise Gareau-Des Bois, Véronique Gagnon, Lucie Godbout, Nancy Guberman, Claude Krynski, France Lafuste, Louise Lambert-Lagacé, Irène Mayer, Lucie Pépin, Lise Robitaille, Carmen Torres, Carmelle Vigneault
ILLUSTRATION: Gail Geltner, Irène Mayer
PHOTOGRAPHIE PAGE COUVERTURE: Tilt
PHOTOGRAPHIE: Lesli F. Bell, Fidel Gonzalez, Linda Hammond
CORRECTION: Dominique Pasquin, Anne-Marie Cloutier
COMPOSITION ET MONTAGE: Photocomposition Trëma Inc.
PELLICULAGE ET IMPRESSION: Imprimerie Interweb Inc.
DISTRIBUTION: Les Messageries de presse Benjamin Enr.: 364-1780
PUBLICITÉ: Claude Krynski: 843-7226
GRAPHISME PUBLICITAIRE: Marjolaine Beaudoin
ABONNEMENTS: 1 an, 11 numéros: 24,95$; 2 ans, 22 numéros: 43,95$; 3 ans, 33 numéros: 63,95$. Tarif international pour un an, par voie de surface: 34,95$, par avion: 37,95$. Lorraine de Chateauvert: 843-8366.
La Vie en rose est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, par le ministère des Affaires culturelles du Québec, par le ministère des Communications du Canada et par le Secrétariat d'État, Programme de la femme.
La Vie en rose est publiée par Les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h à 17 h, du lundi au vendredi, au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226.
Copyright 1987: La Vie en rose. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada
ISSN-0228-5479. Indexée par Radar et membre de l'Association des périodiques culturels québécois. Courrier de 2e classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

LE SACRE DU PRINTEMPS

Aujourd'hui, lundi 30 mars 1987, après 15 mois d'audiences publiques, le ministre fédéral de la Santé Jake Epp doit recevoir les trois rapports, radicalement différents, qui proposent leurs solutions à la question des services de garde aux enfants: celui, majoritaire, préparé par le comité spécial des Communes, et les deux rapports de l'opposition, celui du NPD et celui du parti libéral.

Question brûlante entre toutes que celle de la garde des enfants et qui tient particulièrement au coeur de Lucie Pépin, ex-présidente du Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme, députée d'Outremont et — surtout — porte-parole libérale à la Condition féminine. Comme elle le déclarait récemment, deux millions d'enfants ont besoin de services de garde et il n'y a actuellement que 172 000 places disponibles. Jake Epp, qui négocie avec les provinces depuis quelque temps déjà, voudrait arriver à un accord dès le mois de juin. Reste à madame Pépin la tâche de *faire valoir, auprès du ministre fédéral* comme aux yeux de l'opinion publique, les propositions libérales sur la question, amoureusement préparées par elle-même et ses collègues.

Mais quelques heures seulement avant le coup d'envoi de la bataille, tandis que son précieux rapport minoritaire «frétille» encore dans sa mallette et que sa voiture roule vers Ottawa, théâtre des opérations, que se passe-t-il vraiment dans l'esprit de la femme politique? **LVR**

Sept heures du matin. En route pour Ottawa. Comme tous les lundis.

J'imagine le pont de l'île aux Tourtres se refermant derrière moi à la manière d'un pont-levis, pour protéger mes amitiés et mes liens familiaux pendant que je monterai au combat des affaires publiques.

Ce matin encore, l'égale attraction que j'éprouve pour l'intimité d'une vie sans histoire et pour une représentation honnête de mes concitoyen-ne-s provoque, au niveau du coeur, ce tiraillement hebdomadaire qui ressemble à une dispute d'enfants.

Ce matin encore et même plus que d'habitude... car c'est le printemps. Avec cette brume diaphane qui habille les champs de pastel, jusqu'à ce que le soleil en fasse éclater les goutelettes pour embrasser la montagne de Rigaud.

Les bulletins de nouvelles annoncent sans doute déjà les défis politiques de la semaine; mais je me dis que j'en connaîtrai bien assez vite les méandres. Pour l'heure, rien n'importe que ce calme sur le ruban de l'autoroute, ces deux petites heures à moi toute seule qui me permettent de m'attarder aux marmottes surgissant des fossés humides et aux hirondelles en quête de granges.

Du côté d'Alexandria, la forêt a complètement changé d'aspect en une semaine: de toutes petites feuilles, d'un vert tendre, renvoient partout une lumière joliment teintée. À Casselman, les sabots de la Vierge sont déjà en fleurs. J'imagine les Amérindien-ne-s d'autrefois les cueillant pour en faire un philtre d'amour.

À l'époque où j'étais infirmière, j'avais observé que l'heure précédant l'aube est la plus redoutable pour les grands malades. S'ils survivent jusqu'au lever du jour, une intensité nouvelle les habite. Nous sommes tous et toutes un peu malades d'agitation trépidante; le lever du printemps m'ouvre, ce matin, à la vie authentique, celle qui s'enracine dans la paix et fleurit en affections sincères, celle qu'on risque de ne découvrir que trop tard.

Quand les premières tours de la capitale surgissent au loin et que mes dossiers s'excitent déjà dans leur mallette, j'ai idée, l'espace d'une minute, de me faire «sous-préfète aux champs»! Je saurai bien résister à cette tentation. Comme tous les lundis. ◇

CHRONIQUE DÉLINQUANTE

Y A-T-IL UNE RAISON DE VIVRE DANS LA SALLE?

Je ne sais pas si le facteur a souffert d'une bouffée subite d'uniforme la semaine dernière, mais il s'est transformé en police sous mes yeux. La métamorphose était hallucinante. Il m'a fait une scène paternalo-policière comme quoi je n'avais pas de bon sens, que j'étais une négligence criminelle en puissance parce que je n'avais pas pelleté mon entrée de l'hiver, que sa vie était en danger chaque fois qu'il s'approchait de ma boîte à malle et qu'il n'était pas payé pour être héroïque. Essoufflé, rouge comme un tampax qui a rigoureusement accompli sa tâche, il a terminé sa diatribe en beauté en me menaçant de confisquer mon courrier jusqu'à ce que je vive comme du monde. Il n'a pas dit que j'étais la honte de la rue Christophe-Colomb mais je suis sûre qu'il l'a pensé.

Moi je me suis dit intérieurement (parce que je n'ai pas pu placer un mot vu qu'il ne m'a pas laissé un seul silence disponible) qu'il devait haïr l'hiver au plus haut point. Puis je me suis dit que je devais manquer de raisons de vivre parce que pelleter mon entrée n'est pas pour moi une raison de vivre suffisante. J'aime la neige, j'aime y laisser des traces et, pour moi, une entrée est faite pour être tapée et non pelletée, ce qui crée un fossé infranchissable entre mon facteur et moi. Vous me direz que ça irait très mal à Montréal s'il fallait que la Ville pense comme moi. Exact. Mais moi je n'ai pas d'autobus, de camion de livraison, d'auto à stationner et de personnes âgées qui viennent sonner à ma porte. Quand mes ami-e-s et moi on aura 70 ans en montant, je verrai à réviser ma position. En attendant, j'endure des commentaires désobligeants à droite et à gauche parce que je ne vis pas comme du monde, et je raisonne avec l'insouciance et la cruauté de la jeunesse qui a encore ses deux jambes bien solides.

Les enfants, eux, adorent venir chez moi parce qu'ils ont l'impression de vivre une formidable aventure, d'entrer dans un tunnel mystérieux où on ne sait pas si peut-être il n'y aurait pas un beau monstre bien effrayant. Ils vivent l'arrivée à ma sonnette comme une victoire, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Ça fait plaisir. On ne peut pas plaire à tout le monde et aux enfants, et je soupçonne mon facteur d'être sur le bord de prendre sa retraite. Et puis la neige est faite pour fondre, pas pour être tassée dans un coin comme si elle n'existait pas. Je songe à la valorisation intense du soleil quand il viendra fondre la montagne devant chez moi et ça me réjouit.

Des mauvaises langues diront que j'ai un très bon réservoir d'excuses (pour le moins fantaisistes) pour justifier mon incurie. (Langues de vipère, ne vous mordez jamais la langue, vous allez vous empoisonner...) Mais pas du tout. Je ne sais pas vivre comme du monde parce que je manque de raisons de vivre. Je n'ai pas d'enfant, je traite mes chats en colocataires (parce que je n'ai pas le sens de la propriété). Faire de l'argent, acheter un appartement, prendre un REÉR, jouir de la satisfaction du devoir accompli, pour moi, ce ne sont pas des raisons de vivre. Je dois avoir un défaut hormonal grave: je ne sécrète pas assez de raisons-de-vivre ou de raisons-de-se-lever-le-matin. En dehors des cinq sens, de l'amour, et parfois, de la création (toutes choses précaires et risquées!), j'en produis peu. Comme un homme qui n'arrive pas à faire d'enfant parce qu'il ne fabrique pas assez de spermatozoïdes. Et celles qu'on me propose me feraient faire de l'eczéma... si je faisais de l'eczéma.

Mon dépanneur aussi trouve que je mène une drôle de vie: je lui téléphone au moins une fois par jour pour une livraison, et souvent, je lui téléphone de chez mes voisines d'à côté. Il finit par ne même plus savoir où j'habite en réalité. Il doit trouver que nous manquons (constamment) de l'essentiel. J'appréhende la scène qu'il me fera un jour prochain sur le fait que je «ne sais pas vivre comme du monde».

Quant au camelot du *Journal de Montréal*, il découvre le monde chaque fois qu'il sonne à ma porte pour se faire payer: il n'a jamais vu ça, une vie pareille. (Il faut dire qu'il est jeune encore.) Il a le don de me réveiller à tout coup pendant ma sieste, vers 6 h, 6 h 30 p.m. En plus, je n'ai jamais d'argent sur moi pour le payer parce qu'il vient comme un voleur, le p'tit Jésus-Christ. Il me regarde d'un drôle d'air et je l'entends partir en courant quand je referme la porte. Comme si j'allais le contaminer et l'empêcher de fonder une famille.

Tout le monde qui me regarde vivre trouve à redire... je ne sais pas vivre. Mais je paye mes dettes. C'est toujours ça de pris. La vie vient sans mode d'emploi. Même s'il y en avait eu un, je ne l'aurais pas lu: il aurait sûrement été en anglais. Et je ne peux pas souffrir les modes d'emploi, quelle que soit la langue.

ILLUSTRATION: GAIL GELTNER

HÉLÈNE PEDNEAULT

FAMILLES À TOUT FAIRE

Désinstitutionnalisation. Un mot à la mode qui aurait fait autrefois le bonheur d'une maîtresse de diction. Mais une réalité qui fait le malheur de bien des femmes. Quoi qu'en disent les technocrates du «bonheur de vivre en société».

L'idée au départ était bonne: vider les hôpitaux psychiatriques et les centres d'accueil d'une grande partie des bénéficiaires, considérant qu'ils et elles pourraient mener une vie plus normale au sein de la communauté. Parallèlement, on a commencé à fermer les portes des centres d'accueil aux enfants ou adultes handicapé-e-s et aux personnes âgées relativement autonomes. Dans le jargon étatique, cela s'appelle «le maintien en milieu naturel».

Qui voudrait effectivement se retrouver en institution à moins d'y être absolument obligé-e? Seulement, il y a un hic. Toutes ces personnes maintenues hors les murs par la grâce d'un État de moins en moins providentiel ont besoin de soins continus, de soutien matériel et affectif, d'aide pour leur intégration sociale. Qui les leur donne? Les CLSC sont débordés, les organismes communautaires, sous-financés... Restent les familles, c'est-à-dire principalement les femmes.

Il nous faudra revenir sur ce sujet important, surtout pour imaginer des alternatives à l'institution et au travail gratuit des femmes. Pour l'instant, nous vous livrons ici les témoignages recueillis par trois femmes: Micheline Bleau et Carmelle Vigneault, militantes au Comité sur la santé mentale de la Fédération des affaires sociales (CSN) et Nancy Guberman, professeure et chercheure en travail social à l'Université du Québec à Montréal.

FRANÇOISE DAVID

D'L'ENFANT QUI NE VIEILLIT PAS

Diane a 33 ans. Elle vit à Montréal. Voilà cinq ans, elle donnait naissance à un petit garçon. Le sentiment d'émerveillement cède la place à l'inquiétude devant le retard persistant du développement de l'enfant. Diagnostic des médecins: Jean-François est déficient. De spécialiste en spécialiste, de listes d'attente en bureaux de consultation, Diane apprend au bout de plusieurs mois que son fils est aphasique-apraxique, c'est-à-dire qu'il a des difficultés importantes de communication et de fonctionnement musculaire et qu'il doit rapidement être traité en orthophonie et en ergothérapie. Où s'adresser pour obtenir ces services? Son congé de maternité s'achève bientôt. Il lui faut du temps. Elle se négocie un congé à temps partiel afin de garder son poste. Mais le temps partiel implique moins d'argent; les 92,83 $ d'allocations familiales supplémentaires ne suffisent pas; son compte de banque est dans le rouge.

Détrompez-vous: ce n'est pas le scénario d'un récent film américain! Vous n'aurez donc pas droit à la traditionnelle guérison miraculeuse où la mère, à force de courage, de persévérance et d'amour, réussit à subjuguer la nature. Nous en sommes loin.

Auparavant, pour des femmes comme Diane, la seule issue était de faire admettre l'enfant en institution avant de craquer sous la tension trop forte. Aujourd'hui, ce recours n'est plus possible. La politique de désinstitutionnalisation prônée par l'État prévoit plutôt le maintien des personnes handicapé-e-s dans leur «milieu naturel», expression moderne et subtile qui désigne généralement la mère. Le hic, c'est que les ressources complémentaires ne viennent pas: «Ce qui me révolte le plus, nous dit Diane, ce n'est pas d'avoir un enfant handicapé. Moi, je suis prête à l'aider, mais il me faut les moyens, les ressources, et ça, je ne les ai pas.»

Il faut être particulièrement forte, tenace et débrouillarde pour obtenir des servi-

ces. «J'ai téléphoné partout, tout y a passé: l'Office des personnes handicapées du Québec, les CLSC, les CSS, les centres hospitaliers, n'importe quoi, au cas où ils le prendraient.» Elle reçoit toujours la même réponse: «Il n'y a pas de services disponibles pour Jean-François au numéro que vous avez composé.» Mais Jean-François ne peut pas attendre. La seule solution: faire appel aux services d'une orthophoniste «privée» à 40 $ la séance. Le sous-sol de la maison familiale se transforme peu à peu en centre de thérapie où les ballons géants côtoient le carré de sable et un vieux pneu, «matériel d'adaptation sensorielle» maison. Par la force des choses, Diane est devenue la thérapeute privée de son fils: «J'ai appris à l'observer parce qu'on est toujours ensemble. J'ai suivi des cours d'orthophonie. J'ai beaucoup lu.» Au fil des ans, Diane est entrée dans ce qu'elle appelle le circuit: associations de parents, comité d'école et lieux privilégiés d'entraide et de pression politique pour les droits des enfants handicapé-e-s et de leurs parents. Elle a appris à exiger...

Mais Diane est fatiguée. Elle ne peut pas faire garder son fils par n'importe qui. Le contact trop fréquent avec des étrangèr-e-s déstabilise Jean-François, qui exige encore plus d'attention et d'énergie pour se calmer. De temps à autre, c'est sa marraine ou sa tante qui viennent seconder Diane et lui offrir un temps de répit. Quant à son mari, elle dit qu'il ne pourrait pas rester à la maison avec Jean-François: «Il deviendrait fou. Moi, j'ai le tempérament pour ça. Des fois, ça m'tente pas, mais j'suis capable de m'oublier.»

Pour d'autres, le réseau familial ne suffit pas. Quand l'enfant souffre d'un lourd handicap, c'est au service d'hébergement que les parents doivent faire appel.

Anne est dans la jeune trentaine. Elle vit à Hull. Elle a un fils de cinq ans profondément handicapé, Jean-François (aussi!), dont elle s'est occupée pendant les 18 premiers mois de sa vie. Maintenant encore, elle a le coeur gros lorsqu'elle en parle: «Tous ces mois, Jean-François pleurait jour et nuit. André et moi, nous nous relayions la nuit pour dormir, mais durant le jour, j'étais seule avec lui et ma fille Véronique. Il ne se calmait que dans nos bras. Je faisais tout avec mon fils calé sur ma hanche, même aller aux toilettes, parce qu'il hurlait dès que je le déposais quelque part. Je ne me souviens plus de ce que faisait ma fille. À deux ans et demi, elle se débrouillait seule, je donnais toute mon attention à son frère. J'ai la chair de poule quand j'y pense. J'étais tellement préoccupée. Je ne sortais plus, ne voyais plus personne. Je n'aurais pas reconnu ma mère si je l'avais croisée dans la rue. J'étais ailleurs. André a réagi le premier. Moi, je n'étais plus en mesure de prendre des décisions. Si Jean-François était resté chez nous, je serais devenue folle.»

Jean-François vit maintenant dans un centre d'accueil où il profite de tous les soins spécialisés requis par son état. La famille a pu recommencer à vivre normalement. «Maintenant, je travaille, je dors, je ne suis plus constamment au bord des larmes. Nous avons le temps de nous occuper de Véronique. Nous n'avons pas abandonné Jean-François. Nous allons le voir souvent et nous le prenons à la maison de temps en temps. Nous avons une vie normale et Jean-François est bien.»

Le Centre d'accueil projette maintenant de placer une partie de ses pensionnaires en familles d'accueil. Pour Anne, il est hors de question de laisser transférer son fils dans ce genre de ressources. «Jean-François a besoin d'attention constante et de soins quotidiens. Je ne vois pas comment avec les mêmes ressources et dans le même environnement que moi à l'époque, une autre personne réussirait là où j'ai échoué.» ◇

MICHELINE BLEAU
CARMELLE VIGNEAULT

« LA GRAND-MÈRE QUI RETOMBE EN ENFANCE

C'est moi qui m'en occupe. La nuit, elle se réveille, elle est toute trempée. Elle est perdue. Je suis obligée de la changer. Je me lève trois ou quatre fois par nuit. Le matin, je suis levée à 6 h 30. Là, il faut que je la change et que je lui donne son bain, que je change son lit, que je fasse deux ou trois brassées de lavage avant de partir... C'est très dur, c'est très stressant, c'est très, très dur.» (Madame Gauthier[1])

«Je suis dépourvue et prisonnière dans ma maison... Ça m'empêche de dormir. J'ai peur qu'elle se lève la nuit et qu'elle tombe.» (Madame Cyr)

«Depuis trois mois qu'on est pas sortis, moi et mon mari. On n'a pas eu une veillée tout seuls.» (Madame Larose)

Les plaintes de trois nouvelles mères? Non. Les paroles de trois femmes qui gardent chez elles un-e parent-e âgé-e.

Rien ne m'avait préparée aux témoignages que je devais recueillir pour l'enquête que je mène depuis un an sur l'impact de la désinstitutionnalisation sur les femmes. J'avais beau lire là-dessus, la réalité de ces femmes m'a coupé le souffle. Encore aujourd'hui, lorsque je relis les transcriptions des entrevues réalisées avec elles, j'ai la gorge serrée.

J'ai rencontré Mme Gauthier chez elle, dans le logement modeste qu'elle occupe dans un quartier populaire avec son mari, ses deux jeunes enfants et sa belle-mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. Mme Gauthier est complètement responsable des soins de sa belle-mère; cette dernière ne veut pas que son fils et son petit-fils changent ses couches (elle est incontinente). Quelquefois, Mme Gauthier se fait aider par sa fille. Mais, en général, elle excuse son mari et ses enfants qui ont leur travail, leurs études, tandis qu'elle... «Je n'ai pas le choix, il faut que le fasse. On me dit que c'est ma job.» Et c'est toute une job. «Elle salit partout, pis toute. Elle fait des selles, elle va dans la chambre de bains, elle se renferme, elle va jouer dans sa couche. Une fois, elle a beurré le lavabo. Il faut que je nettoie ça. Ou elle va ouvrir le gaz pour rien. Ou elle va mettre sa main dans le toaster. Elle monte sur une chaise pour pouvoir embarquer sur le frigidaire. Ou elle s'en va dans la rue, elle s'écarte. Je suis obligée d'aller la chercher. La nuit, elle se réveille toute trempée, il faut que je la change deux, trois fois par nuit.»

Ni informée sur la maladie de sa belle-mère, ni renseignée sur les services publics qui pourraient l'aider, Mme Gauthier a vécu plusieurs mois de panique et de découragement. Depuis quelques mois, le CLSC lui envoie une auxiliaire familiale trois jours par semaine pour qu'elle puisse s'en sortir. Mais ce n'est jamais assez. Mme Gauthier est à bout de nerfs. Elle pense qu'il est temps que sa belle-mère soit placée. Mais ça ne va pas de soi par les temps qui courent. Elle en a fait la demande; on lui a dit que ça pouvait prendre de deux à quatre ans.

«Mais là, si je suis prise avec elle pendant deux ans, c'est moi qui vais me rendre à Saint-Jean-de-Dieu. C'est très dur à vivre, ce que je vis. Ce n'est pas parce que je veux me plaindre, mais s'il n'y a personne pour m'aider, c'est pas mêlant, je vais être obligée d'aller voir un psychia-

tre. Il faut que je fasse quelque chose. Personne ne veut rien faire. Je vais le faire. Je vais tenir le coup et je vais tenir mon bout. Si je craque, ils s'arrangeront. Ils vont savoir ce que c'est, s'ils ne m'aident pas. Ils vont trouver ça dur parce que mon mari travaille et que ma fille va à l'école. Ils vont être obligés de la placer.»

Par contre, ce n'est pas sans ambiguïté que Mme Gauthier tente de placer sa belle-mère, étant donné la force d'une idéologie qui veut que les familles assument les soins de leurs membres. «Je me sens angoissée. Je me suis dit: Si je la place pis qu'elle vient à mourir, je vais me sentir coupable. J'ai ça dans la tête. C'est la famille qui me rend coupable. Mon mari me dit: Tu veux t'en débarrasser!»

Ballotée de tous côtés par les points de vue de son mari, des soeurs de sa belle-mère, du prêtre, des travailleur-euse-s sociaux-ales et des médecins qu'elle consulte, Mme Gauthier se sent coupable, épuisée et très seule. En terminant l'entrevue, elle me demande si je crois qu'elle a le droit de dire qu'elle n'en peut plus.

Des Mme Gauthier, il y en a plus qu'on le pense. Un nombre croissant de Québécoises s'occupent de personnes âgées en perte d'autonomie. Actuellement, six pour cent des personnes âgées se trouvent en institution. Qui prend soin des autres? Selon le gouvernement, «le retrait de l'aide aux personnes âgées par leur entourage immédiat augmenterait de 116% le besoin de places dans les ressources publiques[2]».

Effectivement, le gouvernement est de plus en plus intéressé à transférer les soins donnés en institutions publiques au secteur privé... de la famille. De toutes les institutions impliquées dans le processus de prise en charge des personnes dépendantes, la famille est en voie de devenir le pivot de la désinstitutionnalisation.

Dans la pratique, la famille est déjà une source «invisible» de soins: il serait assez juste d'avancer que la majorité des soins pour personnes âgées sont assurés non pas par les institutions et les professionnel-le-s de l'État, mais bien par les familles, et surtout par les femmes dans les familles.

Étant donné la lourdeur de cette responsabilité, pourquoi est-ce que les femmes acceptent de l'assumer? Plusieurs facteurs jouent dans la décision de prendre soin d'un-e parent-e malade. Beaucoup de gens considèrent encore que la famille est le meilleur endroit pour être soigné-e dans une ambiance d'amour inconditionnel, même si la connaissance de la réalité de plusieurs familles m'amène à remettre en question cette idée. D'autre part, il y a toute la culpabilité qui entoure la décision de placer un-e parent-e dans une institution. Surtout avec la perception que l'on a de l'asile!

Finalement, il ne faut pas sous-estimer le travail idéologique de l'État par rapport à la responsabilisation des familles. En effet, ce thème agit comme fil conducteur des politiques sociales actuelles, et notamment du projet de politique familiale.

Mais donnons la parole aux femmes elles-mêmes, qui expliquent leurs motifs pour garder leurs parent-e-s.

«Je ne la place pas parce qu'elle va mourir tout de suite. Premièrement, maman est sauvage. Elle ne suivrait pas une routine. Puis personne de la famille n'irait la visiter. Deuxièmement, je ne peux pas la placer. Elle est en santé et ils n'accepteraient pas. Ils ont une liste d'attente longue comme ça. N'ayez pas peur, je sais comment ça marche, je suis passée par là avec mon père.» (Mme D.)

«Elle ne s'est jamais débarrassée de nous autres, je ne la placerais pas juste pour m'en débarrasser.» (Mme T.)

«Elle a élevé six enfants et elle a été bonne pour nous. Donc aujourd'hui, je prends soin d'elle, même si je suis tannée.» (Mme Ta.)

«Je n'ai pas le choix, il faut que je le fasse. On me dit que c'est ma job», conclut Mme Gauthier.

NANCY GUBERMAN

1. Tous les noms ont été changés pour préserver l'anonymat, mais les histoires sont vraies.

2. *Un nouvel âge à partager*, Gouvernement du Québec, 1985, p. 23.

le dimanche 7 juin 1987,
départ à 9h00 du Parc olympique

l'été commence au Tour de l'Île

C'est la grande fête des cyclistes. La première fête de l'été. La grande balade à vélo pour découvrir l'Île de Montréal, ses rives, sa voie maritime. Plus de 20000 personnes y seront... 20001 avec vous! Des amateurs, des baladeurs, des mordus (De quel type êtes-vous?).

LE TOUR DE L'ÎLE DE MONTRÉAL

Renseignements:
(514) 251-6955

Inscrivez-vous dès maintenant!
Procurez-vous le formulaire d'inscription chez votre marchand **sports experts**

Fédération des producteurs de lait du Québec
commanditaire officiel du Tour de l'île

VÉLO QUÉBEC

CKAC 73
La Presse

CONTROVERSÉ

L'AGACÉE DES AVALÉS

Rien ne va plus. Depuis quelque temps viennent consulter, à mon bureau de diététiste-conseil, des gens que je vois commettre des erreurs alimentaires beaucoup plus complexes que les habituels excès de gras, de sucre ou d'aliments raffinés. Et je découvre que leurs menus, malgré un choix d'aliments sains à la base, sont franchement et dangereusement appauvris.

Tout cela à cause de quoi? De la théorie des combinaisons alimentaires, une théorie qui existe depuis trente ans mais qui connaît, depuis quelque temps au Québec, une popularité inattendue. Cette théorie, qu'on nomme aussi des «menus dissociés», interdit de manger au même repas du lait et un légume vert, par exemple, ou un fromage et un fruit, un farineux et une viande, du lait et une céréale, une viande et du gras... et j'en passe.

Herbert Shelton, directeur d'une école de santé au Texas dans les années 50, n'avait pas prévu les effets secondaires de son invention. Son souci était d'alléger les problèmes de digestion. Malheureusement, il a vendu sa théorie comme le secret de la santé pour tous, ce qui est loin d'être le cas, au contraire.

En fait, les combinaisons alimentaires n'aident personne, et encore moins les gens malades. Elles suscitent de nouveaux malaises et bouleversent drôlement l'alimentation.

Par exemple, j'ai vu un cardiaque augmenter sa portion de viande parce qu'il ne voulait plus manger de féculent en même temps. J'ai vu un diabétique se régaler de sucreries au dessert... par peur du fruit défendu à la fin du repas! J'ai vu un cancéreux ne plus manger de protéines ni le midi ni le soir parce qu'«incompatibles» avec les grains entiers de son régime. J'ai reçu des hypoglycémiques incapables de retrouver une énergie durable, ne sachant plus quoi et quand manger.

Les menus dissociés de Shelton sont devenus synonymes de menus compliqués et mal adaptés. Les bénéfices escomptés font vite place à une perte de poids, de musculature, d'énergie et même de cheveux.

Bien sûr qu'une alimentation riche en fritures exige une digestion plus longue qu'un repas de légumes crus ou cuits à la vapeur. Bien sûr qu'un dessert lourd et sucré favorise davantage la fermentation intestinale que des fruits. Mais quand on ne me permet pas de mêler des morceaux d'orange aux cubes de pommes et aux tranches de banane de ma salade de fruits, alors là je ne marche plus!

Shelton a sous-estimé le travail d'équipe des enzymes digestives. Il accorde curieusement la priorité à l'enzyme de la salive qui ne fait qu'amorcer la digestion des féculents cuits et pauvres en fibres alimentaires; cette enzyme de la salive n'a même pas de pouvoir de digestion sur les produits céréaliers entiers. Il oublie que l'estomac fabrique automatiquement sa dose d'acide en réponse à la présence d'aliments dans le tube digestif et non en fonction d'un type d'aliment comme une protéine ou un gras.

Plus grave encore, il oublie le processus d'assimilation qui complète celui de la digestion. Par le fait même, il court-circuite la fonction alimentaire qui vise à retenir le meilleur des aliments avalés. Lorsqu'on «dissocie» le menu, la protéine du poisson ou de la viande est moins bien assimilée que si elle était mangée avec un produit féculent ou céréalier. Lorsqu'on veut retenir le fer contenu dans les céréales, les légumes verts ou le tofu, le mieux est d'avaler au même repas un fruit acide ou un légume riche en vitamine C.

Laquelle d'entre nous peut se permettre la fatigue ou l'anémie qui découlent d'un manque de fer et de protéines?

Face à cette théorie alimentaire et aux autres qui naissent à tout vent, il vaut toujours mieux donner la priorité à toute la gamme des aliments les plus sains, écouter son corps et son bon sens... plutôt que de perdre l'appétit et la santé!

Combinaisons alimentaires, version Arcimboldo, chef italien!

LOUISE LAMBERT-LAGACÉ

Louise Lambert-Lagacé est diététiste-conseil et auteure de plusieurs livres sur l'alimentation. Ce texte est un extrait d'un ouvrage à paraître aux Éditions de l'Homme sur *l'Alimentation de la femme en santé.*

BRÈVES

LES ENFANTS AUX PETITES VALISES

Une nouvelle organisation a vu le jour à Ottawa pour regrouper les parents divorcés qui n'ont pas la garde de leurs enfants. Le Conseil canadien pour les droits de la famille a tenu son premier congrès les 27, 28 février et 1er mars et réussi à réunir près de 75 personnes de 16 groupes différents autour d'un objectif commun: faire du lobbying à tous les paliers gouvernementaux pour que la garde partagée devienne la norme et que la loi rende obligatoire un processus de médiation.

Il s'agit pour le Conseil d'obtenir une garde égale des enfants, tant sur le plan juridique que physique. Ce principe ne serait remis en cause que dans des cas extrêmes, par exemple si l'enfant subit de mauvais traitements d'un des parents ou est abandonné. Toutefois, on n'a pas abordé le problème de parents qui ne vivent plus dans la même région après leur divorce et on a laissé de côté un critère essentiel: qu'est-ce qui est mieux pour l'enfant?

Il n'a malheureusement pas été question non plus des mesures à envisager lorsqu'un parent ne respecte pas les engagements prévus par la garde partagée et que l'autre se retrouve avec toutes les responsabilités et les coûts qui en découlent. On sait que beaucoup de conjoints refusent de payer leur pension alimentaire et que les dispositions prévues par le législateur pour faire respecter cette obligation sont encore insuffisantes. Alors, à quoi peut-on s'attendre dans le cas de la garde partagée obligatoire?

La position prise par ce groupe est risquée, surtout pour les femmes. La plupart du temps, ce sont elles qui se retrouvent peu à peu avec l'entière responsabilité des enfants à la suite d'une séparation. Advenant une garde partagée non respectée, comment seraient-elles dédommagées financièrement alors qu'un divorce les laisse déjà appauvries?

Au moment de la conférence, les membres de deux collectifs masculins contre le sexisme ont protesté, accusant même la nouvelle organisation d'encourager les hommes à ne pas payer les ordonnances alimentaires pour contester la perte de la garde de leurs enfants. Ces hommes «féministes» refusent que la garde partagée devienne obligatoire car elle n'est pas toujours, selon eux, la meilleure solution pour l'enfant: «Vous ne pouvez pas imposer un consensus où il y a conflit d'intérêts.»

Il reste à voir dans quelles circonstances les gens du Conseil revendiqueront la garde partagée. Dès le bas âge ou seulement quand les enfants, d'âge scolaire, sont suffisamment autonomes? À suivre.

MANON CORNELLIER

POUR LISETTE

En mai 1986, Lisette Gervais accordait une entrevue émouvante à *La Vie en rose*. Un mois plus tard, elle perdait son combat contre le cancer. Grande journaliste, Lisette Gervais aura aussi été une grande humaniste, impliquée auprès de nombreux organismes voués à une cause sociale.

Des ami-e-s et des gens du milieu journalistique ont voulu perpétuer sa mémoire. Ils ont créé le Prix Lisette Gervais, parrainé par le Cercle des femmes journalistes. Ce prix s'adresse à des étudiant-e-s en dernière année universitaire, option communication ou journalisme, sélectionné-e-s et présenté-e-s par leur université. Deux lauréat-e-s seront couronné-e-s le 3 juin. Un premier prix sera attribué à une production télévisée, un autre à une production radiophonique, traitant toutes deux d'une problématique sociale.

Le Prix Lisette Gervais a aussi besoin de fonds et sollicite l'appui des personnes et groupes préoccupés par la relève journalistique et les problèmes sociaux. On peut faire parvenir son chèque, au nom de Prix Lisette Gervais, à Lise Leboeuf, 8713, rue Vernantes, Anjou H1J 1W3. Info: (514) 354-7596. — **J.L.**

Le doux sourire de Lisette

NUAGES À *HERIZONS*

Saviez-vous qu'au Canada anglais, seulement 5% des publications vendues sont canadiennes, les autres étant des produits américains? *Herizons*, le pendant anglophone de *La Vie en rose*, en est, mais pour combien de temps? Sa situation financière est dramatique et sa survie menacée. Si le ministère de Benoît Bouchard (Emploi et Immigration) ne renouvelle pas sa subvention au magazine, il disparaîtra bientôt.

C'est dans cet esprit qu'en avril, l'Institut canadien pour les femmes et la culture remettait au magazine le Prix de la reconnaissance nationale 1987, partagé avec les Centres de santé des femmes du Québec dont l'existence est (aussi) particulièrement fragile ces temps-ci. Ce prix, créé il y a deux ans, a pour objectif de protéger des programmes, groupes et organismes féministes menacés d'extinction. Le Prix 1985 avait été accordé à la fois au Studio D de l'Office national du film du Canada et au Programme de promotion de la femme du Secrétariat d'État. En 1986, l'Ontario Institute for Secondary Education, à Toronto, partageait ce prix avec la Fédération des femmes du Québec qui fêtait ses 20 ans.

Rappelons que *Herizons*, fondé en 1979, a publié jusqu'en 1983 19 numéros format tabloïd et par la suite huit numéros par année, pour un total de 38. Espérons que nos collègues de *Herizons* pourront continuer de servir les femmes du Canada anglais...

JOHANNE LESSARD

LES FILIPINAS SONT BIEN «PARTI»

Aux Philippines existe un parti des femmes, le Kaiba, créé en 1986 et qui regroupe plus de six mille membres. En vue des élections générales du 11 mai prochain, ses candidates font campagne. En attendant le verdict populaire, Maita Gomez, l'une des fondatrices du parti et elle-même candidate, s'est confiée à *LVR*.

«Pour qu'un parti des femmes puisse se fonder, certaines conditions sont nécessaires: il faut un mouvement des femmes fort et composé d'un grand nombre de militantes conscientes, ayant un jugement et des capacités politiques suffisamment solides. Et pour qu'un tel parti trouve du soutien dans la population, la conscience féministe doit y être suffisamment présente. À cet égard, le fait d'avoir comme présidente Corazon Aquino nous a beaucoup aidées.

«En plus, il y a eu le hasard de l'histoire. Le parti de Marcos avait mobilisé à un tel point l'arène politique qu'après sa chute, la place était libre. Plusieurs nouvelles formations politiques ont alors pu se développer à l'aise... même si la coalition actuellement au pouvoir tente de créer le même monopole qu'au temps du KBL de Marcos.

«Le Kaiba est un parti de centre-gauche qui ne se limite pas aux questions de condition féminine. Nous cherchons à développer la participation des femmes à tous les niveaux. Les *Filipinas* se sont toujours beaucoup impliquées dans la politique électorale, mais de façon invisible. Peu présentes aux postes de direction, elles n'en abattent pas moins un gros travail!

«Certains, pour nous marginaliser, nous désignent comme un groupe ne s'occupant que de la condition féminine. En réalité, les revendications spécifiques aux femmes ne figurent ni en priorité ni en majorité dans notre programme électoral. Ce serait une approche trop sectorielle pour une telle campagne. Nous nous définissons comme des citoyennes des Philippines. Nous représentons le peuple dans son ensemble et nous nous préoccupons tout autant que les hommes de ce qu'il adviendra de notre pays.»

Selon Maita Gomez, les militantes de Kaiba voient à quel point il est difficile, pour un parti non traditionnel, de mener campagne sans caisse électorale aux Philippines, un pays où l'achat des votes et la corruption sont ancrés dans les moeurs politiques. Lorsque les travailleuses et travailleurs d'élections (eh oui, des hommes donnent un coup de main au Kaiba!) vont présenter le programme de leur parti dans les quartiers populaires, les gens leur demandent: «Combien mettrez-vous dans les enveloppes? Offrez-vous des T-shirts? Y aura-t-il des cadeaux, ou un lunch, à votre assemblée?»

On comprend qu'un simple T-shirt puisse gagner l'appui d'une électrice... qui survit à peine en vendant des cigarettes à la pièce dans la rue ou qui travaille dans une manufacture pour moins de 1,50$ par jour! Mais pour Kaiba, comme pour les autres partis non traditionnels, le défi n'est pas tant de réussir une campagne dans ce contexte, que de faire disparaître cette tradition de corruption.

MARIE BOTI

Maita Gomez

AH BEN CONDOM!

Après les distributrices de condoms, voici maintenant les jeans prophylactiques! En effet, la compagnie Santana Jeans vient de trouver une utilité aux pochettes des jeans et des blousons qu'elle fabrique: un condom Ramsès est inséré à l'intérieur des Safe-Shirts et Safe-Jeans en denim noir actuellement sur le marché! Sans doute une autre façon de lutter contre l'expansion des MTS? Qui a dit que les entreprises privées manquaient de conscience sociale? (Source: *La Presse* 16/3/87) — **J.L.**

SALUT QUÉBEC, BONJOUR LA FRANCE

En novembre dernier, *La Vie en rose* remportait une première manche: elle obtenait les fonds nécessaires à l'assainissement de ses finances, au paiement de ses fournisseurs et à la relance du magazine. Aujourd'hui, il lui reste à gagner une deuxième manche pour consolider son projet de presse féministe, soit doubler d'ici la fin de l'année le nombre de ses abonné-e-s.

Pour réussir cette «mission possible», LVR s'est associée à deux groupes, L'R des centres de femmes du Québec et le «Y» des femmes. L'objectif de ce projet d'entraide économique? Promouvoir la vente directe d'abonnements au magazine. Sur chaque abonnement vendu par l'un des 85 centres de femmes, l'R reçoit 20 % du prix. Si, en 1987, chaque centre vend 25 abonnements d'un an, l'R récoltera les 10 000 $ qui lui permettront de terminer la production du bottin de toutes ses ressources, production amorcée en 1986, mais stoppée... faute de fonds. Le même échange prévaut au «Y» des femmes, dont les membres peuvent s'abonner directement en composant le (514) 866-9941.

Cette forme de partenariat économique est une première dans l'histoire du mouvement féministe au Québec. En plus de promouvoir un outil de visibilité féministe, l'initiative représente peut-être un début de solution aux graves problèmes financiers affrontés par tous les groupes de femmes au Québec.

D'autre part, non contente d'élargir sa clientèle au Québec, LVR traverse maintenant l'Atlantique. Une représentante du magazine, Yolande Vézina, vend des abonnements à nos cousines françaises. Les résultats de ce projet «Abonnement bleu, blanc, rose» sont intéressants: en moyenne, huit nouvelles abonnées par semaine ont rejoint les rangs des lectrices du magazine depuis le début de l'année.
— **J.L.**

Yolande Vézina avant de s'envoler pour la France

LORD JIM EST CHAHUTÉ

En mars dernier, une trentaine de militantes se sont rendues au bureau du maire de la ville d'Ottawa, Jim Durrell, afin de manifester leur mécontentement face aux coupures budgétaires menaçant le centre Place aux femmes.

Son budget déjà réduit de 50 % à l'automne 86, le centre a vu sa subvention passer de 96 000 $ à 51 000 $. Le conseil municipal n'a donné aucune justification à ce désengagement, quoiqu'il soit sans doute lié à la vague de conservatisme qui, ces temps-ci, affecte entre autres les actions féministes.

À Ottawa, Place aux femmes est le seul organisme communautaire à faire l'objet de coupures, malgré un mandat très large et une orientation politique qui tient compte des intérêts de tous les groupes de femmes. Place... répond également à un besoin important dans la communauté, autant pour les femmes de Hull que d'Ottawa. Ouvert en juin 1986, il a depuis répondu à plus de 2 500 femmes. Depuis janvier, on note une augmentation de 50 % des demandes et une moyenne de trois femmes par semaine, victimes de violence, font appel au centre. Ses locaux servent aussi à des ateliers thématiques et aux activités de nombreux groupes de femmes.

Place aux femmes est donc un service essentiel pour les femmes de la capitale nationale, qui ne veulent pas que leurs taxes servent uniquement à financer des services de loisirs!

LISE ROBITAILLE

ACCÈS 51... À MULRONEY

Accès 51. Pourquoi 51? Parce que les femmes représentent 51 % de la population du Québec et que peu d'entre elles, pourtant, occupent des fonctions de prestige. Accès 51 vise donc à donner aux femmes un meilleur accès aux réseaux d'influence conduisant à de telles fonctions.

La chambre de commerce de Montréal offre ce nouveau service afin de répondre à un besoin grandissant. En effet, de plus en plus d'entreprises et d'organismes publics ou privés cherchent à nommer des femmes à des conseils d'administration, des commissions gouvernementales, des comités consultatifs et autres fonctions de visibilité.

Me Lorraine Duguay, présidente d'Accès 51 et vice-présidente de la chambre de commerce de Montréal, précise toutefois qu'Accès 51 est ouvert aux femmes provenant de tous les secteurs d'activité et non pas uniquement du milieu des affaires.

Pour obtenir une fiche d'inscription, il faut communiquer avec la chambre de commerce de Montréal au (514) 288-9090. Cette fiche permet d'identifier quelle fonction l'on désire exercer et dans quel secteur d'activité. Les dossiers des candidates sont confidentiels et conservés dans une banque de données informatisées.

Pour assurer le financement de la première année d'Accès 51, la chambre de commerce organisait, le 18 mars dernier, un gala bénéfice, sous la présidence d'honneur du premier ministre du Canada. Huit cents personnes assistèrent à ce grand dîner chic, où l'on vit se côtoyer à la même table un Brian Mulroney et une Léa Cousineau. C'était, en fait, étonnant de voir autant de gens d'influence et de pouvoir rassemblés pour donner leur appui à un projet, somme toute, d'inspiration féministe. Une «affaire» à suivre.

CLAUDE KRYNSKI

PRÉVU

INVITATION

ALTERNATIVE NAISSANCE organise deux rencontres en mai: le 6, «Un accouchement à la maison», et le 20, «L'allaitement maternel». À 19 h 30, 4329, rue Saint-Hubert, Montréal. Info: (514) 521-1360.

OPTIONS NON TRADITIONNELLES invite les travailleuses de la Rive Sud à des rencontres les jeudis 14 mai et 11 juin, à 9 h 30, au 91, rue Saint-Jean, suite 300, Longueuil. Inscription: (514) 646-1030.

PROJET CULTE, centre d'éducation et de ressources sur les sectes, invite les ex-membres de mouvements différents à partager leur expérience tous les troisièmes mercredis du mois (sauf juillet et août), à 19 h 30, au 3640, rue Stanley. Coût: 5 $ par session. Info: (514) 845-6756.

LE TOUR DE L'ÎLE DE MONTRÉAL, troisième édition, invite tou-te-s les Québécois-es à s'inscrire à cet événement sportif qui aura lieu le 7 juin. Coût: 6 $ (tarif régulier) et 5 $ (membres de Vélo Québec). Inscription: 4545, avenue Pierre-de-Coubertin, C.P. 1 000, succ. M, Montréal, H1V 3R2. Info: (514) 251-6955.

GROUPES

Le **PROJET D'ORGANISATION POPULAIRE D'INFORMATION ET DE REGROUPEMENT INC.** (POPIR) travaille à l'amélioration de la qualité de vie des citoyen-ne-s du quartier Saint-Henri et des environs, et s'oriente principalement vers la condition des femmes et le logement. POPIR, dont la clientèle est à 90% féminine, offre des services d'information par téléphone, un service d'accueil sur place, différents ateliers et une halte-garderie les mardis, mercredis et jeudis de 13 h 30 à 16 h 30. Frais: 1 $ par enfant. Pour en savoir plus sur POPIR, situé au 4281-A Ouest, rue Notre-Dame, Montréal, composer le (514) 935-4640 ou le (514) 935-4649.

LE CENTRE D'AMITIÉ AUTOCHTONE DE MONTRÉAL situé au 3730, Côte-des-neiges, a besoin de l'appui moral et financier de la communauté afin de consolider son projet de création d'une maison d'hébergement pour femmes en difficulté. Info: Josianne Wano no au (514) 937-5338.

LA SOCIÉTÉ ELISABETH FRY DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN, située au 4234, rue Berri, aide les femmes qui ont des démêlés avec la justice. Programmes offerts: journal bimestriel *Femme et justice*, éducation du public, service d'écoute pour les prostituées, information sur les centres de désintoxication, aide en matière d'emploi et service d'aide à la Cour aux Palais de Justice de Montréal et de Longueuil. Services gratuits et bilingues. Info: (514) 842-6324.

BANDE D'ANARCHISTES FÉMINISTES, un groupe de femmes anglophones de l'extérieur du Québec, publiera une revue qui sera distribuée à travers le Canada et accepte volontiers articles et suggestions de toutes sortes. Adresse: B.P. 988, Succ. Desjardins, Montréal, H5B 1C1.

LE CENTRE COMMUNAUTAIRE SUD-ASIATIQUE (CCSA), situé au 3700, rue Saint-Dominique, offre plusieurs services et activités aux femmes sud-asiatiques de Montréal. Info: (514) 842-2330.

OBLIQUES ÉDITRICES est une toute nouvelle maison d'édition qui s'adresse aux femmes. La théorie, le reportage, l'étude, la fiction, la bande dessinée l'intéressent. On peut faire parvenir son manuscrit au C.P. 165, succ. de Lorimier, Montréal, H2H 2N6.

INFO-FEMMES, lieu de rencontres, d'échanges et centre de documentation sur la condition féminine, propose en mai et juin des ateliers de sensibilisation à des approches alternatives en médecine douce. Le centre est situé au 8450, rue Hochelaga. Info: (514) 355-4529.

SOS RACISME CANADA mène depuis le début de l'année une campagne pour se faire connaître, accroître son membership et s'implanter comme mouvement. Pour en savoir pus sur le mouvement, contacter Jacinthe Chartrand au (514) 270-5613 (le soir).

DIVERS

L'oeuvre **LES PETITES DÉNICHEUSES INC.** sollicite la générosité du public, que ce soit sous forme d'argent, de vêtements, d'articles ménagers ou utilitaires, pour mettre sur pied une maison d'accueil pour adolescent-e-s sans ressources. Le groupe fait la cueillette à domicile. Info: (514) 270-2297 ou (514) 527-0459.

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le numéro de mars, p. 17. L'homme qui sourit sur la photo n'est pas Jake (et non Jack) Epp, ministre de Santé et Bien-Être social Canada, mais son homonyme Ernie Epp, membre du NPD en Ontario. Toutes nos excuses à ces deux messieurs (sûrement des lecteurs assidus de LVR!) et aux lectrices-teurs.

LES MÈRES:

MAIS QU'EST-CE QU'ELLES VEULENT?

VÉRONIQUE GAGNON

Je les écoute depuis un mois, ces mères que des siècles d'histoire traversent. Elles me renvoient au visage ma propre condition hasardeuse et précaire: être mère en 1987 — et de surcroît, en ce qui me concerne, monoparentale — c'est plus que du sport. Un véritable marathon du matin au soir: courir pour les sous, les jobs, les gardiennes, les aubaines, écartelée entre le besoin de travailler et le désir d'être des supermères. Le tout, la plupart du temps, sans l'ombre d'un soutien de la part de l'État. Dans cette condition de déréliction avancée, il ne nous reste plus qu'à compter sur nous seules, nous les femmes post 80, les *wonder women*, à la fois mères, amantes, confidentes, travailleuses, éducatrices, militantes et âmes fatiguées. L'essoufflement se fait sentir, les semaines sont dures, les recettes maigres et les loisirs quasi inexistants.

Actuellement, les familles québécoises mono, bi ou triparentales reçoivent un soutien gouvernemental incohérent qui provoque nombre de tracasseries bureaucratiques ou fiscales plus pénibles qu'efficaces. Les allocations familiales, par exemple, seul soutien direct aux parents, sont perçues à juste titre comme «une contribution symbolique qui... procure un plaisir symbolique!»: le maigre 29 $ touché par la mère d'un premier nourrisson ne réussit même pas à payer les couches d'un mois!

Le gouvernement, pour redresser cette insoutenable légèreté de société et pour empêcher le déclin de l'empire familial, adoptera bientôt une politique familiale qui s'articulera vraisemblablement autour des 136 recommandations du rapport du comité de consultation présidé par Maurice Champagne-Gilbert. Mais les mères, elles, qu'est-ce qu'elles veulent au juste? Et de qui? Qui interpellent-elles spontanément? L'État, leurs employeurs, leurs conjoints, leurs familles? Écoutons-les d'abord raconter dans quelles conditions elles ont fait — et continuent d'élever — leurs enfants...

«Mes» femmes — dix en tout — ont de 26 à 46 ans, et leurs conditions de vie actuelles illustrent des choix très différents, même si Claire, Claudette, Louise, Maïra, Julie, Suzanne, Hélène, Céline, Francine et Armande ont toutes choisi d'avoir des enfants.

Toutes mènent cette vie en accéléré qui caractérise les mères contemporaines. Pire, plus que toute autre catégorie de travailleurs-euses, elles doivent exceller dans leurs différentes sphères d'activité. Celles qui ont choisi de vivre leur désir d'enfant sans y sacrifier leurs ambitions personnelles se sont retrouvées à un moment ou à un autre coincées entre deux chaises parce que les ressources ambiantes ne leur permettaient pas de conjuguer harmonieusement les deux rôles.

«Tiens-toé ben, j'arrive...»

Céline L., avocate en droit criminel et juge à la Cour municipale, déjà mère d'un enfant de deux ans et demi, est sur le point d'accoucher. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, sa situation privilégiée de «travailleuse autonome» ne lui a pas toujours facilité la vie: «Il y a deux ans j'ai continué à travailler jusqu'à la toute fin de ma grossesse: j'ai arrêté le vendredi et j'ai accouché le mardi suivant. D'une part, comme je suis à mon propre compte, il fallait l'accord de mes partenaires (tous des hommes) pour que je puisse prendre un congé de maternité, parce que nous partageons tout, autant les dépenses que les profits. Je ne voulais pas leur faire assumer ma grossesse. Je n'ai pris que deux mois de congé, mais j'ai été payée pendant cette période. Je me considère très chanceuse. D'autre part, le droit criminel est une discipline exigeante qui demande une grande disponibilité. Au-delà de deux mois, tu perds ta clientèle. C'était le maximum que je pouvais me permettre. Il m'a fallu un an pour m'en remettre.»

Céline avait décidé d'allaiter son fils. Elle n'avait pas compté avec la fatigue supplémentaire que cela représente, surtout lorsqu'il faut extraire son lait... «J'ai trouvé ça très dur!» À un certain moment, elle s'est même prise à envier une collègue, avocate salariée, qui, après avoir bénéficié des quatre mois réglementaires couverts par l'assurance-chômage, a pu ensuite prendre un congé sans solde de six mois. «Je trouvais ça extraordinaire», de renchérir Céline.

Pourtant, plusieurs femmes, même syndiquées, se plaignent du peu de temps alloué pour le congé de maternité. Armande M., par exemple, considère qu'après avoir travaillé pendant 20 ans sans jamais demander de prestations de chômage, elle aurait mérité plus que 16 semaines pour s'occuper de sa nouvelle-née.

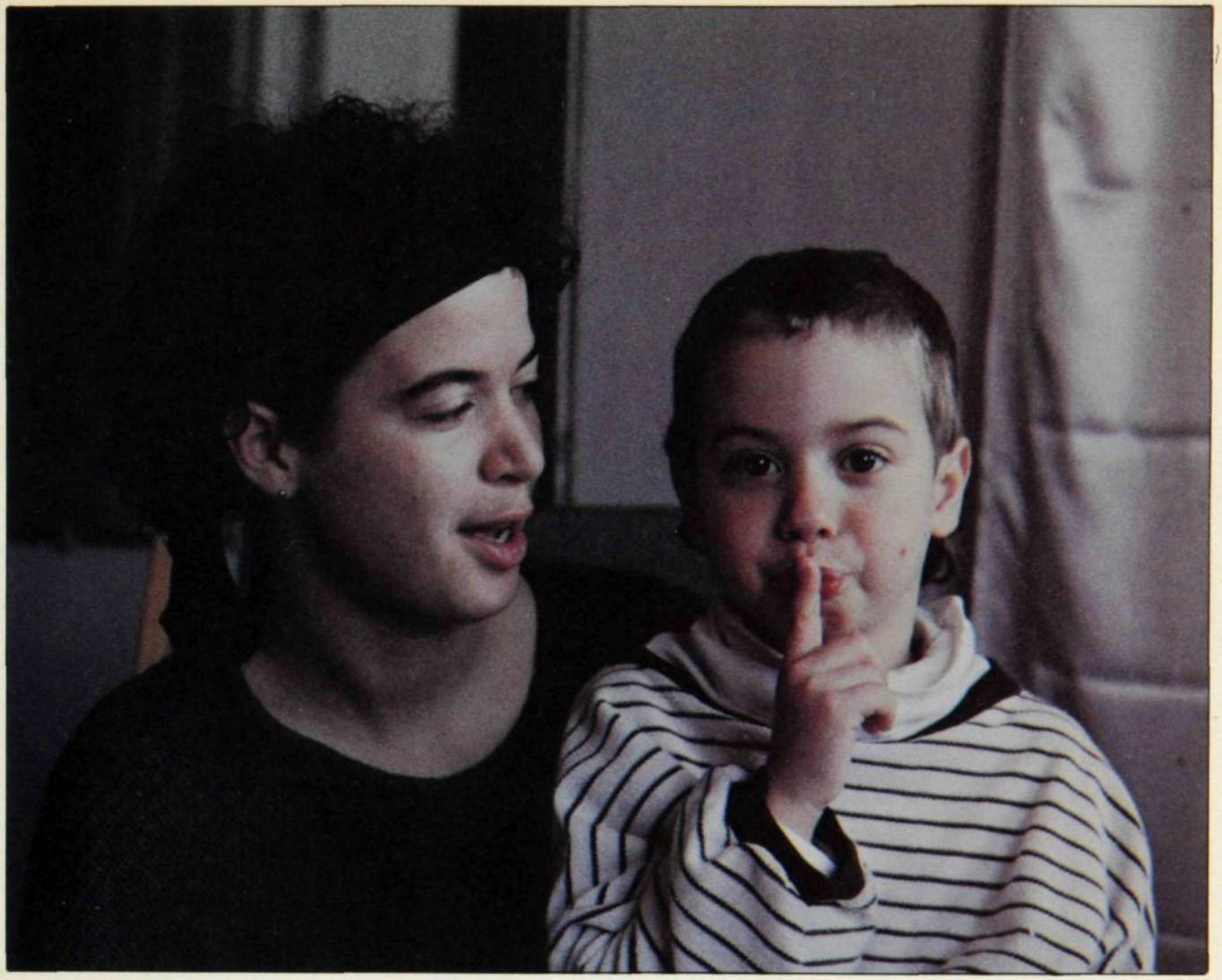
Certaines femmes, déchirées entre deux pôles pourtant complémentaires — le travail et la maternité —, se croient obligées de choisir et en viennent à renoncer à leur autonomie financière. Armande fait partie de cette catégorie de femmes de la classe moyenne qui font les frais d'une organisation sociale déficiente. Caissière d'une banque depuis 23 ans, cette mère d'une fillette de trois ans s'apprête à quitter un poste confortable pour pouvoir accueillir sa fille au retour de l'école lorsque celle-ci, en première année, ne pourra plus bénéficier d'un service de garde cohérent.

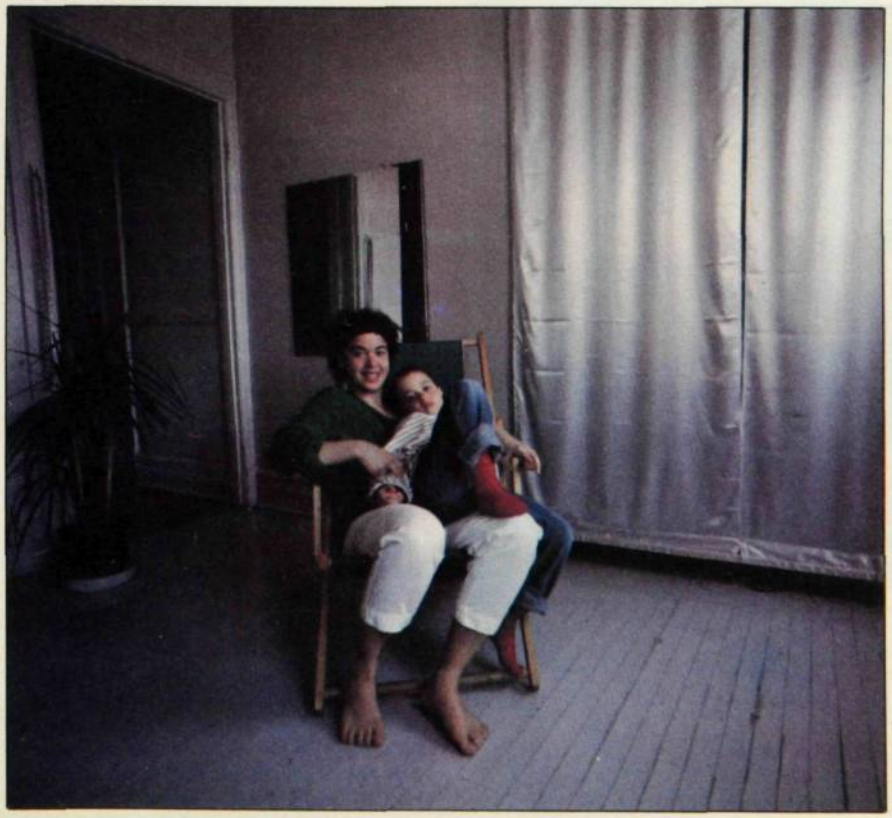
Parce qu'ils travaillent tard à la banque trois soirs par semaine, Armande et son conjoint doivent faire des pieds et des mains pour récupérer leur fille à six heures et la caser chez les uns et les autres, au petit bonheur, jusqu'à ce qu'ils soient libérés de leurs tâches. De plus, ils ont l'impression doulou-

«Comme femme qui a le pouvoir de donner la vie, je me sens restreinte dans mon désir d'enfant, à l'heure actuelle, à cause de ma situation économique. Si je laissais vraiment parler mon désir, j'aurais envie d'avoir beaucoup d'enfants, un peu comme un arbre fleurit chaque année...»

— Louise R.

Maïra et Tristan





Suzanne et Alexandre, dix mois

PHOTOS: LESLI F. BELL

Claudette et Philippe, 19 ans

Claire et Alexis, six ans

reuse d'avoir à débourser plus que leur dû: plus de 3 000 $ par an pour les frais de garde en milieu subventionné et ils trouvent injuste de voir des parents moins fortunés ne verser que 30 $ mensuellement pour deux enfants nourris. Coûts supplémentaires occasionnés par les taxis de dernière minute et les repas pris sur le pouce — afin d'éviter à leur fille de souper trop tard —, bousculade continuelle, sentiment d'insécurité pour tout le monde, quotidien irréconciliable: Armande «chosit» la démission. Car elle anticipe l'avenir, le moment où sa progéniture chérie sera «relâchée lousse» à trois heures dans la rue, sans encadrement. Qui pourrait la blâmer?

«Faut qu'y en aye une qui le fasse...»

Le choix d'Armande oblige à la réflexion. Car la question épineuse des horaires incompatibles se pose constamment pour toute une catégorie de travailleuses. Incapables d'obtenir facilement les congés qui leur permettraient d'exercer leurs responsabilités parentales (visite chez le dentiste ou le médecin, par exemple), toutes les Armande s'inquiètent du jour où leur bambin claquera une poussée de fièvre monstre, accompagnée de pustules contagieuses. Ont-elles tort? Qui sera là pour avoir soin des enfants? Les pères? En admettant qu'ils le veuillent, encore faudrait-il des employeurs «excep-

tionnels» qui reconnaîtraient aux hommes le droit d'être aussi des pères... À quand une véritable concertation entre le monde du travail et celui de l'école, un décloisonnement perméable aux besoins des uns et des autres, une attention particulière aux parents?

Aberration parmi tant d'autres, cette anecdote relatée par Hélène G., fonctionnaire provinciale et mère d'une fillette de six ans: «À l'occasion d'une tempête monumentale, toutes les écoles de la ville de Québec ont été fermées temporairement. Parallèlement, on a donné une matinée de congé payée aux employé-e-s de la fonction publique et parapublique. Or, l'après-midi de cette journée fatidique, ces fonctionnaires étaient sommé-e-s de réintégrer leur poste, sous peine de perdre toute une journée de salaire. Mais les enfants dans tout ça? Qui allait les garder?» Encore une fois, personne ne tenait compte de la réalité globale des employé-e-s. Et les mères, dans la plupart des cas, payèrent la note...

Aux prises avec un travail ingrat qui s'intègre mal à sa réalité familiale, Armande idéalise son retour au bercail: «Je pourrai enfin avoir du temps à moi, lire, écouter de la musique, une fois que mon ménage sera fait et ma fille à l'école...» Il me semble que c'est payer cher la paix et la solitude: l'autonomie financière n'est-elle pas la base de tout discours égalitaire entre les sexes?

Ce qui nous amène à la constatation un peu cruelle de Maïra M., une autre mère polyvalente de service: «L'image d'une mère, encore aujourd'hui, ce n'est pas quelqu'une qui vit avec son enfant, mais qui vit *pour* son enfant: il n'y a plus de place pour autre chose.»

Armande n'est pas la seule de sa *gang*. Des femmes d'autres milieux socio-économiques éprouvent les mêmes sentiments : insécurité, culpabilité, désir d'être responsables, stress devant le cumul des tâches et le peu de moyens mis à leur disposition. Ce qui les distingue les unes des autres, c'est leur capacité individuelle à composer avec les éléments conflictuels. Des «démissionnaires» aux femmes de carrière «à leur compte», on trouve aujourd'hui presque autant de modèles qu'il y a de mères!

Certaines, devant les pressions d'un système inéquitable, choisissent des activités marginales qui leur permettent plus de liberté de mouvement mais les pénalisent sur le plan économique. Hélène G., avant d'accéder à un poste dans la fonction publique, a longtemps milité bénévolement pour le mouvement provincial d'humanisation des naissances, Naissance-Renaissance, à raison de 35 heures par semaine. Elle pouvait ainsi intégrer son bébé à toutes ses activités professionnelles, une priorité pour elle puisqu'elle avait choisi de l'allaiter. D'autre part, son indigence économique ne lui laissait pas de répit: impossible de se payer un soutien quelconque.

L'«intégration», par moments, pesait lourd. «Victime du syndrome de la bonne mère véhiculé par les grands courants de la psychologie moderne, j'ai voulu être présente à mon enfant, très disponible — et surtout pas castratrice! Je voulais que ma fille, même bébé, me voie dans un autre rôle que celui de mère afin de développer plus tard, automatiquement, une attitude différente de la nôtre.»

Hélène, pour qui il importait de maintenir avec son conjoint l'égalité économique, n'a pas compris à l'époque combien son rôle de mère la désavantageait. Résultat; elle a eu le sentiment de s'être fait avoir...«Aujourd'hui, je réalise que l'apport financier de chacun doit être proportionnel à ce qu'il ou elle gagne et que l'égalité économique, ce n'est pas forcément moitié-moitié. À ce moment-là, je gagnais peu d'argent, mais j'accomplissais plusieurs tâches qui valaient quelque chose, et dont on n'a pas su tenir compte.

«La première reconnaissance du travail maternel, poursuit-elle, serait de rémunérer la mère. J'ai longtemps été opposée à ça, par peur des salaires de misère, par peur aussi du danger de ghettoïser davantage les femmes en les laissant à la maison. Mais y a-t-il une autre façon de reconnaître la valeur du travail maternel dans cette société? À l'heure actuelle, la reconnaissance d'un travail passe toujours par sa rémunération. Nous, les mères, on voit qu'on ne vaut pas cher, qu'une oeuvre d'art vaut bien plus cher que nous!»

«...Pis je laisserai pas ma place!»

Louise R. fume cigarette sur cigarette, son visage mobile tourné vers moi, au milieu d'une couronne hisurte. Trente-cinq ans, philosophe et professeure, actuellement bénéficiaire de l'aide sociale, Louise fait partie de l'infime pourcentage de la population qui fait de la réflexion une profession. À l'ère de la consommation intempestive, ce n'est pas une denrée rentable.

Louise a vécu il y a quelques années une expérience de travail troublante à cause d'un «vice de système». Alors que sa fille aînée n'a que 14 mois, elle décroche un contrat dans un collège, en région. Profitant de cette occasion de gagner la croûte familiale, Louise «abandonne» temporairement mari et bébé. À peine sur les lieux, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte. Son statut de remplaçante temporaire, après vérification de la convention collective, ne lui permet pas le moindre petit congé de maternité. Après mûre réflexion, Louise décide de dissimuler sa grossesse pendant quatre mois, jusqu'à ce qu'elle ait l'assurance d'un réengagement pour l'hiver, et donc droit à un congé de maternité.

Condamnée à un douloureux mutisme, craignant constamment de se trahir, Louise, une fois son secret étalé au grand jour, doit affronter l'opprobe général: «Les gens l'ont mal interprété, comme si je leur jouais dans le dos.» *Mea culpa*! Mais avait-elle vraiment le choix avec quatre bouches à nourrir et un mari travaillant à mi-temps? Cet exemple, parmi d'autres, confirme la nécessité d'une réglementation gouvernementale cohérente en matière de congés de maternité.

Bonne philosophe, Louise a quand même trouvé quelque avantage à vivre sa grossesse dans l'isolement psychologique: «Les gens ont tendance à s'approprier la grossesse. C'est un phénomène social, sans que ce ne soit dit. Tout le monde se permet de te dire quoi faire, quoi penser. Même chose pour la dénatalité. Comme si les femmes n'étaient là que pour produire des bébés! Il faut que les choix qui se présentent aux femmes soient équivalents, que ce ne soit plus *sauté* ou marginal de vouloir accoucher à la maison avec une sage-femme, par exemple...»

Sage-femme, justement, et massothérapeute, Claire M., 40 ans, mère d'une fille de 16 ans et d'un garçon de 4 ans, a pour sa part réussi à échapper aux contingences d'un milieu de travail. Mais outre sa profonde satisfaction professionnelle, elle n'est guère payée de retour, contrainte d'exercer dans l'illégalité pour un revenu annuel nettement insuffisant.

Depuis les années 70, elle a parcouru un long chemin et lutté, pêle-mêle, pour le plan Bacon et les garderies populaires, pour l'avortement libre et gratuit, et bien entendu pour la sage-femmerie, qui emplit aujourd'hui tout son temps politique. «Nous travaillons à la reconnaissance de la profession au Québec, malgré la résistance du Collège des médecins, qui a une emprise énorme sur le public. Mon métier en est un d'éducatrice, il ne se limite pas à l'accompagnement de la femme à la naissance.»

Le débat sur la sage-femmerie démontre bien la volonté politique d'autonomie des femmes — particulièrement des mères — et il est évident pour Claire que la profession devrait être reconnue à l'intérieur d'une politique familiale globale.

«Quand on passe sa journée en l'air...»

Connaissez-vous la garderie destinée aux employé-e-s de l'Aéroport Mirabel, ce havre charmant où les quelque 5 000 agent-e-s de bord canadien-ne-s peuvent déposer leurs mioches le matin et les reprendre «au vol» à n'importe quelle heure? Non, et pour cause. Le fils de Claudette a aujourd'hui 19 ans et la garderie est toujours à l'état de projet. Pourtant sa réalisation aurait pu empêcher des situations inacceptables ou carré-

PHOTOS: LESLI F. BELL

ment ridicules, liées aux particularités du métier: des heures de travail extrêmement longues et de fréquentes absences prolongées.

Claudette raconte: «Quand je me suis retrouvée seule avec un bébé de deux ans et demi, sans pension alimentaire, il était très difficile d'avoir des services de garde, à cause de mon métier...» Les gardiennes se suivent et, hélas, se ressemblent trop: l'une boit, l'autre abandonne le fiston à lui-même. À bout de ressources et de nerfs, Claudette opte pour une solution radicale. À défaut d'avoir accès à une garderie convenable et compatible avec ses besoins, l'hôtesse de l'air décide d'emmener son fils avec elle! Confortablement installé dans un fauteuil avec son nounours, le bambin dort et Claudette respire enfin. Au matin, ils ont le plaisir de découvrir ensemble une autre capitale. La solution se paie au prix fort: le montant déboursé chaque semaine pour payer les billets d'avion de l'enfant, même réduits, équivaut à un salaire de gardienne.

Au fil des ans et des voyages, Claudette a dû apprendre à se défendre contre une tare atavique: la culpabilité. Coupables, les femmes le sont, de vouloir à la fois l'autonomie économique et le plaisir maternel. Les hommes, semble-t-il, n'ont pas à se battre contre ce sentiment vénéneux. «Quand mon fils était encore tout petit, j'avais un ami architecte qui vivait à Paris seul avec sa fille. Il avait des contrats partout: trois mois à New York, à Rome, etc. Jamais il ne se culpabilisait à l'idée de laisser sa fille. Parce qu'il était un homme, c'était acquis, assuré qu'il avait droit à une carrière. Et c'était sa priorité. Il avait même le tour de retourner la situation à son avantage, de dire combien sa fille était chanceuse de l'avoir, plutôt que d'être à l'orphelinat. Son discours m'a beaucoup aidée.»

«Laissez passer les clowns...»

De ces multiples portraits et propos, que se dégage-t-il? Qu'est-ce qu'elles veulent à la fin, les mères? Se sentent-elles concernées, par exemple, par la politique familiale globale à l'étude à Québec? Curieusement, non. Seulement deux d'entre elles connaissaient — vaguement — l'existence du rapport Champagne-Gilbert et aucune n'avait suivi le débat dans les médias.

Elles admettent pourtant la nécessité d'une intervention gouvernementale... mais limitée. «Bien sûr, l'État devrait te faciliter la vie, dit Francine G. mère monoparentale,... mais pas plus, car je ne suis pas assez en accord avec notre société et ses dirigeants pour leur laisser une grande marge de manoeuvre.»

«L'État ne doit pas intervenir dans la vie privée des gens, renchérit Hélène G. Il a pour mandat de définir des politiques sociales qui vont permettre aux individu-e-s d'avoir une qualité de vie acceptable. Il ne doit pas faire une politique pour les femmes qui ont des enfants, mais pour l'ensemble des femmes, et ce sont ces politiques qui vont leur permettre de décider si oui ou non elles auront des enfants.»

Louise R. abonde dans le même sens: «Une politique familiale globale? Il s'agit de savoir sur quelles bases elle s'articulerait. Quand tu parles de structures, je me méfie... parce que ça sous-entend un consensus politique sur *comment* élever nos enfants. J'aimerais une politique familiale qui mettrait à notre disposition toute une gamme de services afin que les individu-e-s puissent exercer leur "libre choix" sur des questions fondamentales comme l'avortement, les garderies, etc. Par exemple, si 60% des femmes qui travaillent sont mères, il faut légiférer en conséquence: c'est ça une politique familiale cohérente.»

Toutes les femmes, en fait, affichent une méfiance viscérale à l'égard des initiatives et des instances gouvernementales: peur d'être contrôlées, peur d'une ingérence dans leur vie privée. «Si le gouvernement cherche à mettre sur pied une politique familiale globale, c'est ni pour nos beaux yeux ni pour nous rendre service. C'est assurément parce qu'il veut quelque chose en échange. Et ce qu'il attend en retour vaut beaucoup plus que ce qu'il est prêt à donner, prévient Maïra M. Une politique familiale globale? Encore faut-il croire à la famille... Il faut que cette idée de noyau familial éclate, qu'on en finisse. L'esclavage vient de l'idée qu'il n'y a qu'une seule personne, maximum deux, qui ont une influence réelle sur l'enfant et qui en sont totalement responsables.»

Elles ont peur de voir changer certaines institutions finalement à leur image (les garderies populaires, par exemple): «Je sais très bien que le jour où l'État mettra le nez dans la garderie de mon enfant, c'est un lieu qui ne pourra plus ressembler à ce que moi je souhaite pour mon enfant. Je sais très bien que mes valeurs ne sont pas en accord avec cette société-ci... car même dans les milieux marginaux, je suis marginalisée. (...) Il est essentiel qu'il y ait soutien ou apport financier de la part du gouvernement mais il faudra que les garderies restent entre les mains des utilisateur-trice-s.»

«J'ai 12 ans, maman...»

Par conséquent, la plupart envisagent des solutions liées à une gestion des choses plus privée que publique, c'est-à-dire du domaine des relations interpersonnelles (améliorer les rapports hommes-femmes, les rapports entre patrons, employé-e-s, voisin-e-s, intervenants sociaux-ales, parents, etc.) ou encore une intervention à échelle réduite, dans les quartiers-microcosmes. Comme le prévoit Suzanne, mère d'un bébé de 10 mois et secrétaire d'une petite boîte de communication: «Le changement ne peut pas originer du gouvernement; il viendra des regroupements populaires, des petits îlots de quartier qui s'occupent concrètement des enfants et des adolescents, par les garderies, les maisons de jeunes, etc.»

Évidemment, avec une pareille conception du rôle de l'État, on comprend que les femmes aient de la difficulté à formuler clairement leurs attentes aux instances gouvernementales. Le problème, comme le souligne Claudette, pourrait tenir à un manque d'information et de conscience sociale: «Peut-être est-ce parce que nous ignorons le fonctionnement des rouages politiques, contrairement aux hommes qui, eux, sont plus en mesure d'en tirer profit. Du fait de notre manque de connaissances, on finit par dire: On s'en fout de l'État, on va se dé-

Louise, avec Philomène et Simon

PHOTOS: LESLI F. BELL

brouiller seules! En fin de course, nous nous retrouvons perdantes, car nous ne voyons pas bien les mesures que nous pourrions exiger et ce que l'État pourrait faire...»

Les femmes, habituées à un régime de débrouillardise maison, ont tendance à interpeller autant les conjoints, les employeurs, les entreprises privées et les regroupements populaires que l'Etat lorsqu'il y a matière conflictuelle. Mais, malgré le caractère souvent imprécis de leurs réclamations, une chose demeure claire. Toutes — travailleuses syndiquées, femmes professionnelles, fonctionnaires, artistes, étudiantes, chômeuses, monoparentales et bénéficiaires de l'aide sociale — espèrent des réformes éclairées qui favoriseront les changements de mentalité déjà amorcés, et permettront aux deux sexes de prendre, de façon égalitaire, leurs responsabilités.

Au-delà de l'adoption de mesures facilitantes, elles tiennent cependant à leurs acquis et elles ne sont pas prêtes à concéder un pouce de terrain en échange d'un soutien soi-disant familial. Un soutien, oui, mais sur les bases de la reconnaissance du pouvoir légitimisé des femmes.

Essentiellement, elles demandent la liberté de choix: faire ou ne pas faire des enfants, travailler à temps plein ou à temps partiel ou demeurer à la maison et voir son travail reconnu. Elles veulent la possibilité d'accéder facilement à toute une gamme de rôles et de choix sociaux sans pour autant être pénalisées.

«On ne veut pas de statut particulier, seulement le droit d'être mère et d'être autre chose, plaide Maïra M. Actuellement, il faut pédaler deux fois plus vite pour arriver à la même place... que les autres, les célibataires.»

Actuellement, on l'aura constaté, le prix à payer pour être à la fois sur le marché du travail et être mère est exorbitant. À titre d'exemple, ces quelque 3 000 $ que doivent débourser annuellement les parents à revenus moyens lorsqu'ils veulent garder leur enfant en milieu de garde subventionné! Aux allocations familiales — cette ridicule consolation financière peu ajustée au coût de la vie moderne — les femmes préféreraient de beaucoup une redistribution des montants (les allocations familiales devraient être déposées dans un fonds à l'intention de l'enfant, suggérait Francine), d'autres formes de soutien plus adaptées à leur situation, telles des garderies subventionnées à 100 % dans leur quartier et/ou leur milieu de travail.

Louise R. propose une avenue de soutien économique plus appréciable: «Je trouve que les changements apportés par le gouvernement au régime des allocations familiales pour les deuxième et troisième enfants sont quasiment une insulte faite aux parents... Comme si on allait se mettre à avoir un troisième enfant parce qu'ils donnent plus. Je ne suis pas très intéressée à un gros chèque. J'aimerais mieux un système de garde subventionné par l'État, car maintenant, l'individue qui choisit d'être parent est pénalisée. Elle doit faire plein de déboursés qui, en fin de compte, l'auront beaucoup appauvrie au moment de la retraite. Il y a des pays où les parents ne sont pas pénalisés, au contraire...»

«Donnez-moi de l'oxygène!»

Finalement, les mères attendent d'une politique familiale qu'elle prenne en considération les particularités individuelles propres à notre époque éclatée: soutien accru aux familles monoparentales; système de perception amélioré des pensions alimentaires; possibilité pour les mères de travailler tout en exerçant leurs responsabilités maternelles, c'est-à-dire des lieux de garde en milieu de travail permettant, par exemple, aux femmes d'allaiter; des congés de paternité plus substantiels; des congés et des horaires adaptés au rythme de la vie contemporaine, etc. On s'attend aussi à ce que les mieux nanti-e-s en mettent plus dans la balance pour permettre un secours accru aux familles défavorisées.

D'autre part, elles considèrent qu'il est du devoir de l'État de faire pression sur les employeurs et sur l'entreprise privée afin que le monde du travail soit plus adapté aux besoins des parents et qu'il tienne compte, dans son organisation, de leurs particularités en leur offrant un éventail de services adéquats plutôt que des augmentations trop souvent insignifiantes et non indexées!

Par-dessus tout, les femmes attendent d'une politique globale qu'elle incite les pères québécois, «extraordinairement absents», à se manifester davantage, et que les mesures adoptées favorisent leur participation à la vie familiale pour un partage des tâches plus profond que la vaisselle.

Par ces mesures sociales nouvelles, il faudrait aussi amener la société entière à se conscientiser, à se sentir concernée par les enfants. Que nos villes, nos rues, nos maisons, nos lieux autant publics que privés s'ouvrent à la réalité du monde de l'enfance, sans grincer des dents.

«Dans notre société, l'enfant dérange, dit Louise R. Il est en parking jusqu'à ce qu'il soit grand. Quand nous avons cherché un logement, il était essentiel pour moi de me retrouver dans un environnement où mes enfants ne seraient pas de trop. À cause de la pression sociale, cela devient notre responsabilité, en tant que parent, d'apprendre à notre enfant à ne pas déranger. Et c'est ce qu'il y a de plus dérangeant!... cette obligation extérieure qui nous dérange nous-mêmes dans notre propre rapport à l'enfant.»

Elles soulignent, en dernier lieu, le danger d'une politique familiale qui ne serait qu'une politique nataliste déguisée, incitative et rétrograde, destinée à renvoyer insidieusement les femmes à leurs berceaux plutôt qu'à les aider à continuer leur boulot. «Il faut être très vigilantes face à tout changement proposé par l'État. Si le but est d'augmenter la natalité et non de procurer les ressources nécessaires à l'exercice du libre choix des individues, ça nous renvoie à l'ancien modèle de ces femmes soumises dont le seul rôle était la reproduction...»

La boucle est ainsi bouclée par Louise R., notre philosophe. La dernière mais non la seule à ainsi mettre l'État en garde contre toute tentative de revenir en arrière. ◇

Véronique Gagnon fait de la pige en tous genres: révision, scénarios de fiction, nouvelles, critiques... sous l'oeil de Julien, son fils de 11 mois.

3e FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS ET VIDÉOS DE FEMMES 1987 MONTRÉAL

4-14 juin

MILIEU
5380, boul. St-Laurent
métro St-Laurent
(autobus 55 nord)

CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE
335, boul. de Maisonneuve est
métro Berri de Montigny

CINÉMA O.N.F.
COMPLEXE GUY-FAVREAU
200, boul. Dorchester ouest
métro Place d'Armes

BILLETS INDIVIDUELS:
4 $
CARTE-FESTIVAL (10 billets):
30 $

INFORMATIONS
845-0243

L'ÉTAT: MAIS QU'EST-CE QU'IL FAIT?

HÉLÈNE SARRASIN

Il y a quelques semaines, circulait dans les officines de Québec un document préparé par le Secrétariat à la politique familiale, à la demande de la ministre Thérèse Lavoie-Roux, et contenant diverses propositions de structures et le brouillon d'un *Projet de loi sur l'administration de la politique familiale*. Se pourrait-il que le Québec se dote enfin, d'ici 1988, de la fameuse politique familiale d'ensemble qu'il promet depuis bientôt quatre ans?

C'était en octobre 1984. Le ministre des Affaires sociales Camille Laurin lançait son Livre vert sur la famille, *Pour les familles québécoises*[1]. Pendant les mois suivants, un Comité de consultation de la politique familiale, présidé par Maurice Champagne-Gilbert, assisté de Nicole Boily et Christiane Bérubé, ferait le tour du Québec pour discuter de ce Livre vert avec la population. En 13 forums régionaux, 2 500 participant-e-s de tous les milieux, organismes familiaux, religieux, féministes, des femmes à 75%, venaient exprimer leurs besoins quotidiens en terme de soutien parental: garderies, horaires flexibles, aide financière, etc.

À l'été 1985, une autre commission gouvernementale, sous la responsabilité du député Richard French, se penchait sur «l'évolution de la population au Québec et ses conséquences». Evolution impressionnante, il est vrai. Le Québec ne détient-il pas le record de la dénatalité la plus spectaculaire après 1960? Avec un taux de natalité de 1,4 enfant par femme, le Québec a rejoint le peloton des pays en voie de dépopulation, à peine devancé par la RFA et le Danemark! Depuis 15 ans, les naissances ne suffisent plus à renouveler les générations (taux nécessaire: 2,1), alors que la mortalité va en diminuant. Résultat: baisse et vieillissement de la population.

L'immigration pourrait compenser, pensez-vous? Malheureusement, le bilan migratoire net est plutôt négatif. Plus de gens — autour de 50 000! — quittent chaque année la province que d'autres y arrivent: en 1985, par exemple, le Québec n'avait accueilli que 13 000 nouveaux arrivant-e-s.

Bref, la dépopulation nous attend au tournant du siècle. Avec quelles conséquences? Selon certains démographes, cette baisse de la population active entraînera une stagnation économique (diminution du marché et du pouvoir d'achat, difficultés du commerce et de l'industrie, perte d'emplois, etc.). D'autre part, le poids démographique — donc politique — du Québec sera mis en question à l'intérieur de la Confédération. En clair, ce déclin démographique et économique risque, préviennent-ils, «de saper la vitalité culturelle de cette société distincte qu'est le Québec».

Une telle analyse conduit généralement à une ouverture plus grande à l'immigration et/ou à l'adoption de mesures natalistes: accueillir plus d'immigrant-e-s ou faire plus d'enfants? Le Rapport de la commission French sur la population, paru en septembre 1985, préconisait plutôt l'immigration — tout en soulignant l'urgence d'une réflexion sur la fécondité.

Par contre, d'autres organismes et individus, inquiets d'abord de la survie de la famille et du pays, font depuis quelques années des pressions en faveur de mesures carrément natalistes. Ainsi, dès l'automne 1985, le Conseil des affaires sociales et de la famille, dans un avis à la ministre Lavoie-Roux, désormais responsable du dossier, recommandait l'adoption d'un volet natal iste à l'intérieur de la politique familiale et privilégiait pour ce faire des mesures fiscales, l'aménagement du monde du travail et des services de garde. Déjà, à l'été, quelques démographes québécois reconnus comme Jacques Henripin — et alarmistes — avaient demandé l'adoption immédiate d'une politique de natalité, et même la création d'un ministère de la Population.

Un choix politique

Alors, le Québec devait-il opter pour une politique familiale, nataliste ou de population? D'autant plus, nous expliquait madame Nicole Boily «qu'on confond souvent les trois. Une *politique nataliste* incite les gens à faire des enfants, habituellement par des avantages monétaires. Mais, sauf pour l'Allemagne de l'Est, la plupart des pays qui en ont adopté une n'ont pas obtenu de bons résultats. Une *politique familiale*, elle, aide les gens qui ont *déjà* des enfants en leur fournissant un soutien collectif très lié à leurs besoins. Enfin, une éventuelle *politique de population* incluerait les deux aspects: fécondité et immigration.»

C'est dans ce contexte bouillonnant que, le 23 octobre 1985, le Comité Champagne-Gilbert publiait le premier tome de son rapport, la synthèse de la consultation. Le 29 avril suivant, paraissait le tome II, contenant 136 recommandations s'adressant à plusieurs ministères.

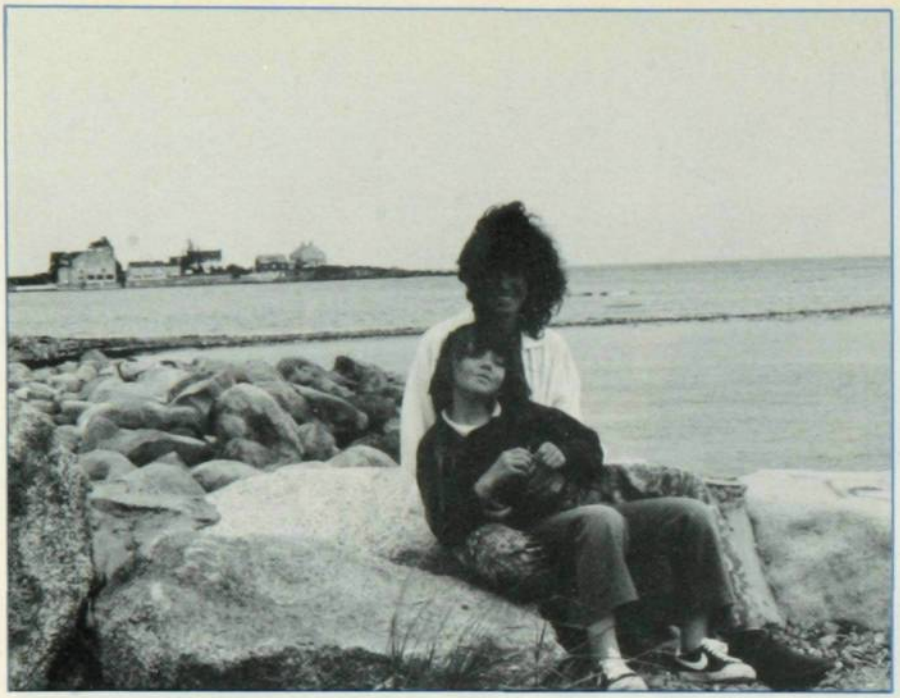
En 1987, on se trouve très loin du modèle unique de la famille nucléaire traditionnelle. On parle plutôt de familles monoparentales, biparentales, élargies, reconstituées. Les participant-e-s consulté-e-s, comme les membres du Comité, ont tenu compte de cette nouvelle réalité et respecté les choix de vie différents des Québécois-es, en proposant essentiellement un éventail de mesures de soutien collectif aux parents, quel que soit le type de famille. Peu d'allusions à la dénatalité, donc, mais un train de mesures concrètes — et coûteuses.

Avec quelques réserves, la plupart des groupes de femmes et organismes familiaux ont bien accueilli les recommandations du Comité. L'orientation favorisée — une politique familiale axée sur la qualité de la vie, foncièrement distincte de toutes formes de politiques natalistes ou de population — était sans contredit respectueuse des femmes et de leur évolution, entre autres sur le marché du travail. Mais, comme le faisait remarquer le Conseil du statut de la femme, rien n'assurait que cette politique aiderait au renouvellement des générations et au redressement de la situation démographique. Au moins, ces mesures pourraient-elles améliorer la qualité de vie des Québécois-es prêt-e-s à accepter des responsabilités parentales...

Nous connaîtrons probablement à l'automne 1987 le résultat du long processus de

Lise et Alexi

PHOTO : LINDA HAMMOND



Sophie et Renaud

consultation interministériel qui a suivi le dépôt, au printemps 1986, du rapport Champagne-Gilbert. Y aura-t-il une loi? Quelle ministre en sera responsable? Madame Lavoie-Roux, déjà responsable des Affaires sociales, semble réfractaire à garder le dossier. Le Conseil national de la famille recommandé par le rapport deviendra-t-il un comité aviseur plus puissant? Et surtout, quels budgets seront consacrés à la redistribution des responsabilités entre ministères et paliers de gouvernements?

En attendant, tentons de décrire la situation actuelle, le soutien étatique dont disposent les parents d'aujourd'hui...

Un véritable fouillis

Les gouvernements du Québec et d'Ottawa n'ont jamais développé de politique familiale globale. Au fil des années, ils ont adopté des programmes très partiels pour répondre aux besoins les plus criants — ou satisfaire aux pressions des groupes les plus influents! Par conséquent, en 1987, les mesures de soutien à la parentalité forment un tout sans ligne directrice, un vrai fouillis, n'hésitent pas à écrire les auteures de *Les femmes et la fiscalité*[2].

Il y a d'abord les mesures de soutien économique: allocations familiales, exemptions d'impôt, crédits d'impôts, allocations de disponibilité, aide financière pour la garde des enfants et déductions pour ces frais de garde.

Ensuite, on trouve les services de garde eux-mêmes et tout ce qui a trait au monde du travail: congés de maternité et de paternité... Enfin les services sociaux, les programmes dans le domaine de l'habitation, de l'école, des loisirs et puis tout ce qui regarde le droit de la famille et la lutte contre la violence familiale.

- **Les allocations familiales**

Les allocations familiales sont le plus ancien programme d'aide directe aux familles. Instituées en 1945 au fédéral, en 1967 au provincial, elles sont de plus en plus considérées comme symboliques, car les montants alloués ne compensent que faiblement les coûts réellement encourus par la présence d'enfants: de 8,22 $ à 16,43 $ par mois, selon le rang de l'enfant, au Québec; de 18,77 $ à 72,55 $ au fédéral. Pire, le fédéral a choisi de ne plus indexer les allocations au coût de la vie[3], et le Québec est tenté d'en faire autant. Pourtant, les allocations sont déjà imposables au fédéral comme au provincial, pour respecter le principe d'équité sur lequel est basée la fiscalité.

Malgré leur insuffisance, les allocations familiales semblent le programme le plus apprécié par les parents, les versements mensuels venant souvent combler les lacunes du budget familial. Mais, à moins d'un sérieux coup de barre, tout porte à penser qu'elles continueront de péricliter avant de disparaître complètement. Car les gouvernements préfèrent à ce programme, dont les coûts d'administration dépasseront bientôt les coûts des allocations elles-mêmes, un autre type de soutien économique, soit les exemptions d'impôt.

- **Les exemptions d'impôt**

Ces exemptions qu'on dit «pour personne à charge» sont accordées pour l'épouse au foyer et les enfants de moins de 18 ans, et permettent de diminuer le revenu imposable. Elles ont été introduites au Canada dès 1917. En 1967, le Québec abolissait les siennes et les remplaçait par les allocations familiales. En 1985, avec le budget Duhaime, il les rétablissait, sans toutefois abolir les allocations familiales.

Le problème avec les exemptions d'impôt, c'est qu'elles sont régressives, c'est-à-dire qu'elles favorisent surtout les parents à haut revenu. Ainsi, la décision du gouvernement québécois de réintroduire en 1985 l'exemption pour enfants de 0 à 15 ans a favorisé les parents à haut et moyen revenu, les petits salariés qui ne paient pas d'impôt

La Bricoleuse; des cours permettant aux femmes de s'initier ou de se perfectionner aux techniques du bricolage, de la rénovation et de la mécanique automobile.
Maintenant,
FAITES-LE VOUS-MÊME...
LE GROUPE **RONA**
Entrepreneurs en mieux-vivre

Le "Y" des femmes
The Women's "Y"
1355 boul. Dorchester ouest Montréal (Québec) H3G 1T3 866-9941

ne pouvant pas en bénéficier. Les exemptions peuvent aussi renforcer la dépendance des femmes et des grands enfants à l'endroit du chef de famille. C'est le cas au Québec présentement: depuis 1986, on a en effet accru leur exemption de base, mais les épouses comme les adolescent-e-s n'ont pas le droit de gagner un petit revenu sans qu'il soit déduit automatiquement du montant de l'exemption. Autrement dit, le fisc décourage leurs tentatives d'autonomie financière.

• L'exemption pour les familles monoparentales

Tant à Québec qu'à Ottawa, on considérait jusqu'à tout récemment que les familles monoparentales avaient les mêmes besoins essentiels et les mêmes dépenses que les familles biparentales. Les deux paliers de gouvernement avaient donc prévu une mesure particulière accessible aux chef-fe-s de familles monoparentales: une exemption équivalente à celle de personne mariée pour le premier enfant de la famille. Depuis 1986, Québec a reculé et ne leur accorde plus qu'une exemption équivalente à un enfant et demi, 2 082 $ au lieu de 4 560 $! Coup dur pour ces familles, dirigées à 85% par des femmes.

• Le crédit d'impôt

Les familles monoparentales peuvent compter par ailleurs sur le crédit d'impôt pour les enfants de moins de 18 ans. Créée en 1978 à Ottawa, cette mesure de soutien sélective permet aux familles les moins fortunées d'obtenir une compensation plus importante que le coût d'entretien des enfants. Le crédit est accordé sur la base du revenu familial. En 1986 la prestation maximale était de 454 $ par enfant pour les parents dont le revenu familial net était inférieur à 23 500 $, le crédit allant ensuite en diminuant pour disparaître lorsque le revenu atteignait 33 670 $.

• L'aide financière pour la garde des enfants

Plus récemment, sont apparus des programmes relatifs à la garde des enfants, encore problématiques mais appelés à se développer et à se raffiner vu la participation de plus en plus massive des femmes au marché du travail.

Le premier est l'aide financière accordée aux parents pour la garde de leurs enfants; il s'agit du plan Bacon, mis en vigueur par le gouvernement du Québec en 1974 et destiné aux parents ayant recours à des services de garde reconnus, en garderie ou en milieu familial, quel que soit leur statut d'activité. Le montant varie en fonction de la composition de la famille et du revenu familial.

Le problème, c'est qu'un retard s'est accumulé. Le montant maximum vient à peine de passer à 10,50 $ par enfant par jour, tandis que le coût normal de la garderie se situe à 13 $ ou 14 $ par jour. De plus, l'échelle de revenu qui détermine l'admissibilité d'une famille à la subvention n'a pas été indexée et limite l'accès du programme aux familles à revenu moyen.

• Les déductions pour frais de garde

Ce programme, au fédéral, permet au parent qui a le revenu le moins élevé, s'il peut produire des reçus, de déduire des frais de garde de 2 000 $ par enfant jusqu'à un maximum de 8 000 $ ou deux tiers du revenu gagné dans l'année. Au provincial, le programme, modifié dernièrement, s'adresse maintenant au parent qui a le revenu le plus élevé et lui permet de déduire les frais encourus (toujours sur présentation de reçus) jusqu'à un maximum de 3 150 $ par enfant de moins de 6 ans et de 1 755 $ pour ceux de 6 ans à 11 ans. A été abolie la déduction pour les 12-13 ans.

Par ces deux programmes, les gouvernements provincial et fédéral reconnaissent les frais de garde comme des dépenses de travail, mais les parents à revenu moyen sont nettement désavantagés, incapables en effet de bénéficier d'une part du programme d'aide financière comme les parents à bas revenu, et d'autre part des déductions, comme les parents à haut revenu. Il reste par ailleurs le sempiternel problème des reçus: plusieurs gardiennes ne veulent pas en émettre pour ne pas être elles-mêmes désavantagées au plan fiscal. Résultat: à peine 25% des parents qui y ont droit réclament la déduction pour frais de garde.

• L'allocation de disponibilité.

Dernière mesure liée à la garde des enfants: l'allocation de disponibilité accordée par le Québec aux parents d'enfants de 0 à 6 ans. «Remboursée» annuellement à la personne qui reçoit les allocations familiales (généralement la mère), l'allocation manifeste le désir de l'État de reconnaître ce travail mais, comme les allocations familiales, elle apparaît plus symbolique qu'autre chose: 300 $ par année pour le premier enfant, 200 $ pour le second et 100 $ pour le troisième et les suivants. De plus, les parents ne peuvent pas en même temps déduire des frais de garde de leurs impôts et réclamer cette allocation. Le ministre Gérard D. Lévesque laissait entendre lors de son budget du 1er mai 1986 que l'allocation de disponibilité serait revue. Revue au sens d'exclue?

Les garderies: sous-développement inquiétant

Parler de politique familiale sans parler de garderies est impossible. On évalue actuellement à 307 575 les enfants qui doivent être gardés quotidiennement au Québec, mais il n'existe que 35 000 places approuvées par l'Office des services de garde à l'enfance. Autrement dit, seulement 15% des besoins sont satisfaits.

À ce problème de places, s'ajoute le coût des garderies pour les parents. Comme le gouvernement accorde aux garderies des subventions directes qui n'ont pas augmenté aussi vite que l'inflation, celles-ci sont obligées de majorer le prix demandé aux parents, de limiter le salaire donné aux employé-e-s, de compter sur le bénévolat de nombre d'entre eux-elles. La situation est donc des plus problématiques.

Le gouvernement libéral a suivi la démarche du gouvernement péquiste en autorisant pour l'année 1986-87 la création de 2 200 nouvelles places en garderie. S'il décidait cependant d'établir la politique familiale définie par le comité Champagne-Gilbert, il devrait faire beaucoup mieux, entre autres financièrement, car ce comité concluait

Nicole Boily, Maurice Champagne-Gilbert et Christiane Bérubé

dans son rapport: «De tous les services dont les familles et les parents ont le plus besoin à travers le Québec, présentement et pour l'avenir, il faut mettre en tête de liste les services de garde. Ils représentent sans doute l'investissement économique le plus important en matière de politique familiale. Socialement, les services de garde sont bien davantage qu'un service d'appoint pour les parents sur le marché du travail, par exemple; ils sont un instrument de développement pour les enfants qui, comme tel, vient faciliter la tâche éducative des enfants.»

Deux congés de maternité: l'un intéressant, l'autre...

Quand on aborde les congés de parentalité, on se rend compte qu'il existe deux catégories de travailleur-euse-s au Québec: il y a ceux et celles qui appartiennent au secteur public ou aux institutions ou compagnies qui basent leur convention collective sur «le public». Et il y a les autres. En effet, la majorité des travailleuses se contentent de la Loi sur les normes du travail qui leur garantit à elles un congé de maternité sans solde de 18 semaines; aux pères, de deux jours sans solde.

Le sens de cette loi est seulement de protéger l'emploi, c'est-à-dire d'exiger que l'employeur reprenne l'employée dans le même poste ou dans un poste équivalent à la fin du congé. Elle protège aussi la salariée contre les congédiements, suspensions et déplacements dus à la grossesse. Enfin la Charte québécoise des droits de la personne complète cette protection en interdisant la discrimination à l'embauche contre une femme enceinte. Si son travail présente un danger pour sa santé ou celle de son enfant, la mère peut aussi exiger d'être transférée à un autre poste ou, à défaut, de se retirer du travail avec une compensation égale à 90% de son salaire.

Ces mesures de justice minimale sont malheureusement difficiles à faire respecter, surtout dans de petites entreprises. De plus, elles ne nourrissent pas sa femme ou son homme! C'est donc le programme d'assurance-chômage qui doit suppléer. Depuis 1971, le gouvernement fédéral accorde par ce biais des prestations de maternité. Pour y avoir droit, il faut avoir travaillé au moins 20 semaines au cours de l'année précédente. L'État paie 60% du salaire, avec un plafond en 1987 de 318 $ brut par semaine durant 15 semaines. Un plafond bien en-deçà du salaire québécois moyen. Les parents qui adoptent un enfant, eux, ne sont admissibles à l'assurance-chômage que depuis le 1er janvier 1984, s'ils peuvent démontrer que la présence de l'un d'entre eux auprès de l'enfant est essentielle.

Enfin, dans un élan magnanime, Québec comble le délai de carence de deux semaines (entre la cessation du travail et le premier chèque du fédéral) par une allocation de maternité. Si le geste est à souligner (le Québec est la seule province à accorder ce supplément), la non-indexation de cette allocation est à déplorer. Instauré en 1979, le 240 $ est demeuré 240 $ et il est imposable!

À côté de ça, les employé-e-s du secteur public et parapublic font figure de «parents riches». Depuis 1979, les mères bénéficient d'un congé de maternité de 20 semaines, rémunéré à 93% de leur salaire. Les pères ont droit à cinq jours rémunérés après l'accouchement. En cas d'adoption, l'un-e ou l'autre a droit à 10 semaines à plein salaire et 10 semaines sans solde. Après un congé de maternité ou d'adoption, la mère ou le père peut prendre un congé sans solde à demi ou plein temps pour une période n'excédant pas deux ans. Les deux parents peuvent partager ce congé mais ne peuvent le prendre simultanément.

En somme, deux classes de citoyen-ne-s. Pour vraiment revaloriser les rôles parentaux, il faudrait rééquilibrer les choses. Dans cette optique, le comité Champagne-Gilbert recommandait de créer un programme entièrement québécois de congé de maternité et de remboursement de revenu, financé par une caisse de maternité. Ce congé serait de 18 à 20 semaines, payé à 90% du revenu, avec un plafond d'une fois et demi le salaire québécois moyen.

Y aura-t-il un coup de barre?

On pourrait encore parler des mesures dans le domaine de l'habitation. Entre la mise en chantier des logements à loyer modique, toujours trop peu nombreux, et les programmes d'accès à la propriété pour les jeunes couples à revenu déjà élevé, c'est le vide pour la classe moyenne. Quant aux services sociaux, la compression de leur budget a installé une situation catastrophique qui rend quasi impossible toute prévention: seules les familles acculées à la dernière extrémité sont aidées[4]. Par ailleurs, il n'y a à l'horizon ni reconnaissance légale des sages-femmes, ni maisons de naissance. Au chapitre de la violence familiale, enfin, le support est mince, beaucoup trop, comme en témoignent les problèmes financiers des maisons pour femmes et enfants victimes de violence.

Somme toute, même si l'on a enregistré pendant la dernière décennie de profondes améliorations du Droit de la famille, avec la loi 89, et adapté à l'ère moderne notre vieux code civil, il faut reconnaître que les politiques de soutien à la parentalité sont à une étape encore embryonnaire. Et peu d'indices permettent d'imaginer un changement. On le voit par le syndrome de rentabilité à courte vue qui menace constamment les programmes sociaux (coupures dans les programmes de soins dentaires et de distribution de lait pour les enfants) et par les dernières dispositions fiscales qui nous reconduisent tou-te-s à la famille traditionnelle[5].

La dénatalité galopante inquiétera-t-elle notre gouvernement au point de le faire changer de cap? Devant une telle hypothèse et à travers la cacophonie des discours, les propos des femmes ont été clairs: l'instauration d'une politique familiale doit aller de pair avec l'avancement des femmes dans notre société. Par conséquent, l'autonomie des personnes ne doit être subordonnée à aucun autre principe. Le Conseil du statut de la femme l'a réaffirmé: «Il faut éviter que l'intérêt des personnes qui composent la famille soit sacrifié à la survie de l'institution elle-même ou à sa consolidation.»

D'ailleurs le Conseil, tout en approuvant généralement l'orientation du rapport Champagne-Gilbert, devait néanmoins conclure «qu'il vaudrait mieux pourvoir aux besoins des membres de la famille par des politiques et des programmes qui leur soient personnellement destinés, par le développement de services collectifs et enfin par l'établissement d'un soutien économique suffisant aux parents en regard des dépenses qu'ils encourent aux titres de l'entretien et de la garde des enfants mineurs. C'est ainsi, par exemple, qu'une politique d'aide à la petite enfance, des programmes conçus pour les jeunes, que la poursuite des efforts entrepris en condition féminine sont davantage porteurs d'espoir, parce qu'ayant des cibles et des objectifs mieux circonscrits qu'une politique familiale trop englobante. C'est d'ailleurs l'orientation prise à ce jour par le gouvernement du Québec, à savoir une aide aux clientèles particulières assurée par exemple par la création de l'Office des services de garde à l'enfance, du Secrétariat à la jeunesse, de l'Office des personnes handicapées et du Conseil du statut de la femme. Cela nous apparaît s'inscrire davantage dans un contexte de société moderne où les personnes doivent s'assumer individuellement.»

Qui sera écouté, le Conseil du statut de la femme ou le Comité de consultation, qui recommande la création d'une instance, le Conseil national de la famille, éventuellement responsable des orientations et de l'application de la politique familiale?

Au chapitre des priorités, une certaine unanimité s'est dégagée de toutes les discussions. Afin que les personnes puissent arriver à concilier leurs rôles de parents et de travailleur-euse-s, on a insisté d'abord sur l'amélioration du service de garde, ensuite sur des aménagements du temps de travail, des congés parentaux et quelques modifications des formes de soutien économique.

Il apparaissait aussi évident que la condition essentielle pour arriver au partage des responsabilités parentales entre les hommes et les femmes demeurait l'égalité économique des unes et des autres.

Enfin, dans une société qui privilégie à ce point le travail et ses normes, la reconnaissance des sages-femmes par le gouvernement marquerait symboliquement le respect du droit des femmes à l'autonomie et notre désir, comme société, de redéfinir l'accueil à la vie. ◇

1. Voir LVR, décembre 84, avril et juin 85.
2. Document de vulgarisation et de réflexion préparé en collaboration avec Relais-Femmes et les comités de condition féminine de la CSN et de la FTQ. Édité par l'UQAM.
3. Voir LVR, février 86: «Allocations familiales...», Suzanne Dansereau.
4. Voir dans ce numéro-ci de LVR, «Familles à tout faire», p. 10.
5. Voir LVR, mars 87: «Damnée fiscalité!», Martine D'Amours

PHOTO: MIN. DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC

FRANCE: Y AURA-T-IL UN TROISIÈME ENFANT?

CAROLE BEAULIEU

Evelyn n'aura pas le troisième enfant que lui souhaite le gouvernement Chirac! Non pas qu'elle n'ait, certains jours, entre la crèche, la gardienne, le bureau et les pleurs du petit dernier, été tentée par les 2 400 francs par mois offerts depuis peu au parent français qui reste à la maison pour éduquer un troisième enfant.

«Évidemment que j'y ai pensé, s'exclame la jeune employée de bureau, mère de deux enfants de moins de cinq ans. Avec tout le tapage qu'ils ont fait dans les journaux et à la télé, difficile de faire autrement! Mais l'argent c'est pas tout. Avec un gosse de plus, faudrait un appartement plus grand, une plus grosse bagnole. Et puis on commence à peine à sortir un peu.»

Poisson d'avril

En avril, 400 000 familles françaises trouvaient dans leur boîte aux lettres une petite brochure les informant qu'elles étaient admissibles à l'Allocation parentale d'éducation (APE): 2 400 francs (près de 500 $) par mois pour rester chez soi et élever un troisième enfant!

L'APE, c'est un peu la pierre angulaire de l'effort du gouvernement Chirac pour amener les Français-es à passer le cap du troisième enfant et remettre la France sur la route du renouvellement des générations. Mais les Françaises ne sont pas dupes. «J'ai bien fait le calcul, raconte Evelyn. Avec le nouveau programme, je perds les 778 F de l'allocation au jeune enfant. La nouvelle politique pour moi, ce serait 109 F de plus par mois, pas 2 400.»

Pour élargir le bassin des candidat-e-s, le gouvernement français a profondément modifié en 1986 les conditions d'attribution. Ainsi, il suffit désormais, pour y avoir droit, d'avoir travaillé deux ans sur les dix ans précédant la naissance — au lieu de deux ans à l'intérieur des trente derniers mois.

Le gouvernement estime que 214 000 familles se prévaudront du nouveau programme. En 1985, l'APE n'avait pas connu le succès escompté: 17 000 inscriptions alors qu'on en attendait 32 000.

Pour financer la hausse de l'APE, le gouvernement français a mis la hache dans un certain nombre de programmes. Ainsi, l'État ne paiera plus les trois jours de congé de paternité jusque-là dévolus aux pères de l'Hexagone. Ce sont désormais les entreprises qui devront payer.

Disparues aussi les primes de déménagement (l'État français remboursait jusqu'à concurrence de 3 000 F les frais de déménagement des familles à revenus modestes). Seules y auront droit désormais les familles qui déménageront l'année de la naissance du petit troisième. Les grandes familles, tout le monde le sait, ont besoin de plus grands logements.

En 1987, le coût total des allocations de garde à domicile et des allocations parentales d'éducation sera de 7,5 milliards de francs. Avec 538 francs pour deux enfants et 1 228 pour trois, les allocations familiales grugent la part la plus importante de ce budget.

Pessimisme d'État

La politique du troisième enfant aura-t-elle l'effet escompté? À 29 ans, la réaction négative d'Evelyn n'est peut-être pas typique de celle qu'auront toutes les Françaises concernées devant les efforts de leur gouvernement pour leur faire franchir le cap[1]. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que

PHOTO: PONO PRESSE

l'optimisme ne règne pas, même dans les bureaux parisiens de la Caisse nationale d'allocations familiales (CNAF), l'organisme chargé de gérer le programme.

«L'allocation est un facteur secondaire, déclare ouvertement Alain Béquignon, responsable des communications auprès de la CNAF de Paris. Au mieux, c'est un élément facilitant, certainement pas un élément déterminant dans la décision des couples d'avoir un troisième enfant. Toutes les études l'ont montré. C'est un ensemble de contraintes et de valeurs différentes qui fait en sorte qu'aujourd'hui les familles ont moins d'enfants.»

Sur le bureau de Béquignon s'empilent les premières copies d'une étude commandée l'an dernier à une importante firme française de sondage. «Nous n'avons encore que l'étude qualitative, dit-il pour expliquer son refus d'en diffuser les résultats. Mais ça confirme ce que nous savions déjà, et il y a peu de chances que l'étude quantitative soit différente.»

Au mieux, affirme Béquignon, les 2 400 francs de l'allocation de garde parentale permettront aux mères qui, pour des raisons financières, auraient dû retourner au travail, de rester à la maison si elles le désirent. «Mais ce n'est pas l'argent, insiste-t-il, qui va les décider à avoir un autre enfant.»

Là où il faudrait vraiment agir, selon Béquignon, c'est sur les équipements, les services de garde, les horaires de travail, la qualité de vie en général. Dans la région de Nice, des résident-e-s de la ville nouvelle de Sophia-Antipolis estiment que l'organisation physique (garderie, travail à proximité, loisirs), en facilitant la vie des parents, les a rendus plus «disponibles» à la venue d'un troisième enfant[2].

Une politique pour l'Europe

En cette fin des années 80, il n'y a pas que la France qui s'inquiète de son déclin démographique. La fièvre des politiques familiales, souvent natalistes, s'est emparée de toute l'Europe de l'Ouest. Que veulent les parents?

Depuis le début des années 80, tous les pays de la communauté européenne, sauf l'Irlande, sont tombés sous le seuil de remplacement des générations. Même la Grèce et le Portugal y sont passés en 1983. À la fin du siècle, si la tendance se maintient, l'Europe des Douze ne comptera plus que 5,4% de la population mondiale.

Alerté, le parlement européen s'intéresse à la question depuis 1983. Les quelque trente recommandations proposées en juin 1986 par la Commission des affaires sociales n'ont toutefois pas fait l'unanimité et la Commission a été renvoyée à ses travaux. Elle doit produire d'ici quelques mois un relevé des politiques familiales existant dans chacun des pays membres afin de faciliter le travail des parlementaires qui vont tenter d'élaborer une «politique familiale européenne».

«Personne n'a encore vraiment fait le point, explique madame D'Ancona, devenue récemment présidente de la Commission des droits de la femme. À la Commission, nous ne voulions pas nous engager sans savoir ce qui se faisait déjà.»

Tout comme on l'a vu au Québec, l'établissement d'une politique familiale n'a rien de bien simple. «Pour plusieurs, explique madame D'Ancona, parlementaire européenne socialiste, la question est de maintenir le poids de l'Europe. Pour d'autres, c'est simplement d'assurer aux familles les meilleures conditions de vie possibles.»

Certains parlementaires, surtout socialistes, font en effet remarquer qu'avec 164 habitant-e-s au kilomètre carré, l'Europe n'a jamais été aussi densément peuplée. Pour favoriser les familles, les parlementaires de gauche parlent «de préserver le pouvoir d'achat des ménages», «d'écarter la menace du chômage pour les jeunes» et même «d'assurer un climat de désarmement et de paix».

D'autres, comme madame Lehideux, seule femme représentant à Strasbourg le Front national de Jean-Marie Le Pen, dénoncent «ces inconscients qui sont prêts à repeupler l'Europe avec des immigrants» et militent en faveur d'une solide politique nataliste.

Le débat sur cette question devrait reprendre d'ici l'automne 1987. En attendant, Evelyn et les autres pourront toujours, comme le leur recommande madame Lehideux, «attendre pour faire de la politique, ailleurs qu'au niveau local, que leurs enfants soient grands». ◇

1. «La Frontière du troisième enfant», *Le Point*, 6 octobre 1986.
2. Rapport Chouraqui sur une politique familiale communautaire, Commission des affaires sociales et de l'emploi, 16 juin 1986.

Finis
les compromis!

Le personnel de Cycle Peel est particulièrement attentif aux besoins de sa clientèle féminine. La femme ayant un corps différent, elle mérite un vélo différent. Cycle Peel est le seul distributeur pour le Québec de la marque Terry, spécialement conçue pour la cycliste avisée.

Nous tenons compte de la longueur de vos jambes, de vos bras et de votre torse, de la largeur de vos épaules et de la grandeur de vos mains et de vos pieds. Vous trouverez chez nous le vélo qui vous convient.

Les compromis ont assez duré! Faites-vous plaisir et passez nous voir.

Best Business Award 1986/7 Prix du Meilleur Commerce

Cycle Peel. Tout ce qu'il vous faut pour le vélo.

CYCLE Peel

6665, rue St-Jacques Ouest
(juste à l'ouest de Cavendish)
Métro Vendôme
autobus 90 vers l'ouest
Composez le 486-1148.

"L'art féministe est-il sexuellement palpitant?"

"LA SOIRÉE DES MURMURES"

EN REPRISE

AU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

"Comment tu n'étais pas là hier soir?" (Rose-Marie Arbour, conservatrice d'art, à Jocelyne Lepage de La Presse, 8 mars 86.)

"En tout cas, moi dans 10 ans, je pourrai dire que j'y étais" (Paul Lefebvre, "À votre service" Radio Canada, mars 86.)

"De l'érotisme en diaporama, en peinture, en performances, en capsules théâtrales, en conférences. De l'érotisme en cannes, en kiosques, et en cubicules, servi par 45 artistes féministes, dans un événement ludique et multi-médias... Le tout se passe simultanément et en plusieurs dimensions sur deux étages. Les spectateurs contraints au rôle de voyeurs actifs, peuvent choisir les attractions au gré de leur fantaisie ou de leurs fantasmes." (Nathalie Petrowski. Le Devoir, 5 mars 86.)

"Le pari est gagné... le T.E.F. a livré la marchandise non seulement pour l'érotisme mais aussi pour la création, l'imagination et... le bonheur. Rares ont été les événements aussi joyeux... Si vous avez manqué le rendez-vous avec l'érotisme du T.E.F., vous avez manqué un événement spectaculaire, peut-être le plus important de l'année." (Francine Pelletier, La Vie en Rose, Avril 86.)

"Comme artistes... nous ne pouvons pas seulement vivre sur un champ de bataille: il nous faut rechercher cette beauté qui nous fait continuer à vivre... C'est en touchant l'infiniment intime de nos vies intérieures que nous serons universelles... L'érotisme comme un état qui bouleverse l'état du monde." (Ginette Noiseux, co-directrice du T.E.F.)

"Une belle expérience qui, dit-on, devrait passer à l'histoire de l'art..." (Jocelyne Lepage, La Presse, 8 mars 86.)

LIEU DE CRÉATION

THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

Go, 5066 Clark

Réservez dès maintenant

271-5381

L'événement spécial du Festival de Théâtre des Amériques

DU 28 MAI AU 1er JUIN

CARMEN DE SANTIAGO

Carmen à Montréal, mars 1987

Carmen à 18 ans, en 1986

Au début d'avril, neuf mois après avoir été brûlée vive par les militaires, Carmen Quintana retournait au Chili. Pour rencontrer Jean-Paul II. Et pour continuer de témoigner. Mais quelle femme y a-t-il derrière Carmen-le-symbole?

Deux juillet 1986: jour de grève générale au Chili. Un groupe de jeunes, en solidarité à la grève, se prépare à manifester contre le régime. Surgit alors une camionnette civile, bleue pâle, escortée par deux autres véhicules. Une trentaine de militaires, camouflés comme à la guerre, les occupent. La panique s'empare des jeunes. La plupart fuient. Mais les militaires ont le temps d'en capturer deux. Battus jusqu'au sang, arrosés d'essence, ils sont tranformés en torches vivantes, malgré leurs supplications. Enveloppés dans des couvertures, lancés dans la camionnette, ils sont abandonnés 23 kilomètres plus loin, dans un terrain vague, totalement calcinés.

Une bande d'enfants joue dans la rue. Quelques-uns se lancent une balle faite de vieux bas de nylon; d'autres plus espiègles jouent à cache-cache; deux ou trois se chamaillent pendant qu'un autre boude parce qu'il vient de perdre une demi-douzaine de billes au jeu des «trois trous». Des cris, des rires, des larmes. Et la vie se poursuit dans la *poblacion* (quartier populaire). Une *poblacion* semblable à des centaines d'autres en Amérique latine.

Là-bas pointe un sourire, celui d'une petite fille timide, un peu grassouillette, cachée sous sa couronne de cheveux de jais. Quelqu'un l'appelle. Elle se retourne. C'est Carmen Gloria Quintana, qui accepte joyeusement de sauter à la corde avec ses copines...

Une histoire exemplaire que celle de Carmen. Elle aurait pu se passer ailleurs qu'au Chili: en Colombie, en Bolivie, au Pérou. Une histoire pas banale non plus. Son enfance et son adolescence ont été vécues sous l'ère de la répression, celle de la dictature militaire, où l'innocence des jeux enfantins côtoie la misère, le chômage et la violence. Carmen Quintana avait 18 ans lorsque cette répression l'a touchée directement, imprévue, gratuite, violente, comme un coup de poing dans la gueule.

Elle n'oubliera jamais ce parcours du 2 juillet. Carmen se dirigeait à l'Université de Santiago avec sa soeur Emilia. À mi-chemin elles rencontrent un groupe de jeunes, auquel elles décident de se joindre. Quelques instants plus tard, un jeune Chilien vivant aux États-Unis et de passage à Santiago, Rodrigo Rojas De Negri, arrive sur les lieux pour photographier les événements de cette journée de protestation. Ce que Carmen et Rodrigo sont devenus dans les mains de la patrouille militaire est désormais connu.

Dans le terrain vague, c'est Rodrigo qui, le premier, reprend connaissance. Il réveille Carmen et ensemble ils se traînent péniblement jusqu'à la route pour quêter de l'aide. Quelques heures plus tard on les dépose à l'hôpital. Quatre jours après, Rodrigo Rojas De Negri meurt. Il avait 19 ans. Sa voix s'est tue avant même qu'il ne raconte son histoire. Carmen, elle, survit miraculeusement: 62 % de son corps est brûlé, mais elle garde la mémoire intacte de ce qui leur est arrivé. Le 17 septembre elle est transportée de l'hôpital El Trabajador de Santiago au Centre des grands brûlés de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Depuis lors, son cauchemar n'a pas pris fin. Il ne peut que s'atténuer, pour laisser place à la révolte. Carmen n'a donc plus de répit.

CARMEN TORRES
avec la collaboration de Christine Martin

PHOTOS (À MONTRÉAL): FIDEL GONZALEZ

Entre les séances hebdomadaires de physiothérapie, les séjours prolongés à l'hôpital pour y subir des interventions chirurgicales, elle accorde sans cesse des entrevues pour dénoncer le régime qui sévit au Chili, régime capable de commettre les horreurs dont elle est devenue un symbole vivant. Début mars, elle est allée à la Commission des droits de la personne de l'ONU, à Genève, donner un témoignage bouleversant des événements du 2 juillet 1986, de l'injustice et de la partialité qui prévalent dans tout le système judiciaire chilien.

Lorsque nous l'avons rencontrée, en mars dernier, Carmen s'apprêtait à retourner au Chili pour y voir le pape Jean-Paul II, après de longues et difficiles négociations avec les hautes instances de l'Église catholique chilienne qui voyaient en Carmen un élément perturbateur, susceptible de troubler l'image de tranquillité qu'on tenait à présenter au Saint-Père. Monseigneur Francisco José Cox, en charge de la visite papale, reprochait à Carmen de faire «trop de politique» autour de son cas et lui tenait rigueur de son voyage à Genève. Dix jours avant son départ, Carmen ne savait toujours pas à quoi s'en tenir et cachait mal sa déception. Depuis son installation à Montréal, la jeune Chilienne avait placé tous ses espoirs dans cette rencontre possible avec le pape. Cinq jours avant de partir, elle a finalement obtenu confirmation: elle pourrait rencontrer le pape, le saluer, mais pas question d'une audience privée.

Souvenirs heureux

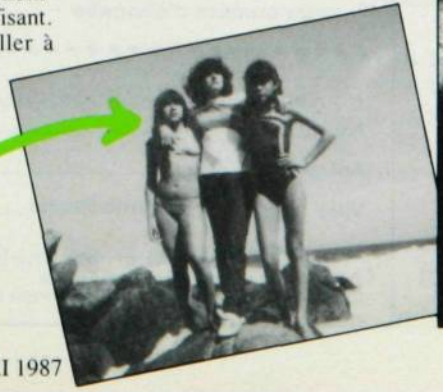
Chez elle à Montréal, à la mi-mars, Carmen semble épuisée. Pourtant elle nous reçoit gentiment et nous embrasse comme deux de ses copines. Nous nous sentons comme des intruses et voudrions la laisser se reposer auprès des siens qui la câlinent constamment, lui coiffent les cheveux et lui parlent de l'invitation chez des amis pour le même soir. Que faire? Partir ou essayer de converser avec elle? C'est d'elle-même que vient la réponse. Carmen engage la conversation en nous posant des questions précises sur notre travail et notre vie personnelle. Puis, les rôles renversés, elle répond timidement à nos premières questions.

Ses yeux s'illuminent lorsqu'on lui demande de nous raconter son enfance et elle croise des regards complices avec ses soeurs. Les souvenirs heureux la font sourire. En ce moment précis, Carmen n'est qu'une toute petite fille, fière de nous dire combien elle s'amusait dans le quartier de Cerro Navia, tout près de l'aéroport international de Santiago, où elle a vécu ses premières années.

Née un 3 octobre, Carmen est la deuxième fille de Carlos et Aurelina. Elle a quatre soeurs et un frère. Toute petite, elle perd un frère de deux ans. Humberto, renversé par une voiture. Sa mère, très affectée par cette tragédie, interdit alors à Carmen et à ses soeurs de jouer dans la rue : «Maman disait que l'on était trop turbulentes.» La famille déménage peu après dans une autre *poblacion*, à Los Nogales cette fois, à proximité de la gare centrale de la capitale chilienne.

Carmen provient d'une famille ni riche, ni pauvre. «En fait, précise-t-elle, on était un peu moins que pauvres car on n'avait pas de problèmes pour manger ou s'habiller.» Elle se rend compte pourtant de la pauvreté de son milieu et est impressionnée quand, pour la première fois, elle voit un enfant nu jouer dans la boue.

Elle parle doucement, en cherchant les mots pour bien se faire comprendre. De temps à autre, elle s'arrête, réfléchit. Ses yeux expriment la gamme de ses sentiments: tantôt bouleversée, tantôt triste, tantôt enthousiaste. Carmen nous raconte qu'elle n'a que cinq ans lorsqu'elle entend crier un homme dans la rue que le palais gouvernemental est attaqué par les militaires. C'est le 11 septembre 1973. Elle a déjà entendu parler de Salvador Allende, le président, mais elle est trop petite pour saisir ce que signifie le coup d'État. Avec sa famille et ses ami-e-s, elle continue à mener une vie «normale»: son père travaillant comme technicien électricien, sa mère s'occupant des enfants et de la maison. La famille est nombreuse et le salaire insuffisant. Sa mère finit par travailler à l'extérieur elle aussi.



Carmen à la plage (à gauche) en 1984

L'école primaire ne représente pas de problèmes pour Carmen. Elle aime aller à l'école et réussit à se placer parmi les premières de sa classe. Ce sera le lycée ensuite. Son adolescence n'est pas très différente des autres. Un peu mieux peut-être: elle va quelquefois à la plage avec sa famille, obtient la permission d'aller à des *parties*. Les Quintana donnent à leurs fils et filles plus qu'un rapport parents-enfants: ils deviennent leurs amis.

À 18 ans, Carmen se prépare à entrer à l'université, où elle désire poursuivre ses études en psychologie pour comprendre les attitudes et les réactions des gens: «Au Chili, la plupart des réactions des individu-e-s ont *une* explication. Elles ne sont que la réponse à une dictature qui maintient un état de terreur et d'angoisse constant. Même les soldats ne sont que le résultat d'une formation autoritaire et répressive.» Pour Carmen, le peuple chilien se défend comme il le peut et essaie de se débarrasser du régime militaire. C'est comme cela qu'elle s'explique l'attentat de septembre dernier contre le général Pinochet, le premier en 13 ans de pouvoir.

L'heure des choix

Refusée en psychologie, Carmen décide d'entreprendre des études en génie électrique à l'Université de Santiago, pendant un an. Après quoi elle se propose de changer de carrière. Un seul problème: ce changement entraînerait la perte de son prêt universitaire. Elle devrait donc trouver le moyen de défrayer ses études elle-même. Or, les études en psychologie sont bien plus chères qu'en génie électrique, ces dernières coûtant déjà 600 $ US par an, en plus des frais d'inscription. Même le salaire au complet de ses parents ne serait pas suffisant.

À l'université, Carmen participe donc à la Fédération étudiante qui revendique le droit à l'éducation libre et démocratique. Ce mouvement généralisé à travers le pays s'oppose aux recteurs militaires nommés par Pinochet, à la surveillance exercée par le «gardes bleus» qui contrôlent l'entrée et la sortie des universitaires et à la présence des agents de la CNI (police secrète). De plus, le mouvement conteste les coûts prohibitifs des cours et exige un accès plus démocratique à l'éducation supérieure.

Carmen est arrêtée une première fois en mai 1986, lors d'une manifestation au campus de l'université, et relâchée après huit heures de détention. Sa mère la met en garde: les militaires sont capables de la tuer. Mais l'esprit de lutte des étudiant-e-s ne s'arrête point. Sans être une militante, Carmen s'identifie aux revendications étudiantes.

Très touchée par la misère des enfants, Carmen profite de ses moments libres pour participer aux *ollas comunes*, les soupes populaires chiliennes. Elle se rappelle avec tendresse les bras des enfants autour de son cou, cherchant en elle — outre un morceau de pain — un peu d'amour.

Tout à coup, en pleine entrevue, elle se tait. Elle est ailleurs, quelque part au Chili. Puis elle reprend tranquillement la conversation pour nous dire que des dizaines de femmes collaborent activement aux *ollas comunes*: «Les femmes s'organisent dans leur

Carmen à l'école (deuxième à partir de la gauche)

Carmen en famille, petite fille (au milieu, assise)

quartier pour s'entraider, pour défendre les *poblaciones*, pour montrer au régime que les perquisitions ne peuvent plus ébranler leur désir de justice. Ce sont les femmes, poursuit-elle, qui sont les premières sorties dans les rues pour protester contre la répression. Je crois qu'à bien des égards, les femmes chiliennes sont plus courageuses que les hommes.»

Carmen est à l'aise maintenant. Elle ne cherche plus ses mots. Elle continue en nous disant son admiration pour le mouvement féministe chilien qui, «quoique pas encore très fort, a des revendications avec lesquelles je m'identifie pleinement». De plus, elle est convaincue que le retour au Chili des femmes exilées — qu'elle considère comme leur droit élémentaire — «contribuera à faire croître ce mouvement».

Les propos de Carmen sont surprenants par leur cohérence et leur maturité. Nous le lui disons. «Il arrive un moment, dit-elle, où il faut choisir ce que l'on veut, même si ce choix est difficile.» Elle nous donne un exemple: «Je sortais depuis un an avec un copain qui étudiait lui aussi en génie électrique. Je ne l'ai pas revu depuis que j'ai été brûlée. Il m'a écrit trois fois, mais je n'ai jamais répondu parce que je n'ai pas aimé ce qu'il me disait dans l'une de ses lettres.» Elle préfère d'ailleurs ne plus en parler.

Carmen avoue que sa force de caractère est apparue lorsqu'elle s'est rendue compte de la brutalité commise par les militaires. «Ma mère me disait, à l'Hôpital de Santiago, qu'il serait nécessaire d'accorder des entrevues, qu'il faudrait sortir du pays, etc. Je crois que mon état de santé ne me permettait pas de saisir toute la signification de ce qui s'était passé. Ce n'est qu'à Montréal que j'ai su que Rodrigo était mort. C'est à la suite de ce choc que j'ai compris toute la violence des militaires. J'ai longuement pleuré, mais j'ai aussi assumé ma responsabilité: il fallait dénoncer partout, sans répit, ce qui nous était arrivé, exiger que la justice punisse les coupables et lutter pour mettre fin à la dictature, première responsable de ce crime.»

Contre la barbarie

Carmen n'aurait jamais imaginé devenir un personnage public: «J'ai toujours été très timide et je n'étais nullement préparée à tout ce qui m'arrive, mais la barbarie commise contre Rodrigo et moi-même est trop grande pour la laisser passer sous silence. C'est dans ma propre souffrance que je puise les forces pour continuer.» Pour Carmen, c'est important de continuer. Continuer à faire des projets pour elle-même, pour les siens et les autres, continuer à rêver, bref continuer à vivre.

Carmen Gloria Quintana. Une jeune fille surprenante, dont on a déjà tellement parlé. Combien de fois l'aura-t-on vue? Et pourtant, toujours, quelque chose en elle étonne, impressionne, émeut. Derrière ses cicatrices et sa douleur, quelque chose la pousse à continuer. Quoi exactement? Est-ce seulement la révolte, est-ce le désespoir ou est-ce la conviction qu'elle ne peut pas faire autrement? Carmen. Une jeune fille qui a dû se faire forte, qui a dû oublier sa timidité et, dans un certain sens, s'oublier elle-même en devenant un symbole de la jeunesse chilienne en lutte contre la dictature. Sa vie aurait pu se dérouler autrement, elle aurait *dû* se passer autrement. Rien de particulier ne la prédestinait à un tel bouleversement, mais sous une dictature tout devient possible. Carmen est consciente que son cas n'est pas isolé: seulement en 1986, selon la Commission des droits humains du Chili, 58 personnes sont mortes torturées ou exécutées, et 33 665 ont été emprisonnées arbitrairement.

Au cours des prochains mois, Carmen retournera encore à l'hôpital. En avril, elle aura subi trois autres chirurgies qui devront redonner plus d'élasticité à sa main gauche, à ses aisselles et à sa bouche. Cependant, elle pense déjà à la possibilité de reprendre ses études à Montréal, cette fois-ci en psychologie. Elle n'a pas oublié son premier choix.

Elle n'oublie pas, non plus, son désir de retourner définitivement au Chili, son pays qui lui rappelle tant de souvenirs heureux et tragiques, son pays qui la hante. Elle se donne un délais de cinq ans pour le faire. «Pourquoi vouloir retourner? Parce que c'est mon pays, parce qu'il y a des choses que je veux récupérer, que je veux refaire miennes. C'est vrai que j'ai souffert de la répression au Chili, mais je me rends compte aussi de la terrible signification de l'exil. Ce qu'il nous faut vraiment c'est en finir avec la dictature.»

Mais n'a-t-elle pas peur après tout ce qui lui est arrivé? «Je sais qu'au Chili, les médias officiels mènent une campagne diffamatoire très forte contre moi. Ils m'appellent "l'auto-brûlée" et "traîtresse de la partie". Je sais aussi que l'Association chilienne anticommuniste a émis des menaces. Mais je n'ai pas peur. Les militaires m'ont déjà presque entièrement brûlée: que peuvent-ils me faire après ça? Me tuer? Peut-être, mais je n'ai plus peur. Lorsqu'on a frôlé de si près la mort, il est impossible de ressentir à nouveau la peur.»

Carmen Gloria Quintana. Une jeune femme étonnante, qui a su maîtriser la douleur, la convertir en étendard de lutte, et qui garde au coeur l'espoir que son pays, celui du grand poète Pablo Neruda, saura se libérer de la mainmise militaire. Dans son allocution finale à Genève, Carmen citait le poète chilien: «Dans cette minute critique, dans ce sursaut d'agonie, nous savons que la lumière définitive entrera par les yeux entrouverts.» ◇

Carmen Torres est journaliste chilienne, vit à Montréal depuis 1974, et collabore à la revue chilienne *Cauce*. Elle et Christine Martin sont toutes deux pigistes à Radio-Canada International.

DANDURAND, DENIS, MESSIER
avocates/avocat

Valérie Dandurand
Charles Denis
Hélène Messier

354, Boul. St-Joseph est, Suite 5
Montréal (Québec) H2T 1J4
Tél.: 843-3557

Si vous déménagez

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code Postal _____
N° d'abonnée _____
S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

Numéro	Mois	Dossier choc
3	Septembre 1981	Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4	Décembre 1981	La nouvelle famille et la loi 89
7	Septembre 1982	Mises à pied, mises au pas?
8	Novembre 1982	D'une mère à l'autre, dossier maternité
10	Mars 1983	Les femmes en prison
11	Mai 1983	Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12	Juillet 1983	Une fourmi flottait dans sa margarita
13	Septembre 1983	Apprivoiser l'informatique
14	Novembre 1983	Les femmes veulent renégocier le syndicalisme
16	Mars 1984	Simone de Beauvoir, féministe
17	Mai 1984	Marie Cardinal, entrevue
18	Juillet 1984	Histoires d'amour et d'eau salée
19	Septembre 1984	OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes
20	Octobre 1984	Spécial U.S.A.: Les Américaines et le pouvoir
21	Novembre 1984	Quelle voyageuse êtes-vous?
22	Décembre 1984/ Janvier 1985	Spécial littérature pour enfants
23	Février 1985	Vive les sages-femmes!
24	Mars 1985	Les féministes se critiquent!
25	Avril 1985	La garde partagée, piège ou libération?
26	Mai 1985	Lise Payette fait le point
27	Juin 1985	Louise Roy à la CTCUM: Fera-t-il beau dans le métro?
28	Juillet 1985	Tenter l'érotique
29	Septembre 1985	Le phénomène Marois
30	Octobre 1985	Diane Dufresne all-dressed
31	Novembre 1985	Des hommes pour le dire
32	Décembre 1985/ Janvier 1986	Le pouvoir a-t-il un sexe?
33	Février 1986	Parlez-nous d'amour!
34	Mars 1986	Enfin libérées!
35	Avril 1986	Tout ce que vous ne voulez pas savoir sur le cancer
36	Mai 1986	Chinoises: Les temps modernes
37	Juil./Août 1986	L'été meurtrier: Spécial sueurs froides
38	Septembre 1986	Parlez-vous française?
39	Octobre 1986	Élections municipales: Combien seront élues?
40	Novembre 1986	MTS: Mortelles pour la vie amoureuse
41	Décembre 1986	Luce Guilbeault: dame de coeur, comédienne de choc
42	Janvier 1987	Prostitution: le droit de se vendre?
43	Février 1987	La révolte étudiante. Touche pas à mon avenir!
44	Mars 1987	Non à la maternité
45	Avril 1987	Nathalie Petroski: Le mea culpa de la grande baveuse.

PAS DE CHANCE? IL VOUS MANQUE UN NUMÉRO?

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Ci-inclus un chèque ou un mandat-poste au montant de _____ $.

2,95 $ par numéro

LA VIE EN ROSE
3963 rue St-Denis Montréal (Québec)
H2W 2M4

Veuillez encercler les numéros que vous désirez recevoir.

3 4 7 8 10 11 12 13
14 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30
31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45

Nous en avons d'autres en réserve.
Complétez dès maintenant votre collection La Vie en rose en nous faisant parvenir le coupon ci-après.
Chaque numéro ne coûte que 2,95 $.

LES SIX COMMANDEMENTS

Ce que je déteste par-dessus tout, tout en en tirant une certaine fierté, ce sont les «Ho!» et les «Ha!» de qui découvre que j'ai trois enfants. Quelle est cette image que je ne projette pas? De quoi cela devrait avoir l'air, une mère? Est-ce si surprenant de me voir joyeuse et sans gros ventre, active et autonome, avec un air de jeunesse? Faudrait-il que je sois défaite? L'autre jour, une secrétaire, très gentille, m'apprend qu'elle-même en a quatre. Sans réfléchir, je m'exclame: «Hein! Quatre!» J'ai honte... Même moi, moi qui connais ces réactions, qui les hais tant, me voilà tout étonnée. Je m'analyse. Cela doit venir de la profondeur d'un inconscient où maternité est synonyme de mort, de boursouflure et de renoncement à soi-même.

Voilà des pensées à effacer par une exposition des faits.

Voilà des images à démolir par une révolution des actes.

Voilà des idées à contourner par une revalorisation de la maternité.

Au risque de me faire traiter de nataliste, je dois dire que je trouve normal d'avoir des enfants, même si le maternage ne nous vient pas d'instinct comme aux chattes (maudite langue, j'ai failli écrire aux chats). En effet, il est prouvé que chez les primates, les aptitudes à donner les soins appropriés au nourrisson sont acquises culturellement. Il faudrait peut-être savoir quand et comment apprend-on à devenir père et mère et de quelle manière transmet-on ces apprentissages? Les poupées suffisent-elles? Le fait que les enfants n'ont plus la «chance» de s'occuper des enfants de leur mère ou de leurs soeurs a-t-il un impact? N'importe qui peut pratiquer le maternage depuis qu'on a inventé des substituts au lait maternel. Il faudrait aussi savoir ce qu'est le paternage. Si c'est l'exercice d'une autorité, la protection matérielle et la différence sexuelle, les femmes le pratiquent depuis longtemps. J'abolirais donc ces deux néologismes pour les remplacer par un seul: parentalité.

Si la parentalité doit s'acquérir, la maternité, elle, est «naturelle». Moi, elle m'est venue comme un cheveu sur la soupe. Jamais je n'avais pensé à être mère, jamais non plus à ne pas l'être, mais en octobre 1966, à 20 ans, j'étais enceinte. L'euphorie du désir sexuel, l'envie de l'autre, m'ont fait oublier que je n'avais pas le goût du risque. Renseignée mais inexpérimentée, dévorée par un feu qui me liquéfiait, j'ai cessé les petits calculs sur ma fécondité. J'ai cessé de penser aux «qu'en dira-t-on» pour vivre «l'ici maintenant». Le père, lui, avoue qu'il n'a jamais pensé à sa fécondité.

À quoi sert de penser? A déjouer la nature, voyons donc! Car elle est ainsi faite que nos plus grandes envies surviennent au meilleur moment pour la perpétuer mais au plus mauvais pour ne pas nous reproduire nous-mêmes!

Après une tentative d'avortement avortée, j'ai compris que si j'oubliais toute la «merde» qui venait avec, je préférais le garder, ce bébé. J'ai décidé d'affronter mes parents qui l'ont accepté, mes amies qui avaient déjà pris beaucoup plus de chances que moi avec leurs *chums*, et la société tout entière car à cette époque l'enfant conçu illégalement n'avait pas de droits légitimes. J'ai conclu une entente avec le père: il refusait de l'élever mais m'aiderait jusqu'à la fin de mes études à Montréal.

Des bien-pensants, contre l'avortement, ont tenté à plusieurs reprises de me convaincre de laisser l'enfant à l'adoption afin «de ne pas briser ma vie». Savaient-ils seulement de quoi ils parlaient? Après la naissance, la travailleuse sociale m'a convaincue de laisser mon fils quelque temps à la Miséricorde, où j'avais accouché sous un faux nom selon la règle obligatoire, afin de me remettre. Moi qui m'étais battue pour le garder depuis des mois, moi qui avais insisté pour accoucher naturellement, j'ai cédé à cette proposition dont l'objectif caché était encore l'adoption. Ma mère était en Abitibi, encore entourée elle-même de jeunes enfants, j'avais peur de ne savoir quoi faire de ce nombril galeux, j'avais peur que mon enfant s'ouvre et s'éparpille comme dans les histoires de voisines. J'attendrai qu'il soit cicatrisé pour le bercer.

Quand j'ai touché mon fils pour la première fois, il avait trois semaines et malgré ma joie mon coeur ne s'est pas gonflé d'amour. On m'a remis un étranger pour qui je ne ressentais rien; on était loin de l'image romantique. J'en ai pris soin, je l'ai connu, sa vue me donnait le sourire, son sourire me réjouissait, l'amour était né.

Quand on survit à l'éclatement des normes, on vous élève un statut particulier dans la case *autre*. J'étais devenue une «sainte». Si une chose m'énervait, c'était bien cette extase des bonnes gens à me voir accomplir une chose aussi normale que d'élever un enfant de manière responsable. Je me suis écoeurée de leur concert admiratif et j'ai cédé aux instances de mon amant d'alors. Je me suis mariée. Nous l'avons adopté légalement, nous voulions d'autres enfants.

C'était l'époque du retour à la terre mais nous gagnions nos sous en ville. Obligés d'y coucher sans nos contraceptifs lors d'une tempête de neige, nous avons devancé les choses. Nos amis copropriétaires de la ferme ne l'ont pas pris — il y avait trop d'ouvrage pour qu'on se permette un enfant! — et nous ont posé un ultimatum: l'avortement ou la rupture! C'est fou, le nombre de personnes qui ont quelque chose à dire ou à redire quand vous attendez un enfant; vous en arrivez à douter de vous-même. En 1975 — nous étions de retour en ville — la petite dernière était conçue en toute connaissance de cause.

J'ai vécu mes grossesses sans état d'âme particulier et avec beaucoup de force physique. J'avais envie de sexe plus souvent que d'habitude. Ma seule crainte était d'avoir un enfant handicapé et totalement dépendant. Après sept mois, il me semblait que cela n'aurait jamais de cesse. Lors de cette troisième grossesse, les gens ont défilé devant moi, toujours avec la même question: «Vas-tu arrêter de travailler pour t'occuper de tes enfants?» Comme si je ne m'en occupais pas.

Si je vous ai raconté ma petite histoire, c'est pour vous dire qu'un enfant accepté *après* sa conception a autant de chances de s'épanouir que si elle ou il avait été planifié-e. On n'a pas à s'en culpabiliser. Il ne faut surtout pas se croire obligée d'avoir toujours tout prévu; on se découvre d'énormes capacités quand il faut faire face à l'inattendu.

Dans un monde où tout change, les enfants sont le contrepoids. Les miens m'assurent une permanence qui tient de l'éternité. Ce sont des êtres à qui je me sens liée, peu importe ce qu'elles et il deviendront. Je ne les contrôle pas, je compose avec. On ne choisit pas plus ses enfants que ses parents. Je ne les regrette pas.

ILLUSTRATION: IRÈNE MAYER

IRÈNE MAYER

Les enfants m'apportent tout un tralala indéfinissable, des joies, des peines, du travail, des remises en question, et me font voir parfois d'étranges reflets de moi-même. Elles et il me transforment et cela n'est pas négligeable. Plus jeune, j'ai maudit le sort qui nous colle un enfant pour si longtemps, j'en ai râlé un coup contre les pères absents physiquement ou mentalement. J'ai réglé plus d'un problème d'organisation. Je me suis libérée en partageant la tâche. Les pères ne s'en portent pas plus mal.

Par exemple, je pratique la garde partagée depuis cinq ans. Mes filles passent une semaine chez leur père, une semaine chez moi. Nous habitons, heureusement, la même rue. Je connais un couple qui, vivant toujours ensemble, répartit le temps ainsi: trois jours pour lui, trois jours pour elle, un jour tou-te-s ensemble. Quand un parent est responsable, il s'occupe de tout, même de trouver du gardiennage. L'autre est totalement libre d'obligations. J'en connais qui se partagent les heures de la journée et d'autres, des blocs d'année, parce qu'ils ne sont plus dans la même ville. Et les enfants dans tout ça? Vous viendrez les voir.

À celles qui se demandent si elles vont être mères, je dis qu'une femme n'a pas à se réaliser par la maternité plus qu'un homme par la paternité, mais qu'elle ou il peut le faire *à travers* ou *malgré* la parentalité.

Oui, nos maternités doivent être désirées. Oui, nous devons y mettre nos conditions. Interrogeons avant tout notre désir profond.

Il y a des gestes que l'on pose au-delà de toute raison. Il y a des faits qui nous donnent raison longtemps après l'accomplissement des actes. Pourquoi la maternité devrait-elle être une décision super-rationnelle? Allons-nous oublier nos intuitions et nos désirs? Allons-nous céder sans espoir à la catastrophe? Allons-nous attendre, encore une fois, un sauveur? Allons-nous exiger la perfection et ignorer notre capacité d'invention?

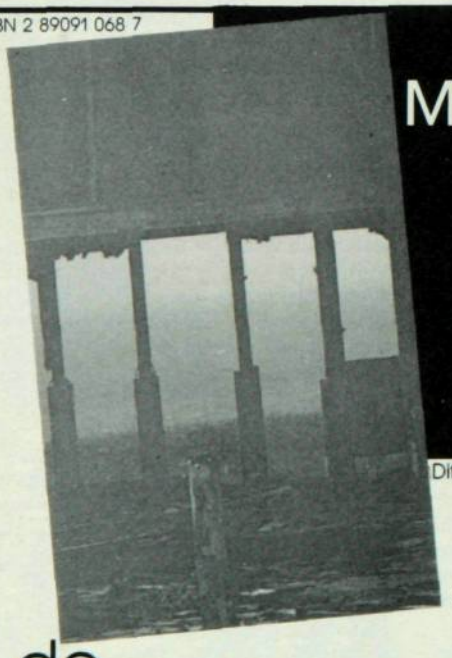
Il faut s'organiser. Il faut se faire confiance. Il faut aussi faire confiance aux hommes qui veulent des enfants. À cause de mes expériences, je suis portée à juger leurs désirs irréalistes, à penser qu'ils ne sont pas vraiment prêts à assumer la responsabilité, aussi je me permettrai de vous donner quelques «conseils», six «commandements» que je n'ai mis en pratique que bien tard (les enfants savent nous brancher). Mais il n'est jamais trop tard.

Nous avons, il y a longtemps, appris aux hommes qu'ils étaient pères. Il serait temps de leur permettre d'exercer la parentalité en leur «abandonnant» nos enfants 50% du temps. J'ai déjà lu que les quelques peuples où les enfants sont stimulé-e-s, nourri-e-s et aimé-e-s quotidiennement par les deux parents, sont des peuples pacifiques. Si nous survivons collectivement, l'exercice en aura valu la peine.

1. Partagez toujours avec le père, 50/50, le temps à consacrer à l'enfant. Cela pourrait diminuer l'inceste: le père ne copulera pas avec la fille qu'il aura élevée, tout comme le fils ne copule pas avec la mère...
2. Laissez les hommes mener leurs propres expériences, sans les obliger à faire les choses à votre manière: l'enfant connaîtra la dualité.
3. Profitez du gardiennage: l'enfant connaîtra la multiplicité.
4. Permettez-vous des absences, branchez-vous sur vous-mêmes, comblez vos besoins: l'enfant ressentira et profitera de votre propre équilibre.
5. Ne refusez pas la maternité à cause du démantèlement possible du couple père-mère.
6. Conservez précieusement votre autonomie financière.

Collectivement aussi, nous devons réinventer l'organisation et développer des pratiques d'apprentissage à la parentalité — puisque cela ne nous vient pas d'instinct. Prenons à l'occasion soin des enfants des autres, renseignons-nous sur ce qui se fait déjà ... mais surtout faisons confiance à notre capacité d'imaginer des solutions nouvelles. ◇

ISBN 2 89091 068 7



MEURTRE DANS LA NUIT

Diffusion en librairie: Dimédia

9,95 $

de Margaret Atwood

27 nouvelles fascinantes, déroutantes et souvent amusantes.

les éditions du remue-ménage inc.

SUMMA

Un investissement unique qui respecte vos valeurs

Investors présente le nouveau fonds Summa

LES FEMMES ET LA FINANCE.

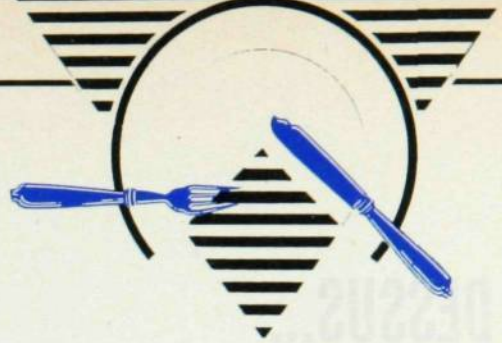
Si vous êtes une personne qui voulez faire croître votre capital, tout en vous assurant la tranquilité d'esprit puisque vous savez que vous n'encouragez aucune entreprise dont l'activité irait à l'encontre de vos valeurs **sociales**

J'AIMERAIS VOUS RENCONTRER AFIN DE VOUS RENSEIGNER SUR LA **CONSCIENCE SOCIALE** DANS L'INVESTISSEMENT.

FRANÇOISE T. LAVOIE
PLANIFICATEUR FINANCIER
386-2238

Le Groupe Investors
NOTRE EXPÉRIENCE À VOTRE PROFIT

Admissible au REER



5322, BOUL. ST-LAURENT
MONTRÉAL, QUÉBEC
H2T 1S1
(514) 273-7499

Les Cuisiniers

RESTAURANT FRANÇAIS
3834, rue St-Denis
Montréal, Qué.
H2W 2M2 tél.: 844-0997

La Camargue

Le restaurant "spécial" du Plateau
Musique baroque du XVII et XVIII

Table d'hôte 12,95 $

Salade Niçoise
et au choix
Soupe de poissons
Escargots au beurre d'ail
Assiette de charcuterie
et au choix
Tournedos grillé Maître d'hôtel
Lapin à la moutarde et basilic
Crevette au poivre vert
Gigot d'agneau aux herbes de Provence
Cuisses de grenouilles au beurre d'ail
Noix de veau à la sauce madère
et
dessert du jour
et
café ou thé

3890 St-Denis
845-1427

(Bienvenue
au groupe de 10 à 50)

Restaurant

Gargantua & Pantagruel

Accomodation pour groupes.

3873, rue St-Denis *Pour réservation:*
Montréal, Qué. *Tél.: 843-6317*

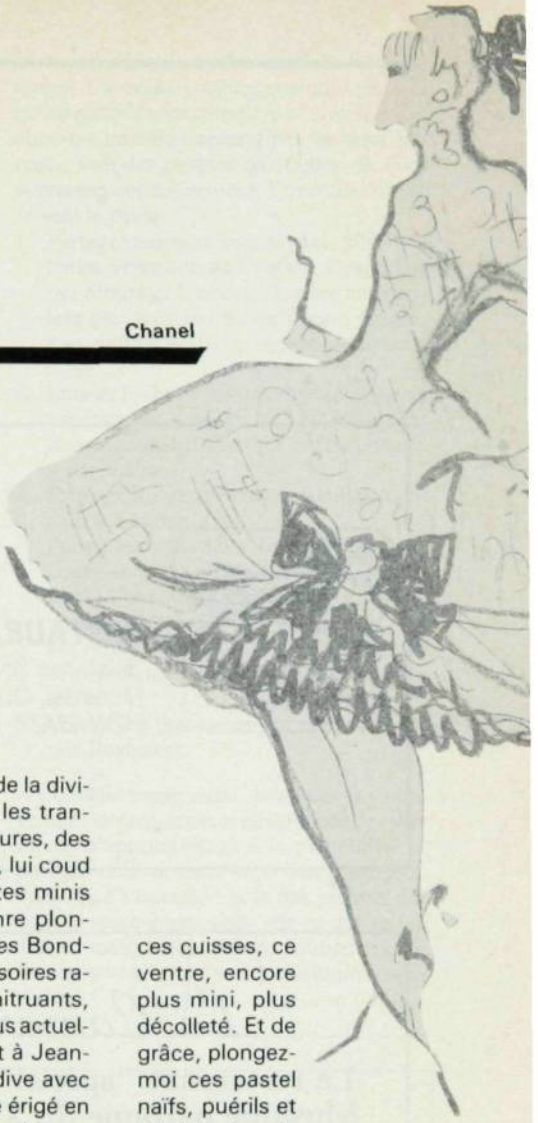
Restaurant
L'Oiseau du Paradis
Cuisine Végétarienne

3440, rue Durocher
Montréal, QC, H2X 2E2
845-0076

DES RESTAURANTS BIEN SYMPATHIQUES

LA MODE SANS DESSUS...

Château-Woolco à l'heure de Pâââris



Chanel

MARIE FRANCE BAZZO

Paris, janvier 87. L'angoisse métaphysique qui préside aux changements de saisons vestimentaires s'empare de quelques-unes. Déjà, les extravagances qui tissent la légende des créateurs se profilent dans les vitrines et les magazines, faisant frétiller les rédactrices de mode, titillant les acheteurs *shootés* au style *Dynastie*, faisant hurler de plaisir les *groupies* énamourés.

La bonne nouvelle court: la morosité et les superpositions chic/pauvre d'il y a cinq ans sont définitivement tombées dans une faille spatio-temporelle. La Crise s'exorcise à grands coups de show-bizz des formes, de tape-à-l'oeil des matières. La surenchère du chic et de la séduction règne, imposant la taille de guêpe, les hanches de sirène, l'escarpin vertigineux et les dessous froufroutants. Ça brille de partout, ça se vautre dans la maille synthétique, le satin acidulé...

Ma garde-robe, mai 87. Oserai-je jeter aux poubelles mon kit 1986, dans un grand geste libérateur? La perplexité s'empare de mon être. Les créateurs nous ont seriné sur tous les tons depuis quinze ans leur credo populiste; à savoir que c'est la rue et ses mouvements sociaux qui les inspiraient directement. Ce qui nous donna les bourgeoises en jupes à cercles de calcium signées Rykiel, les cuirs post-punk de Montana et le noir-Crise asexué des Japonais. Pourtant, hors ces grandes périodes de bouillonnement social, le courant va plutôt de la création mystifiante sur papier glacé vers sa traduction adaptée et banalisée, 29,99$ cette semaine chez Woolco.

Passée cette introspection théorisante, je me ressaisis. Nous sommes en période creuse pour les créateurs. Le «nouveau» vocabulaire des formes date d'il y a trois ans. Ouf! On en a bien pour un an et demi encore à décliner sur le même mode; tout est question de nuances et d'accessoires. Sauvée de la débâcle, ma veste petit page hispanisant Martine Sitbon s'épanouit dans un bruissement de soulagement...

Mais de quelles subtilités sera faite la mode printemps-été 87? La constellation Alaïa-Gaultier-Chanel continue de déployer tous azimuts ses feux et ses coups d'éclat. Le look *late eighties* ce sont eux. Et les astres de seconde catégorie n'ont plus qu'à soupirer de ravissement ou de dépit devant cet infernal trio. Azzedine Alaïa, celui qui a (re)découvert le corps féminin et qui l'a extirpé de ses kilomètres de jute japonais voici trois ans, est devenu un nouveau classique. Le (ré)inventeur du fuseau et du *body* règne sur la perfection avec des robes moulantes à faire damner un saint. Karl Lagerfeld chanellise en diable, faisant passer le célèbre petit tailleur de la divine Coco par toutes les transes. Il lui colle des rayures, des épaules matelassées, lui coud même de stupéfiantes minis en caoutchouc, genre plongeuse punk ou James Bond-*girl* flashante. Accessoires ravageurs et bijoux tonitruants, la Chanel *story* est plus actuelle que jamais. Quant à Jean-Paul Gaultier, il récidive avec un sens du contraste érigé en système: plus c'est chic en haut, plus ça vire au bûcheron en bas. Fourreau soyeux et bottes de boxeur.

De Paris au Château, il n'y a qu'un pas. Sur l'autoroute du prêt-à-porter, on se met au diapason, proposant à la clientèle des versions frileuses et «portables» des coûteux originaux. Cette saison, dans la rue, un heureux mélange de retard d'une demi-mode et de compromis nous vaudra de faux ensembles Chanel blancs, bordés de marine, et du simili-Alaïa stratégiquement zippé. Entre ces deux extrêmes, l'informe magma tout-aller, toutes saisons, toutes longueurs, toutes époques continuera de faire ses ravages. On signale également un encombrement côté jean artistiquement décapé.

Le mot d'ordre de la saison sera le classicisme. Corps Janefondatesques et body-buildés: reprenez-moi ces coutures un peu *lousses*, que ça vous pète sur le corps. Cinq ans d'aérobique ne sauraient passer inaperçus. Dévoilez ces cuisses, ce ventre, encore plus mini, plus décolleté. Et de grâce, plongez-moi ces pastel naïfs, puérils et éthérés dans le noir et le marine: l'époque est sérieuse! Les formes olé-olé doivent être compensées par des couleurs qui respirent l'effort et la pénitence.

Mais surtout, enfouissez vos tuniques Sakamoto et vos boubous maliens dans des sacs Glad: la mode redevient haute couture, ethnocentrique jusqu'au bout des ongles. Finies les incartades compatissantes et deuxième degré dans le tiers-monde exotique. Les seules excentricités permises seront un discret emprunt aux mythologies européennes: frou-frou flamenco ou boléro espagnol. Le coup de la veste safari qu'on ressort ne trompera personne: glamourisée à l'excès, elle évoque les chasseuses de têtes bien plus que les expéditions amazoniennes.

Ultime rêve d'une décennie nombriliste, la mode 1987 est ennuyeuse, ma chère, sexy mais ennuyeuse comme une bourgeoise hypocondriaque qui jouerait à s'encanailler... ◇

ILLUSTRATIONS: MARIE FRANCE BAZZO

BEST-SELLER

MAIS AVEC DESSOUS

Pierre Cââârdin à l'heure de Taiwan

FRANÇOISE CLÉRO

Entre le pouce et l'index, à la façon des buveurs de chocolat au lait Le Nôtre, il ajuste ses lunettes pour nous voir parce que sans elles, bien sûr, il n'y verrait goutte. Mais il s'empresse de les enlever quand arrivent le photographe de la presse canadienne, la horde des journalistes et les caméramen. Alors, le grand homme s'ajuste, opère le déhanchement caractéristique des poseurs de manières, centre ses angles et se fixe, enfin, fier et superbe, entre deux métaphores à propos des femmes.

Entre le pouce et l'index, l'auriculaire perché sur les protocoles, il tient la carte du monde, et s'il est venu faire de la présence à Rendez-vous 87, c'est bien parce que cette vulgaire partouse d'hockeyeurs a brassé les frontières, rencontres géographiques à la mesure de ses aspirations. D'ailleurs, il ne se mêle point aux mastodontes de la glace, préférant, au Château de la place, parler de lui, parler de ses créations... parler de lui... parler de ses créations...

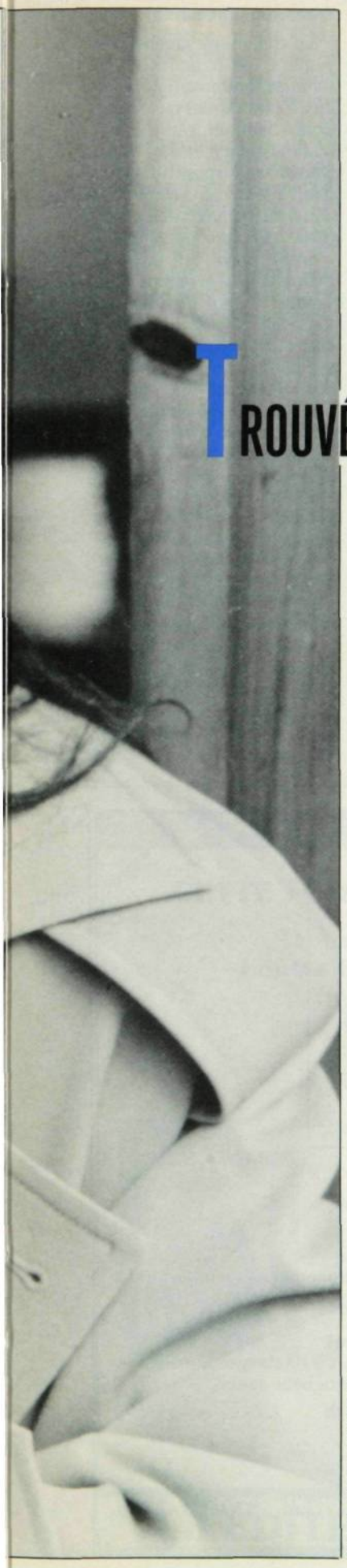
Si je dis qu'il connaît bien les femmes, c'est qu'au fond il en connaît surtout les contours, les circonférences et la hauteur. Qu'elles soient brunes ou blondes, asiatiques ou occidentales, l'important pour lui est que certaines d'entre elles incarnent le support matériel idéal à l'exhibition de ses créations de chiffon. Et quand il fait poser ses mannequins devant l'assistance et les met en valeur, ce n'est pas qu'il les chérit, en bon boss paternaliste, mais c'est bien plutôt parce qu'il projette ainsi et qu'il admire son propre ego. Narcisse Couturier ne regarde que lui-même et qu'en lui-même, «ne regarde pas la rue, comme il dit, ni les musées, ni les moeurs des gens». Les fantaisies de son esprit (sic) lui dictent les plis de ses robes, la chimie de ses parfums, les lignes de ses chaussures, la fourche de ses pantalons qu'il s'empresse, évidemment, de mettre en marché.

Tiers-mondiste, Pierre Cardin? À sa manière: 500 usines réparties dans 98 pays, essentiellement les pays en voie de développement, comme on les appelle; 180 000 employé-e-s dont la majorité sont des femmes payées d'un salaire dérisoire, enchaînées à leur table à rendement du prêt-à-porter. Et ce prêt-à-porter, Pierre Cardin, fut-il conçu comme une initiative généreuse de démocratisation du vêtement? Non pas, mais plutôt «pour que mon talent soit vu dans la rue».

Entre le pouce et l'index, ce riche solitaire, assis sur une mine de 4,5 milliards de dollars, pense que le féminisme n'a pas fait fureur autant que son prêt-à-porter: «Une femme restera toujours une femme», déclarait-il pour *Le Soleil,* le 24 février dernier. «D'ailleurs les statistiques en France prouvent qu'il y a un retour vers la féminité, et plus de 60 pour cent des jeunes Françaises rêvent toujours de se marier et d'avoir des enfants.» Pourtant, Cardin ne griffe pas souvent dans les prisons des mères de famille. Éternelles sous-prolétaires de la reproduction humaine, elles n'ont ni le temps ni l'argent de se procurer les extravagances éphémères d'un rêveur de costumes. Mais il y a les autres, actrices, rentières et femmes riches qui, pâmées devant le chevalier du snobisme, ont bâti sa fortune.

Alors, le grand couturier a raison de les encenser, les petites féminitudes à travers le monde, acheteuses et travailleuses, riches et pauvres, car sans elles, l'aigle royal Pierre Cardin ne serait rien. ◇

Cardin



PHOTOS: LINDA HAMMOND

MARIE LABERGE

TROUVÉE RIEUSE DANS SES DRAMES

Marie Laberge donne au théâtre québécois, depuis une dizaine d'années, quelques-unes de ses plus belles pièces. Elle joue, aussi, et met en scène, comme on a pu le constater lors de la création, en avril dernier, de* Le Night Cap Bar *au café-théâtre La Licorne. Mais derrière tant de ses personnages, si vrais, si proches, quelle femme se cache? Qui est Marie Laberge?

ALINE GÉLINAS

Elle est sombre, elle est rieuse. Elle parle d'abondance, d'elle un peu, beaucoup de ses personnages, de ces êtres familiers qui ont pris pension dans son imaginaire, qui l'encombrent et qui parfois mènent un train d'enfer pour forcer son attention, lui faire coucher sur papier les phrases qu'ils lui dictent, et même, les silences dont ils se drapent. Elle parle de la vie et de la mort, inséparables. De la barbarie de la peine de mort, de l'engagement, de la responsabilité. De ce qu'on est peu de chose, et insatiable d'amour. Des enfants trop souvent abusés. Du silence, masque lâche du pouvoir. De la parole qui se nie. Du théâtre, où elle va beaucoup, spectatrice, et qui peut nommer, dire les manques, et ainsi, peut-être, un petit peu, les combler... De la famille. D'être femme. Pas plus, pas moins, tout autant qu'écrivaine.

La face cachée de la vie

Elle parle. Grave. Intense. Vibrante. Poussée par une énorme force vitale. Motivée par on ne sait quel désir de tout sentir, là, ici, maintenant, tout de suite. Force endiguée par la mort possible, dans l'instant, la rue, une auto qui passe, et puis après c'est fini, plus rien, le vide.

La voix est charmante, séductrice, alors même que les mots sont âpres. On la sent gourmande, pleine d'appétits, sensible aux plaisirs. Mais témoin lucide, pour d'obscures raisons, de souffrances intimes. Les siennes? Oui, non, aucune de ces réponses. Elle dit ne pas choisir ce qu'il advient de ceux et celles qui l'habitent, ne pas prévoir, être surprise au premier jet, comme l'est, plus tard, le public. S'étonner de cette violence, de tout ce sang, de tous ces morts qu'elle porte. Ne pas s'en étonner vraiment, puisque la face cachée de la vie est ainsi faite, mais ne pas s'y objecter, ni provoquer non plus. Laisser survenir. Dans l'écriture, «terriblement inquiète, bouleversée, parce que je consens à ne rien savoir».

Depuis 1979, à Québec, puis à Montréal, à Paris, ailleurs, ces gens-là, dont elle accouche, s'agitent sous les éclairages des scènes de théâtre, épuisent leurs larmes, laissent éclater leurs rages, disant ce qui nous est trop difficile à dire, blessures secrètes, rancoeurs anciennes. Ils ont l'air vrai. Ils parlent vrai, la langue d'ici (adaptée, à l'étranger). Ils sonnent vrai. Ils ressemblent à la voisine de palier, au cousin germain, étrangement familiers.

C'est la mère abusive de *Deux tangos pour toute une vie*, balisant les chemins du raisonnable pour sa fille Suzanne. La mère silencieuse, anéantie, «elle n'est pas au monde», de *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes*, suicidée à 20 ans, son père, brut et franc dans son non-amour. La Cri-Cri de *L'Homme gris*, qui ne sait plus parler, qui ne sait que vomir devant un père qui l'a violée du regard quand elle avait 12 ans. Marianna, veuve, qui préfère la ville et la solitude au remariage à la campagne, dans *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles*. Des êtres de pure fiction, certes, mais que le public recouvre de sa pro-

Marie Laberge

pre chair. Il s'y reconnaît comme dans un miroir trop franc. Ce ne sont pas des types: trop complexes. Même l'Homme gris, triste sire, bourreau parce que victime.

Du complexe à l'absolu

«Une amie me disait que mes personnages n'étaient jamais bons ou mauvais, ni excusables ni justifiés d'agir comme ils le font. On peut les comprendre. Même les plus odieux. Je les comprends tellement... Ils sont un peu moi, bien sûr.» Puisqu'ils l'ont choisie... «Inquiète, bouleversée, quand j'écris, parce que je suis sur le point de savoir qui je suis, moi.»

«Ils sont animés par une grande soif d'absolu, et ils se font abîmer. Les quatre jeunes de *Jocelyne Trudelle*, par exemple. À 20 ans, il y a des absolus. J'en ai 36. Je veux encore vivre le plus intensément possible. Parce que la vie ne dure qu'un temps. À 5 ans, j'avais déjà conscience du temps qui passe. À 15 ans, je lisais Camus, pour moi, c'était parfait, je souscrivais à sa vision du monde. Je dirais que maintenant, pour moi, l'absolu, c'est l'intégrité, ce qu'il y a d'absolu vers quoi je tends. Même pas la vérité: *chacun se forge la sienne*. Mais une certaine forme d'intégrité m'est essentielle.

«Absolu: le mot n'est pas innocent du tout. Il est très chargé. Suis-je absolument pour la vie? Je ne peux même pas dire cela, car je ne sais pas ce que je ferais dans des situations limites, peut-être que je *me tuerais... Disons plutôt* que je suis pour la vie délibérément, résolument. Après avoir nommé les résonnances, excessives peut-être, des gestes qui nous ont marquées dans le passé: une parole de notre mère dont elle ne se souvient même pas, par exemple, ou bien la fois où elle nous a couru après avec un couteau de cuisine. Alors, nous devenons responsables: il faut vivre avec ces marques, et continuer d'avancer, choisir. Sinon, ça ne vaut pas la peine.»

Du féminin à l'humain

Le théâtre au Québec est jeune. C'est un poncif. Et les femmes, autrement qu'actrices, y sont venues tard. Autre poncif. «Je refuserais systématiquement d'être jouée par discrimination positive. La société n'est pas scindée en deux, les hommes et les femmes. Chacun et chacune d'entre nous est plus ou moins homme et femme à l'intérieur. Quand des femmes me disent: "Tu as pu, tu peux écrire ton oeuvre et être diffusée parce qu'on t'a ouvert le droit de parole", je regrette! *Chez nous, on était six filles*, un garçon. On a toujours parlé, tout le temps. À l'école, je parlais, je gueulais, je faisais valoir mon point de vue. Je sais bien que pour les garçons autour, ça n'allait pas de soi...

«Ça me choquerait beaucoup d'être réduite au mouvement social de reconnaissance des femmes. Que je sois un homme, une femme, un nain, une lesbienne, que j'aie 18 amants en même temps ne regarde personne. Si on a besoin de ma vie privée pour éclairer mon oeuvre, c'est

Le printemps, quelle splendeur !

Auberge Desneiges

L'Auberge Desneiges est située au coeur des Laurentides, dans le village de Ste-Agathe, aux abords du lac des Sables. L'endroit idéal pour participer à l'éveil de cette merveilleuse saison qu'est le printemps.

Desneiges, votre aubergiste se fera un plaisir de vous accueillir dans sa maison centenaire où le service personnalisé est en harmonie avec la nature.

Et que dire des déjeuners gastronomiques, servis entre 8 heures et midi, pour ensoleiller votre journée.

Vous avez la fièvre du printemps?
Alors venez passer quelques jours à l'Auberge Desneiges et vous ressentirez la beauté de cette belle saison.
À bientôt

38,50 à 43,00 par personne, occupation double

Auberge Desneiges, 173 Tour du Lac, C.P. 444, Ste-Agathe J8C 3C6 Tél.: 819-326-1276

qu'elle ne se suffit pas à elle-même. Est-ce qu'elle vous parle, si on biffe mon nom, si vous ignorez jusqu'au sexe de l'auteur? C'est ça qui est important. Il y a beaucoup de livres de femmes dans ma bibliothèque. L'écriture des femmes est riche. Beaucoup de livres d'hommes. Celle des hommes aussi. Que je sois un homme ou une femme n'est pas une raison suffisante pour me lire ou ne pas me lire, pour venir ou non voir mes pièces. Moi, je me sens un être humain, profondément.»

On a vu Marie Laberge au théâtre tout le mois d'avril: *Le Night Cap Bar*, à la Licorne, une création, où elle jouait le rôle d'une barmaid de son âge, entourée d'une plus vieille et d'une plus jeune, passées toutes les trois entre les mains du même homme, usées par l'alcool et la minceur des conversations de trois heures du matin. «On dira de cette pièce-là qu'elle est plus drôle que les autres. Pour moi, elle est encore plus cruelle. L'impuissance qu'on ressent devant des gens qui se détruisent!»

THÉÂTRE

L'an prochain, à la Compagnie Jean-Duceppe, création d'*Oublier*. Quatre soeurs se retrouvent pour un conseil de famille. La mère, sénile, va mourir. Elle s'est enfermée dans la salle de bain. «Mon écriture est en train de changer. Elle ira, je crois, vers quelque chose de plus serein, de moins sanglant...» Parce que la mort, auparavant, n'aura pas été tue.

Aline Gélinas, journaliste indépendante, signait jusqu'en mars dernier les critiques de danse de *La Presse* et collabore régulièrement aux *Cahiers de théâtre Jeu*.

Pièces publiées à Montréal, chez VLB éditeur: *Avec l'hiver qui s'en vient* et *C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles*, 1981; *Ils étaient venus pour*, 1982; *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes*, 1983; *Deux tangos pour toute une vie*, 1985; *L'Homme gris*, 1986, aussi publié à Paris, *L'Avant-scène théâtre* n° 785. À paraître: *Le Night Cap Bar* et *Oublier*.

CETTE FOIS, JEANNE...

un roman de

Louise Bouchard

112 pages—9,95 $

CETTE FOIS,JEANNE... nous fait découvrir une femme dans sept situations différentes. Sept fois Jeanne, en compagnie de sept hommes différents, en commençant par le premier d'entre tous, le père! Au fil de ses rencontres, on la découvre féroce et moqueuse, parfois tendre et passionnée, toujours drôle... Mais qui donc est Jeanne?...

VLB ÉDITEUR la petite maison de la grande littérature

CONCOURS PRINTANIER

Des prix à gagner

Si La Vie en rose peut faire réfléchir, elle peut aussi divertir et laisser la place à certaines légèretés bien agréables. Pour cette raison, le numéro de mai vous propose un spécial beauté, santé, plaisirs.

Beauté corporelle, beauté de son chez-soi, santé physique, santé de l'esprit et plaisirs petits et grands que le printemps donne toujours envie de s'offrir.

Tous ces délices se retrouvent chez les annonceurs des pages qui suivent et qui collaborent à notre concours printanier. En participant, vous pouvez gagner:

- ***1 bicyclette MIELE de ville offerte par Cycles Baggio***
- ***1 bon d'achat de 150 $ offert par la boutique Elles-Toiles***
- ***5 sessions de bain flottant d'une valeur de 100 $ chez Ovarium***
- ***1 affiche laminée d'une valeur de 100 $ chez Atelier 68***

POUR PARTICIPER:

Lors d'un achat chez l'un des annonceurs des pages **46** *et* **47**, *demandez votre coupon de participation et faites-le parvenir à LVR avant le 10 juin 1987. (Recevez 1 coupon par tranche de 10 $ d'achat) Participez autant de fois que vous le désirez. Le tirage aura lieu le 15 juin 1987 à nos bureaux.*

Des annonceur-e-s à découvrir

(voir p.45 pour les règlements de ce concours)

atelier 68 bis

5190, boul. St-Laurent
(coin Fairmont)
Montréal 276-2872

COLLECTION PRINTEMPS-ÉTÉ 87

OVARIUM

BAINS FLOTTANTS

Résultat de précieuses recherches sur le potentiel humain, le bain flottant vous permet de prendre contact avec vous-même et d'accéder à vos ressources cachées.

7 jours / 7 soirs

5370, ave du Parc, Montréal H2Y 4G7

271-7515

849-1095
Hôtel Méridien — **Nicole Bériault**
Complexe Desjardins — **André Sarrasin**

MASSAGE

MASSOTHÉRAPEUTES DIPLÔMÉS

"Nicole Bériault est une excellente masseuse. Comme moi, faites-vous plaisir et allez la voir."
Claude Krinsky, La Vie en rose.

Accès au vestiaire et au sauna gratuit.

Falbala

Parce que vous êtes différentes

et que Falbala l'est aussi

Une boutique qui regroupe une sélection de couturiers et de jeunes « designers » pour vous offrir un choix varié de vêtements et accessoires mode faits main.

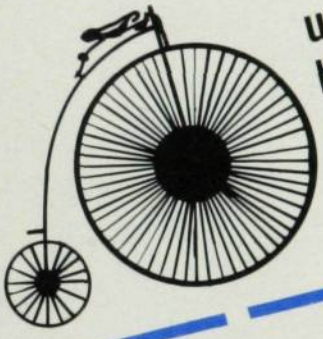
450 est Rachel **845-5756**

TOUT BAS

138 OUEST LAURIER
MONTREAL QUEBEC
H2T 2N7
TEL (514) 277-6285

Cycles Baggio
6975 boul. St-Laurent
Montréal, Québec H2S 3E1
279-5655

Fêtez
le printemps
avec
une nouvelle
bicyclette
ou
une bicyclette
renouvelée.



Qualité et service
reconnus depuis 50 ans

maillots de bain:

VAG
VITOS
CACHAREL

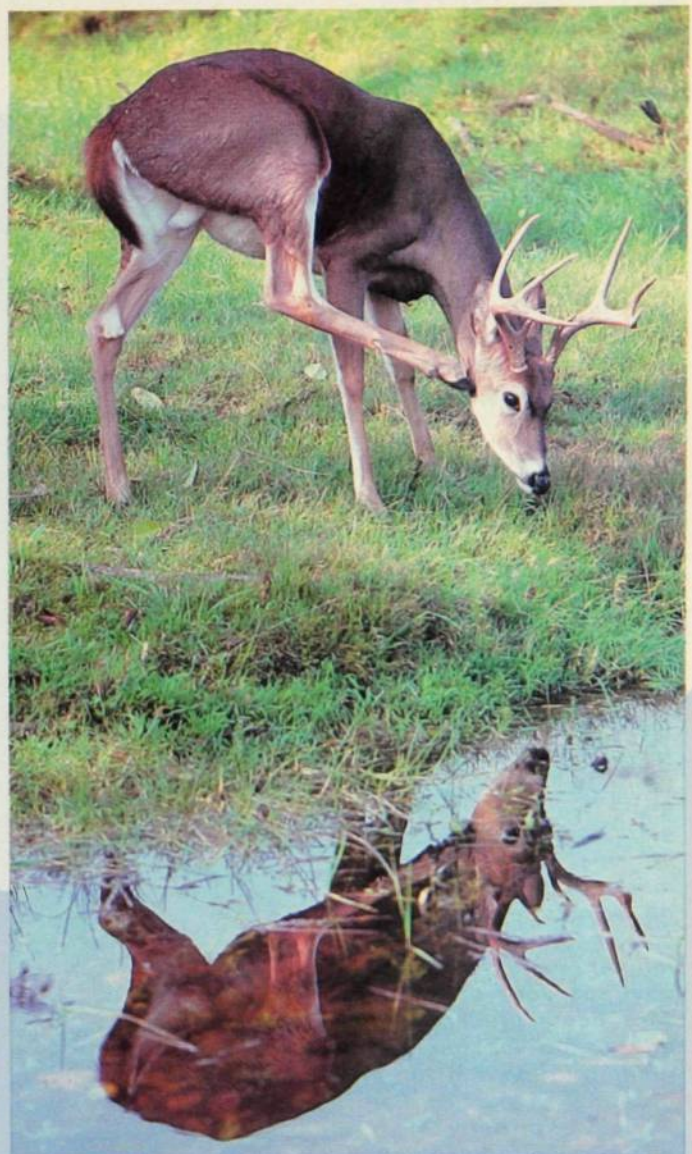
aussi:
ARMOR-LUX,
CALVIN KLEIN

et 50 %
de remise
sur la lingerie

ANTINÉA

En vente chez

DEUXIÈME PEAU
4457, rue Saint Denis, Montréal (QC)
H2J 2L2 Tél.: (514) 842-0811
Métro Mont-Royal



Reflet
d'un été Blacks

Un vêtement tout coton Blacks,
Une tente légère Blacks
à prix compétitif,
Un équipement de randonnée
choisi avec soin.

Blacks
Le reflet de la compétence

10% de réduction*

Blacks
CAMPING INTERNATIONAL

3525 Chemin Queen Mary, Montréal H3V 1H9
Tél.: (514) 739-4451 739-2141

sur présentation de cette annonce ou de votre carte étudiant

PHOTO: ALPHA DIFFUSION

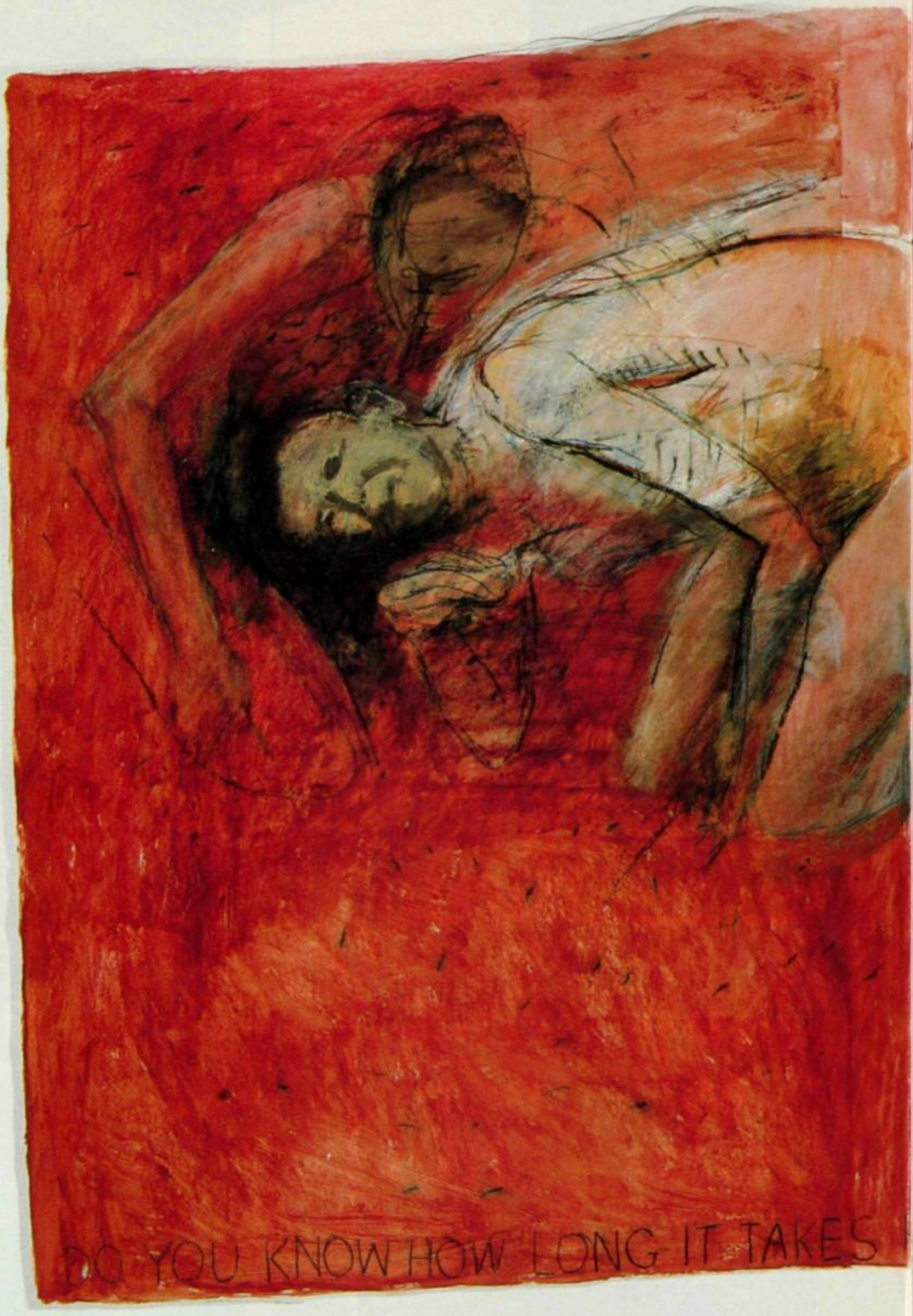
Eureka! Vasque chlorophylle Royal Robbins koflach
SIERRA DESIGNS Lowe BIRKENSTOCK
THE NORTH FACE Woolrich KARRIMOR Camp Trails patagonia

G O O D W I N

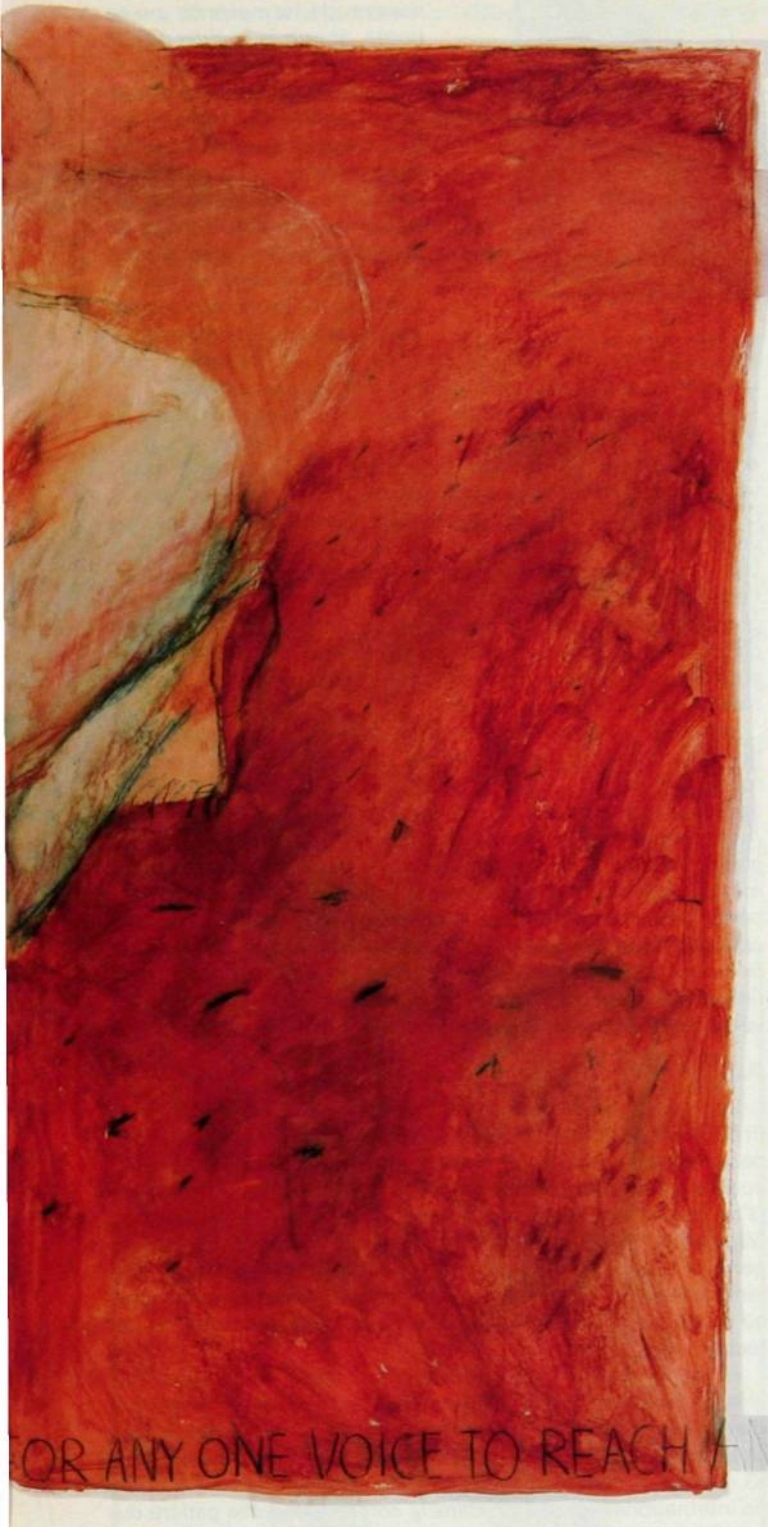
L'ÉCORCHÉE

SOPHIE GIRONNAY

Ça y est. Au moment où vous lisez les lignes, elle s'ouvre enfin, à Toronto, l'exposition itinérante Betty Goodwin que prépare, depuis trois ans, la conservatrice Yolande Racine pour le Musée des beaux-arts de Montréal. Lâchez tout, même les files d'attente de Vinci et prenez le train, le bateau, la trottinette pour aller voir ce qu'en 15 ans une artiste anglophone montréalaise a été capable de sortir d'elle-même. À moins que vous ne soyez de ces êtres boutonnés-bétonés qui ont peur de ressentir. Auquel cas vous attendrez sans doute prudemment que l'expo ait fini son grand tour[1] pour la voir à Montréal en mars 88. Car les oeuvres de Betty Goodwin ont cette façon de vous attirer, ou plutôt de s'approcher de vous et puis, sans crier gare, de vous empoigner les boyaux, comme avec une main invisible, et ensuite de tourner en vilebrequin, jusqu'à ce que l'émotion vous fasse monter les larmes.



Do You Know How Long..., 1985-1986, technique mixte sur papier, 96,5 × 104,5 cm, collection particulière.



PHOTOS: MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

D*o you know how long it takes for any one voice to reach another...* Quel bel en-tête pour une interview, n'est-ce pas, que cette phrase (d'un texte de Carolyne Forché) qui est le titre d'une série de vos oeuvres. Qui donc alliez-vous être, Betty Goodwin? Avant de vous rencontrer, j'ai dû traverser toute une nébuleuse: cette aura de prestige qui vous environne, cette rumeur grandissante qui vous dit l'égale des plus grand-e-s ailleurs dans le mnde (réputation qu'a confirmée le prix Borduas 1986), et puis surtout cet enveloppant cocon de ferveur admirative et attendrie, tissé par ceux et celles qui travaillent auprès de vous. Rigolo de s'apercevoir qu'un-e artiste, finalement, c'est tout à fait comme un tableau: non pas un phénomène isolé qu'on peut appréhender d'emblée seul-e à seul, à l'oeil neuf, à coeur nu, mais bien le noyau d'un compliqué réseau de références, savantes ou futiles.

Madame Goodwin arrive, exacte, à 5 h tapant: la politesse des reines. Première surprise: sa silhouette élancée, si haute, surmontée d'une touffe de cheveux rouges, bien coupés. Au physique, une Katharine Hepburn qui aurait oublié la dureté. Deuxième surprise, madame Goodwin semble plus effrayée que moi, tremble un peu. C'est le monde à l'envers! Ne reste plus qu'à se laisser couler, se faire confiance... entre écorchées on peut se comprendre.

Betty Goodwin a 64 ans, en paraît 50, et même 6 ou 7 par éclairs, est d'origine juive anglophone, est née et vit à Montréal. Avait toujours peur, quand elle était petite, que son père, marchand de tissus, de santé fragile, ne rentre plus à la maison. Et comme de fait, un triste soir, la mort... Betty dessine, peint, bref, «travaille» — c'est le mot qu'elle emploie toujours — depuis l'enfance («Je n'ai pas eu le choix, c'est ce que je faisais de moins mal; j'ai traversé misérablement mes douze années d'école, j'étais une très mauvaise élève...»), n'a jamais fait d'études officielles, en Beaux-Arts ou autre, a travaillé un court temps pour gagner sa vie puis s'est mariée, il y a 42 ans, à un Martin idyllique qui la soutient depuis et lui laisse tout l'espace nécessaire pour créer, tâtonner, flâner, hésiter, à son rythme. Voilà pour l'anecdote... dont elle se méfie comme de la peste.

«Je ne veux pas être anecdotique, faire du sentiment, dit-elle souvent à propos de son oeuvre. Cela peut sembler un gros contrat mais j'essaye tant que je peux de ne pas faire de concessions et d'aller toujours à l'essentiel. C'est pour ça que je lutte, tel est

mon but: atteindre l'essence.» Betty Goodwin s'en demande beaucoup, en effet, ne se reconnaît qu'une seule ambition, celle de donner le meilleur d'elle-même, «*and more*». D'une impitoyable exigence, elle détruit nombre de ses oeuvres, élimine les scories, nourrissant la poubelle d'une fortune en dessins (au grand dam de son «galeriériste» attitré René Blouin!).

Betty Goodwin

«Je suis très lente, dit-elle encore, presque en s'excusant. J'ai besoin de beaucoup de temps, de beaucoup d'espace pour réfléchir hors de l'atelier, me promener, lire, prendre des notes...» Hâte-toi lentement pourrait bien être la devise de cette artiste dont l'ascèse inspire le respect... et le sourire du Tao. Le cerisier creusait ainsi lentement racines, sachant qu'un jour lointain de 1987 il produirait ses plus beaux fruits, résultat du patient travail combiné du mûrissement et de l'effort. Telle est l'histoire édifiante, quasi exemplaire, de ce cheminement d'artiste.

L'oeuvre au noir

Pendant plus de 25 ans Betty Goodwin piétine, tâtonne, cherche sa voie sans la trouver vraiment: «J'aimais peindre. Si j'arrêtais de travailler pendant trop longtemps, je me sentais désorientée, perdue. Seulement, je n'aimais pas ce que je faisais, c'était une peinture conventionnelle qui ne m'apportait pas de réelle satisfaction, ce n'était pas ma vision à moi.

«En 1969, découragée, j'ai décidé de laisser tomber la couleur et de voir ce qui arriverait si je me limitais au noir et blanc. J'ai pu faire de la gravure avec Yves Gaucher et c'est comme ça qu'un jour j'ai fait ma première *Veste*.» Une veste d'homme posée à même la plaque et qui s'imprime dans le papier. Ce matin-là, c'est la révélation, la grâce. «Cette oeuvre représentait, signifiait quelque chose de très profond pour moi, elle était directement issue de mon passé, de mon histoire personnelle, et me parlait en retour. Enfin, pour la première fois, la connexion s'était faite entre moi et ce que j'avais créé. Tout de suite j'ai senti que je tenais quelque chose. J'étais très émue, très heureuse. Et j'ai continué...»

À 46 ans, donc, Betty Goodwin devient, de son propre avis, une véritable artiste professionnelle. Elle se trouve une galerie, des acheteurs. Comment expliquer, d'ailleurs, un tel consensus? Vous peignez-peinez pendant des années dans l'ombre et à la première oeuvre qui vous donne une vraie joie, les spécialistes aussi — collectionneurs, historiens d'art, etc. — vous reconnaissent du talent. «C'est que, dit-elle, quand on fait quelque chose qui vient du plus profond de soi-même, qui est totalement honnête, ça se voit.» Là-dessus, elle me sourit, le charme même, et me noie dans un flot d'yeux bleus (quel est l'imbécile qui a classé le bleu dans les couleurs froides?), le temps que je me sonde intérieurement à savoir si moi aussi je suis honnête et si ça paraît. Ouf! Plus rien de vilain ne peut nous arriver: elle ne se moquera pas de mes questions, je ne me changerai pas en monstresse des médias assoiffée de sang-sationnalisme, le micro ne mordra personne. Nous sommes complices, deux malades d'authenticité piégées dans la situation la plus artificielle au monde: l'interview.

Mais dites-moi, madame Goodwin, comment, mais comment ça fonctionne, la création? «Ce qu'il y a de certain c'est que ça ne vient pas d'un bloc, tout d'une pièce. On passe par énormément de joie, d'exaltation, d'excitation, énormément de tristesse, d'angoisse. En fin de compte, c'est un besoin, de travailler, rien d'autre, ça devient tellement intégré à votre vie que vous ne vous posez même plus la question de savoir si vous allez continuer ou non. Mais la part créatrice, elle, n'est pas toujours au rendez-vous... il n'y a pas de règle, pas de maquette. Je crois qu'on ne peut pas définir la création en termes précis... sinon dans les dictionnaires!» Insuffisance des mots, suffisance des parleurs: cette incongruité nous fait rire soudain toutes deux. Pourtant, elle poursuit:

«C'est tout un processus évolutif. Par exemple quand je travaille, parfois je prends du recul, je réfléchis hors de l'atelier, je dois essayer de formuler ce qui se passe, et puis je reviens vers le travail. Et là je dois fermer la porte sur ma conscience et puis laisser remonter tout ce qui, depuis l'inconscient, cherche à refaire surface. La plus grande part du travail cérébral s'est faite avant... En fait, il s'agit de comprendre comment utiliser son instinct. Et aussi de nourrir cet instinct, car on ne peut pas vivre indéfiniment sur ses réserves: il faut marcher, voir, lire beaucoup. Vous nourrissez votre conscience et ensuite, c'est refiltré par votre inconscient.

«C'est un mélange des deux, un équilibre. Et quand cet équilibre est bon, c'est là qu'il commence à se passer des choses. À un certain moment, il arrive que l'oeuvre elle-même prenne le relais, vous tende la main, vous aide, entame un dialogue avec vous... C'est un équilibre très très fragile, vous le laissez venir par-dessus votre épaule, vous marchez autour sur la pointe des pieds... Parfois vous le tenez toute la journée, alors c'est merveilleux, vous flottez. Et puis des fois le contact ne se fait pas, il faut faire autre chose, dessiner, attendre que quelque chose se produise, un déclic, une forme qu'on aura vue en marchant, par exemple, et qui aura déclenché tout un nouveau cycle, quelque chose qui va permettre au contact de se rétablir...

«Autrefois, les périodes de retrait, de blocage me semblaient horribles, totalement dévastatrices, mais maintenant j'ai plus de foi en moi-même...» Ce qui revient à dire qu'aujourd'hui vous éprouvez moins de désespoir? Que c'est plus facile? «Oh! non! Au contraire, plus on avance plus c'est difficile parce qu'on veut plus... Mais il n'y a pas de contradiction, ça ne se divise pas comme ça si facilement. On peut très bien être complètement désespérée, mécontente de ce qu'on fait d'un côté et puis d'un autre côté garder la foi, savoir que ça va revenir. Moi je continue, je m'accroche, je continue jusqu'à ce que le papier ne rende plus rien, meure de sa belle mort, et je passe à autre chose... Je persévère. Je persévère avec un P majuscule.»

Au coeur du monde

Loin des modes et des écoles, Betty Goodwin poursuit son petit bonhomme de chemin. Ce qui ne l'empêche pas, au contraire, de se retrouver au coeur de notre monde actuel, dont elle ressent, «catalyseure» d'angoisses, les battements inégaux et malades. D'où l'apparition, dans son oeuvre, des formes humaines: ces *Nageurs* de 1982, dont on ne sait s'ils se noient ou bien s'ils émergent, et tant d'autres corps disloqués, distendus, partiels, qui tentent de naître, de se frayer un passage, de communiquer, sans qu'on puisse jamais décider s'ils sont en train d'échouer ou de réussir.

«L'art minimal n'est plus suffisant pour traiter de certains problèmes de notre monde actuel. Moi, en tout cas, j'ai besoin d'avoir recours à la forme humaine pour exprimer ce que je ressens face à tout cela: le chaos dans lequel nous vivons, les 53 guerres, la course à l'armement, les compte-rendus d'Amnistie internationale (plus tard dans la conversation elle parlera du sort injuste fait aux femmes, en Inde par exemple), toutes ces questions, ces menaces. Et en même temps, ce pays-ci qui est un paradis en comparaison... Et je veux l'exprimer de la façon la plus intense, la plus directe possible.

«Et là vous allez me demander de vous expliquer avec des mots ce que je ressens, justement, face à tout ça. Eh bien je vous répondrai que je ne peux pas le formuler mais que tout est là, dans mes travaux, c'est ça mon moyen d'expression. Le monde dans lequel je vis, ajouté à la façon dont je vis, ajouté à ce qui est relié à moi, ajouté à ce que j'ai vu... voilà, c'est comme ça que ça ressort, c'est ça que ça donne sur le papier.»

Betty la femme, celle qui aime et rit, souffre et pleure au fil des instants, intervient plus à l'heure de la perception qu'à celle de

l'expression. Traversée par le monde qu'elle focalise et puis nous restitue, un peu à la manière d'une loupe ou d'un verre déformant, l'artiste n'a de caractère individuel, voire d'identité sexuelle que par transparence:

«Je suppose qu'en tant que femmes nous percevons les choses différemment jusqu'à un certain point, mais je ne crois pas qu'en regardant une oeuvre on puisse deviner si c'est un homme ou une femme qui l'a faite... D'un côté je ne veux pas être anecdotique, et depuis les *Vestes* je n'ai plus rien fait d'aussi directement relié à moi, mais de l'autre je suis affectée très fortement par ce qui m'arrive. Alors, je suppose que ça transparaît dans ma façon de percevoir le monde, à travers ma vision personnelle.»

Dialogue avec le visible

Si l'artiste peut s'alimenter à même l'actualité la plus immédiate et brûlante, le destin de son oeuvre, en revanche, sera de retourner à la société et d'y faire sa part: «Historiquement, les artistes ont joué un rôle énorme. Et en tout cas maintenant, à l'heure présente, je crois que ce qu'une artiste a de mieux à faire, c'est de partir de ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui et de l'exprimer du mieux qu'il-elle le peut, à sa manière la plus personnelle. Pour ma part, je me sens très concernée, très inquiète; je ne peux pas ignorer ce qui se passe. Alors je fais de mon mieux... Aurai-je un effet aussi fort sur la société que les politiciens, je n'en sais rien, mais je ne peux pas ne pas essayer, en tout cas. Ça peut rejoindre les gens, qui sait?, quel que soit ce qu'ils en retirent. Je sais que moi quand je suis émue par un oeuvre, ça me change un peu. Une oeuvre peut entrer dans votre système, changer votre façon de voir, vous influencer.»

L'oeuvre s'impose, agit par sa qualité artistique et sa vérité d'abord. Le message politique peut être utile mais non indispensable. Ainsi, à propos d'artistes féministes, Betty Goodwin dira: «C'est extrêmement rare de pouvoir à la fois faire une bonne déclaration politique et en même temps une vraie oeuvre d'art. Mais quand ça arrive, c'est formidable, et je pense que c'est important pour les femmes que certaines, comme Nancy Spiro ou Judy Chicago, en soient capables. Seulement, ça me dérange quand on met les créatrices à part, dans des expos pour femmes seulement. Je pense que l'art doit être intégré, et si une femme a quelque chose à dire de spécifique en tant que femme et que ce qu'elle fait est une bonne oeuvre d'art, alors là, bravo, c'est merveilleux.»

De toute façon, rôle social ou pas, le destin d'une oeuvre est de sortir de l'atelier. Exposer un travail aux avis, aux réactions, aux critiques, le rendre et le remettre au monde, c'est, pour Betty Goodwin, l'ultime et nécessaire étape du processus de création. Le cycle, ainsi, se complète, qui mènera à un autre, et ainsi de suite.

Et puis montrer ses travaux, ouvrir les portes de son atelier, c'est entamer le dialogue avec le public: «J'aime que mon travail ait une signification différente suivant chaque personne. Je ne fais pas une déclaration univoque... Et puis on aime toujours savoir que ce qu'on fait a un impact, quel qu'il soit, sur les autres. Et c'est comme ça dans toutes les formes d'art.»

Madame Goodwin, exacte, partit à 6 h: la politesse des reines (quelqu'un l'attendait). Elle prit le temps de me remercier pour cet échange enrichissant: le monde à l'envers! Je venais de rencontrer l'essence de l'élégance, celle du coeur, et la regardais partir sans rien trouver à dire, muette, *dumbfounded... Do you know how long it takes for any one voice to reach another...*

1. Musée des beaux-arts de l'Ontario à Toronto (bilan des 15 dernières années), du 2 mai au 12 juillet; Vancouver Art Gallery, du 20 août au 22 octobre; 49e Parallèle, New York (dessins de 1984 à 87), du 9 au 30 janvier 1988 et, grande première dans l'histoire de la peinture québécoise, The New Museum of Contemporary Art, New York (une installation nouvelle), du 21 janvier au 13 mars; Musée des beaux-arts, Montréal, du 11 février au 28 mars.

Mia Farrow, Carrie Fisher, Dianne Wiest, *Hannah and Her Sisters*

WOODY ET SES SOEURS

Qu'est-ce qui fait courir Woody Allen? Ses obsessions de toujours: la mort, l'hostilité au monde extérieur, la nostalgie de l'enfance, l'angoisse de la création, l'existence de Dieu, les complexes devant le sexe, et puis surtout, surtout, les mystères de l'amour.

MICHKA SAAL

Radio Days, le dernier film de Woody Allen, est sorti: *Hannah and Her Sisters* est encore à l'affiche, un cinéma de répertoire programme plusieurs soirs de suite *Annie Hall*, et les journaux annoncent le tournage du premier film réalisé par Diane Keaton: *Heaven*. Le paradis pour les fans de Woody, quoi.

Dans *Radio Days*, on ne voit pas Woody Allen. Mais il parle tout le temps en voix *off* et raconte à la première personne l'enfance d'un petit rouquin à lunettes, épopée familiale rythmée par les rengaines des années 30, 40.

Autour du petit garçon copieusement taloché mais somme toute assez heureux, des hommes bien sûr; prototypes en tricots de corps des maris juifs du New Jersey, mi-machos, mi-bonnes pâtes, mais surtout des femmes. Étonnantes, attachantes, elles régentent, mine de rien, la vie de toute la tribu — et la marche du film —, avec emportement et naïveté mais aussi avec une savoureuse lucidité.

Dans la famille de ce «Woody» enfant, il y a sa mère (qu'on a déjà vue, dans *Hannah et ses soeurs*, en énergique productrice de télévision aux côtés d'un Woody hypocondriaque), sa plantureuse tante qui rêve que son mari pose à son endroit des gestes aussi romantiques que de boire du champagne dans une de ses mules. Et surtout, il y a son autre tante, à qui il sert de chaperon ravi pour chacune de ses *dates*: la merveilleuse Dianne Wiest, la plus drôle — et déjà incasable — des soeurs d'Hannah.

Parallèlement aux tribulations de ce petit monde, nous assistons à l'ascension de Mia Farrow en vedette de la radio, ou: tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les dessous du Radio-business sans jamais oser le demander.

Diane Keaton, Kristin Griffith, Marybeth Hurt, *Interiors*

La vie c'est du cinéma

On accusait François Truffaut de tourner essentiellement pour courtiser ses actrices. Léos Carax (*Boy Meets Girl, Mauvais Sang*) a déclaré qu'il a commencé à faire du cinéma «pour rencontrer des filles». Avant eux, il y a eu Von Sternberg / Marlène Dietrich, Allégret / Simone Signoret, Fassbinder / Ingrid Caven, Cassavetes / Gena Rowlands... Mais qu'est-ce qui fait courir Woody?

Depuis l'entrée de Woody Allen sur la scène cinématographique et au fil de ses 16 réalisations, s'est installée une sorte de superposition confuse entre ses différents rôles. Woody Allen le cinéaste de génie, dont les films sont attendus comme des événements; Woody Allen l'homme, si peu public, et dont on sait au moins qu'il joue de la clarinette, fréquente un analyste depuis plus de 20 ans, a été marié deux fois avant de vivre avec Diane Keaton puis Mia Farrow; Woody l'acteur, investi du personnage qu'il a créé avec des bouts du chapeau des deux autres: cet intellectuel new-yorkais, juif, angoissé, maladroit, drôle, insupportable, irrésistible. Ses films, et c'est encore plus vrai après la période «comique», sans être platement autobiographiques, sont fabriqués autour d'expériences et de réflexions personnelles. Tous les personnages qu'il interprète sont autant de possibles Woody. Pour rendre les choses encore plus complexes, les femmes de sa vie sont souvent dans ses films. Femmes grâce auxquelles, il le dit lui-même, il est d'abord sorti du milieu familial; Harlène Rosen (citée dans *Sleeper*) puis Louise Lasser, actrice et chanteuse, jouant dans *Bananas, Everything You Always Wanted..., Stardust Memories.*

Sa rencontre avec Diane Keaton est déterminante; jouant dans sept de ses films, elle apporte un changement dans le sens de l'approfondis-

sement égalitaire du personnage féminin, et demeure une amie au jugement précieux. Mia Farrow, sa *girlfriend* d'aujourd'hui, héroïne de ses six derniers films, inaugure un épanouissement différent des rôles de femmes, allant même jusqu'à éclipser celui de Woody.

«Je suis la honte de mon sexe.»

Tous les grands comiques se sont mis en scène en amoureux transis, maladroits et naïfs. Woody Allen a poussé les frustrations dans le sens d'une modernité plus complexe. Il est toujours obsédé par les femmes. Déjà dans *Sleeper*, il s'inquiète de savoir s'il existe des robots femelles, et dans *Love and Death*, il demande à la Mort: «Y a-t-il des filles dans l'Au-delà?» Mais paradoxalement, en même temps qu'il est rempli de désir et d'amour pour les femmes, Woody a avec elles des rapports catastrophiques faits de peur, d'agressivité et d'autodestruction complexée. Malgré tous ses efforts pour jouer au macho irrésistible, il reste un anti-mâle et dit dans *Play It Again Sam*: «Je suis la honte de mon sexe.» Il ne tient pas l'alcool, ne sait pas se battre, se proclame «un peureux militant», et fait figure de piètre séducteur.

Mia Farrow, *Broadway Danny Rose*

La première fois qu'on le voit avec une femme, c'est dans *What's New Pussycat?* (film de Clive Donner dont Woody Allen a écrit le scénario), il est menacé par une femme nommée Tempest, qui le saisit à la gorge parce qu'il triche aux échecs. Lui qui rêve d'être une bête de sexe est le plus souvent abandonné par des femmes insatisfaites. Louise Lasser le quitte dans *Bananas* parce qu'il est immature; dans *Play It Again Sam*, sa femme le plaque et les filles que ses amis s'ingénient à lui faire rencontrer s'enfuient les unes après les autres. Dans *Take the Money and Run* il a des crampes au mauvais moment, dans *Everything You Always Wanted...*, film à sketches, il est tour à tour berger amoureux d'une brebis, mari italien aux prises avec une épouse frigide sauf dans les lieux publics, biologiste capturant un sein géant qui sème la panique dans la région, et spermatozoïde... en proie à des angoisses existentielles. Dans *Sleeper*, Luna lui préfère un homme fort et dans *Love and Death*, Sonia trompe son mari avec tout le monde... sauf avec lui!

De plus, Woody semble faire exprès de se compliquer la tâche: il ne tombe amoureux que de femmes inaccessibles. Lui, le frêle intellectuel juif, introverti et inhibé, ne brûle que pour des femmes non-juives, éclatantes de santé et de dynamisme (la superbe blonde qu'il dragues dans *Play It Again Sam* le repousse d'un méprisant: «Écrase, ver de terre!») ou pour des femmes mariées, et de préférence avec ses meilleurs amis. Autre contradiction: lorsqu'il est enfin placé en situation de séduction, il retarde sans cesse l'action en parlant de tout autre chose que de ses sentiments. Il se crée des parcours chevaleresques impossibles, se jette dans des missions dangereuses et dans des sacrifices fous.

Comme si cela ne suffisait pas, il décline ses maladresses avec les femmes à travers une véritable lutte contre les objets et les aliments. Devant elles, tout lui échappe ou lui résiste, et ce sont toujours des objets identifiables à des symboles sexuels: une queue de billard et un couteau à cran d'arrêt dans *Take the Money and Run*, un sèche-cheveux dans *Play It Again Sam*, un vibro-masseur dans *Everything You Always Wanted...*, une bouteille ou une épée dans *Love and Death*, une raquette de tennis contre l'araignée et une balle de cricket contre le homard de *Annie Hall*... Une des scènes les plus drôles du genre est celle où, dans *Play It Again Sam*, il se prépare convulsivement à recevoir une invitée, et une fois en sa présence, inondé d'*after-shave*, il enchaîne une série de gaffes gestuelles: raye un disque, jette la pochette en l'air, renverse une lampe, un meuble, et s'écroule avec un sourire crispé et libidineux devant la jeune femme médusée. De toutes façons, même quand elles sont prêtes à l'aimer, il refuse de les voir s'installer chez lui. (*Manhattan*, *Stardust Memories*).

Keaton, l'avant, l'après

Mais qui sont ces femmes désirables et effrayantes? Au début, des caricatures essentiellement (tout comme les hommes, d'ailleurs). Des amazones séductrices dangereuses (la femme guerillero de *Bananas* ou la comtesse nymphomane de *Love and Death*), ou bien des femmes timides qui rêvent d'un homme fort, bégayent (*Take the Money and Run*), prennent des calmants ou sont suicidaires (*Play It Again Sam*), sont hystériques et idiotes (*Sleeper*). Sonia (Diane Keaton dans *Love and Death*) ne dit-elle pas: «Je suis à moitié sainte et à moitié putain.»

Alors, mysogyne, Woody? Cela semble trop simple et surtout faussement réducteur. Jusqu'à *Annie Hall*, Woody Allen s'emploie à construire un personnage comique de catastrophe ambulante, ridicule mais d'un narcissisme charmeur certain. Qu'ils soient hommes ou femmes, ses personnages évoluent dans d'inextricables situations de maladresses à répétitions et ne peuvent qu'avoir des relations épiques dans la tradition du *slapstick*. Ou bien ils sont pris dans un univers d'aliénation qui annonce, de façon encore superficielle, ses comédies de

PHOTOS: TV-HEBDO

moeurs à venir, intellectuels inadaptés, *schlemiels* juifs marinés d'existentialistes névrosés.

Déjà annoncée dans *Sleeper* (la conversation douce après le repas) et dans *Play It Again Sam* (la promenade à la plage), la rencontre avec Diane Keaton va coïncider avec une nouvelle période dans l'oeuvre de Woody Allen. En même temps qu'ils deviennent moins immédiatement comiques, ses films sont de plus en plus achevés sur le plan formel et l'impliquent davantage au niveau du contenu. Tout comme lui, Diane Keaton est timide et introvertie d'une part, drôle et intelligente d'autre part; mais elle est en plus capable de spontanéité et de vitalité qui vont apporter à ses personnages féminins une profondeur et une force nouvelles. À partir de *Annie Hall*, les films de Woody Allen révèlent une plus grande maturité intellectuelle et professionnelle, à travers laquelle Diane Keaton va jouer le double rôle de guide et de pygmalion.

Woody Allen qualifie son film de «*trivial middle-class comedy*», mais *Annie Hall* (le vrai nom de Diane Keaton est Diane Hall) est surtout un hommage rendu à une femme drôle, brillante et belle. Même si Annie est une provinciale peu cultivée, peu sûre d'elle-même et compliquée, dont Alvy entreprend de faire l'éducation (en lui passant tous ses livres sur la mort), elle lui résiste, s'impose autant que lui (personnage et actrice confondus), et se met sur un plan d'égalité. Elle n'est plus un objet de mariage convoité, mais une femme qui le dérange et le remet en question. Une amie, une amante et une clowne complice qu'il conquiert en étant lui-même. Bien sûr, ses obsessions sont toujours là. Quand Alvy enfant embrasse une petite fille, elle s'enfuit horrifiée en hurlant: «Berk, il m'a embrassée, berk!!» Quand, sur un écran dédoublé, Alvy et Annie, chacun chez son psychiatre, répondent à une question sur la fréquence de leurs rapports sexuels, Alvy dit: «Jamais, à peine trois fois par semaine», et Annie répond: «Tout le temps, au moins trois fois par semaine.» Dans ce film aussi,

Diane Keaton, *Annie Hall*

Woody est encore abandonné par la femme qu'il aime. Annie le quitte et va en Californie travailler à sa carrière de chanteuse. Mais ce n'est pas par insatisfaction (pour une fois, il se met en scène en amant convaincant), mais par lucidité, devant l'usure de l'amour, la difficulté de vivre en couple et la nouvelle condition d'une femme qui, à 30 ans, se cherche encore.

Portraits de dames avec groupe

Pour *Interiors* et *Manhattan*, Woody Allen n'écrit plus seulement des rôles féminins, il construit de vrais portraits de femmes, divers et nuancés. *Interiors*, où, pour la première fois, il n'apparaît pas, est le seul de ses films à ne comporter aucun élément de comédie et à mettre en scène une famille typiquement WASP. Le drame se joue essentiellement autour d'Eve (Geraldine Page), la mère, qui n'arrive pas à surmonter la dépression causée par le départ de son mari. Comme la mère de *Take the Money and Run*, Eve est obsédée par le décor, mais chez elle ce n'est plus une manie comique, mais une névrose grave, l'exercice d'une tyrannie sur ses filles avec lesquelles elle communique de moins en moins. Il y a Joey (Marybeth Hurt), le personnage de femme le plus complexe du film, qui doute d'elle-même, souffre et se dévoue pour sa mère, mais à laquelle celle-ci préfère Renata (Diane Keaton), une poétesse à succès, torturée mais égoïste. Il y a aussi Flyn, la soeur cadette, une actrice ratée et bourrée de drogues, et Pearl, la nouvelle amie du père, une femme simple, colorée et vivante, seul élément d'«étrangeté» dans ce vase clos d'intellectuels introspectifs et malheureux.

Dans *Manhattan*, la (seconde) femme d'Ike (Woody) l'a quitté pour une autre femme, et s'emploie à publier un livre sur leur vie intime. Il vit avec une très jeune fille (personnage totalement nouveau chez Woody Allen), Tracy, équilibrée et sans tabous, pas très intellectuelle mais intelligente et authentique. Cela ne l'empêche pas de tomber aussi amoureux de Mary (Diane Keaton), la maîtresse d'un ami, apparemment snob et égocentrique, en réalité vulnérable et indécise. Avec elle, la complicité est totale mais l'amour instable.

Proche de *Annie Hall*, *Manhattan* est romantique et réussi, peint en hommage à New York. Avec des touches drôles: la promenade en barque lorsque Woody retire sa main de l'eau pleine de vase, les pitreries de la visite au musée, la tirade du verre d'eau pollué, le discours au squelette... Mais aussi des moments graves de pure émotion, ceux des choses non dites et des gestes que l'on ne pose pas à temps, les chassés-croisés douloureux des amours qui ratent. Comme lorsque Ike, réalisant soudain qu'il aime vraiment Tracy, traverse en courant la moitié de la ville, la retrouve de justesse pour lui dire... qu'elle a raison de partir.

Stardust Memories est un film étrange et dérangeant; construit en abîme: fantasme dans le film, dans le film du fantasme. Sandy Bates (Woody) est un réalisateur invité à une rétrospective de ses films et à qui tout le monde reproche de ne plus faire de films drôles, et qui se débat, avec un humour sarcastique, entre les images de ses films et celles de ses souvenirs.

Dans sa vie, trois femmes: Dorrie (Charlotte Rampling), celle qu'il a aimée, une déesse fragile mais inquiétante, immortalisée dans des scènes d'une beauté très tendre; Isobel (Marie-Christine Barrault), une femme épanouie qui débarque avec ses enfants le temps d'un déjeuner trépidant; Daisy (Jessica Harper), une violoniste avec laquelle il partage une longue promenade-discussion sur la plage du New Jersey. Elle représente le personnage le plus nuancé, et c'est avec elle qu'il peut avoir cet instant suspendu, sorte d'échange de crises existentielles.

Mamma Mia!

Mia Farrow n'a plus les yeux apeurés, ni le visage ascétique aux cheveux courts de ses débuts polanskiens. Elle élève ses huit enfants, et joue dans tous les films de Woody Allen depuis *A Midsummer Night's Sex Comedy*, où elle fait son apparition en femme-fée, boucles blondes sur les épaules, belle comme un Renoir. Depuis *Annie Hall*, Woody Allen aime bien alterner: comédie romantique/film plus grave, production à grand déploiement technique/film intimiste...

Film en costumes, *A Midsummer...* est un intermède bucolique, pendant la Saint-Jean, entre trois couples mal assortis: un vieux professeur pédant fiancé à une jeune femme légère (Mia Farrow), qui, elle, a eu dans le passé une petite aventure avec Andrew (Woody), le maître de maison inventeur loufoque et philosophe. Andrew est marié à une jeune femme timide et un peu crispée, surtout dans leurs rapports intimes. Ils ont invité un ami médecin et sa dernière conquête (Julie Hagerty). Les couples échangent et s'échangent à la faveur des chaleurs estivales et des folles inventions d'Andrew. *A Midsummer...* est une comédie légère aux personnages peu fouillés; mais sous les archétypes des trois femmes: la jeune fille frivole, la bourgeoise bien élevée et l'aventurière, se dessine peu à peu le fond commun d'une nature intelligente, drôle et mutine.

Mia Farrow ne construit pas une fois pour toutes un type de personnage à décliner et nuancer à chaque rôle. Film après film, elle nous surprend avec des compositions très différentes, qu'elle endosse avec le naturel que donne la véritable expérience d'actrice et de star. Elle se transforme en doctoresse, psychiatre des années 30, dans *Zelig*. Cet homme caméléon qui se fond littéralement aux autres pour leur plaire, et traverse les événements de son époque avec fracas et un humour parfois dangereux. À force de vouloir être n'importe qui et tout le monde, il devient unique. Dans ce film profond plein de trouvailles et de gags, mais aussi de réflexions amères, Woody opère une brillante orchestration technique autour du matériau réalité/fiction. Mais les véritables moments d'émotion du film sont ceux entre Zelig et Eudora qui le soigne. La seule façon de s'en sortir, pour lui, sera de tomber amoureux de l'unique personne qui l'aide et l'aime vraiment. Et sa guérison progressera parallèlement à leur amour.

Dans *Broadway Danny Rose*, Danny, l'impresario des ratés, est le sujet de conversation favori des vieux comédiens du Carnegie Delicatessen, qui se souviennent de ses aventures. En particulier de celle qui l'entraîna, pour la carrière de Lou Canova — un crooner sur le retour —, à la poursuite de Tina Vitale. Mia Farrow, en ex-femme de mafioso, compose une étonnante Tina, choucroute platine et verres fumés, chemisiers fleuris et pantalon moulant, accent nasillard, et sale caractère. Elle entraîne derrière elle avec santé, et par éclairs, une culpabilité vulnérable, un Danny-Woody dépassé et conquis, qui pour une fois s'oublie.

Woody Allen

PHOTOS: TV-HEBDO

Dans *The Purple Rose of Cairo*, Cecilia (Mia) est un très beau portrait de femme, vrai, sensible, drôle et poétique. Dans le Manhattan-West Side de la grande dépression, Cecilia est une serveuse maladroite, houspillée par son patron, qui rentre chez elle pour retrouver un mari que le chômage rend agressif, encore plus macho, et pitoyable. Comme dans *Play It Again Sam*, où Woody fantasmait sur Bogart, Cecilia s'évade chaque après-midi dans le film qui joue au cinéma du coin. Le personnage du jeune premier sort de l'écran pour la rejoindre, l'acteur des studios pour les poursuivre, et Cecilia s'échappe de la réalité pour découvrir la vie rêvée. Et pour se construire une résistance intérieure intacte!

Dans *Hannah et ses soeurs*, Mia joue le rôle piégé de l'épouse qui a arrêté sa carrière pour se consacrer à son foyer et qui aide tout le monde: ses soeurs, l'une qui, de faillite en échec, finit par devenir célèbre en écrivant les aventures de la famille, l'autre très jeune, qui doit se libérer d'un vieil amant possessif puis d'un beau-frère séducteur avant d'apprendre à choisir. Sa mère, enfin, une comédienne qui a la séduction nostalgique, et qui noie les vieux regrets dans le whisky. Parmi ces types et ces âges de femmes, Hannah est un personnage ambigu tout en demi-teintes subtiles, dont l'extrême gentillesse cache mal une certaine condescendance.

Au terme de cette éblouissante galerie de portraits, de cet époustouflant générique, on peut se demander ce qu'auraient été Diane Keaton ou Mia Farrow sans Woody Allen... et vice versa! Car l'oeuvre de ce cinéaste de génie est d'abord et avant tout le résultat de la rencontre de Woody avec ses soeurs, les femmes. Elles sont au centre de ses films, comme au coeur de sa vie. Cela s'appelle la passion.

J'EN SUIS FOLLE À RELIER

La nouvelle reliure de La Vie en rose pour 7,95 $ seulement (tous frais inclus)!

Vous avez raffolé du look renouvelé du numéro de novembre? Vous avez aimé le numéro de février qui traitait de la révolte étudiante? L'enquête exclusive sur la non-maternité du numéro de mars vous a emballé-e-s? Alors, gardez-les précieusement dans notre toute nouvelle reliure en vinyle gris et... rose, bien sûr! Solide, elle peut aisément contenir une douzaine de numéros de La Vie en rose.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

7,95$ pour chaque reliure commandée

Frais de manutention et de poste inclus.

☐ par chèque ☐ Visa* ☐ MasterCard*

* N° de votre carte _____

Date d'expiration _____

Signature _____

Téléphone _____

Veuillez allouer de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE
3963 rue St-Denis Montréal (Québec)
H2W 2M4

SPECTACLES

Alana Doyle

IT IS IRENE TO ME AND BAG LADY TO YOU

one-clowne-show d'Alana Doyle, au Théâtre de l'Avant-scène, les 27 et 28 avril, en attendant le CLOWNORAMA 87, premier festival des clown-e-s et amuseur-e-s, les 22, 23 et 24 mai au Centre Calixa-Lavallée, Montréal.

L'Année internationale des «sans-abri», voilà un thème bien fait pour intéresser les clowns et clownes, personnages qui furent eux-mêmes souvent marginalisés, mis au ban de la société, ou en tout cas assimilés à la cohorte des «gens du voyage».

Ainsi, la bouffonne «Mine de rien» (Michèle Desaulniers) et la clowne «Bag Lady» (Alana Doyle) explorent chacune de leur côté le monde de l'errance, de la marginalité et de la folie. Leur démarche créatrice est fort différente, autant au niveau de la méthode de travail privilégiée, très intuitive, favorisant une approche corporelle du jeu, que de la philosophie qui la sous-tend.

Dissipons d'abord l'ambiguïté qui pourrait subsister dans l'emploi des termes «clown» et «bouffon»: le jeu clownesque illustre les rapports prévalant entre les individu-e-s à l'intérieur, traditionnellement, de la «grande famille du cirque» et par extension de la société en général, tandis que le bouffon, dont le jeu repose davantage sur l'humour noir et la provocation, cherche résolument à faire réagir le public.

L'itinéraire parcouru par Michèle Desaulniers en termes de recherche est tout à fait exceptionnel. Avec sept autres bouffonnes de pays européens différents, elle prépare un spectacle qui sera présenté à Montréal l'an prochain et qui portera sur le long périple des bouffonnes à travers leur imaginaire, espace des «sans-abri», des «hors-les-murs», espace éclaté, fantasmagorique, espace d'un regard lucide, percutant, transcendant, porté sur notre époque.

Pour sa part, la recherche d'Alana Doyle s'articule autour du personnage de la «Bag Lady», la femme itinérante, la «femme rebut». Alana a choisi d'explorer cette thématique parce qu'elle offre la possibilité de poser sur notre monde un regard extérieur, neuf, sans complaisance, un regard qui vise la quintessence des êtres et des choses, regard abyssal, mais également moqueur et pleinement conscient, comme l'indique bien le titre du spectacle: *«It is Irene to me and Bag Lady to you».* Derrière la clocharde, se dissimule la femme qu'Alana nous dévoile lentement, à travers différentes époques de sa vie. La «Bag Lady» est celle qui a refusé tout conditionnement, afin de retrouver, même au prix d'une souffrance certaine, le sens de la beauté, de la liberté et de la joie.

Michèle Desaulniers et Alana Doyle nous proposent deux aspects de l'errance librement consentie, véhiculés avec sobriété et dépouillement, errance qui résume peut-être la longue quête du devenir humain.

MATHILDE BAÏSEZ

THÉÂTRE

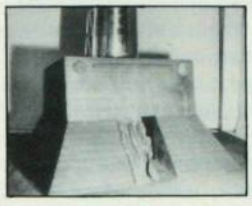
TCHEKHOV, TCHEKHOVA

une pièce de François Nocher et Francine Berger, mise en scène par Yves Desgagnés au Café de la Place des Arts, en janvier et mars derniers, avec Gilbert Sicotte et Patricia Nolin.

J'aime aimer le théâtre, mais ça ne m'arrive pas souvent. Le 4 mars dernier, je m'en allais voir jouer Patricia Nolin parce que c'est une de mes actrices préférées, point. Mais je me suis fait prendre en flagrant délit de préjugé menteur. J'ai tout aimé: le texte, le contexte, la mise en scène, le rythme, les costumes et le partenaire de Nolin, Gilbert Sicotte. J'ai braillé à la fin, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps au théâtre.

L'actrice Olga Knipper et le dramaturge Anton Tchekhov ont vécu un lien d'amour intense, elle à jouer au théâtre tous les soirs à Moscou, lui en retraite forcée à Yalta à cause de sa santé. Ils se sont épousés quand même, ils se sont écrit surtout, il se sont passionnément aimés. Loin de lui, elle jouait dans chacune de ses pièces, créait des personnages inoubliables à même sa passion pour le théâtre, son amour infini pour l'auteur.

Gilbert Sicotte et Patricia Nolin



EXPOS

EVA BRANDL

MODÈLE POUR UN TEMPLE DE LA RAISON, installation d'Eva Brandl au Musée d'art contemporain jusqu'au 17 mai.

On y entre comme on pénètre dans un lieu sacré, silencieusement, presque sereinement (l'éclairage tamisé y est pour beaucoup). Une inscription énigmatique que l'on déchiffre sur un lingot de métal — «*Alles fliesst*», tout se transforme — et voilà qu'on a l'impression de percer un secret. On baigne dans une atmosphère mi-chaude, mi-froide, sans vraiment passer brutalement de l'autre côté du miroir. Pourquoi? Parce que l'installation d'Eva Brandl intitulée **Modèle pour un temple de la raison** repose justement sur ces paradoxes. Car on y entre aussi comme on pénètre dans une usine...

L'artiste utilise comme référent les hauts fourneaux du XIX[e] siècle d'après une gravure de l'architecte allemand Friedrich Gilly. Et pourtant, les objets de l'installation — monuments gris, imposants, bassin recouvert de cuivre, murs recouverts de plaques de métal argenté — miroitent de façon telle que l'effet premier de pesanteur se conjugue avec un effet d'apesanteur, d'onirisme. C'est cette conjugaison de forces archétypales qui fait l'attrait et la puissance du travail d'Eva Brandl. Elle convie à se situer ni plus ni moins *entre* la réalité et l'imaginaire.

LINE Mc MURRAY

PHOTO: MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

À même aussi leur éloignement, leur déchirement constant, leur absence, leur douleur. À même sa chair. Rendant cet amour aussi fécond, sinon plus, que celui qu'ils auraient souhaité vivre de près.

PHOTO: ANDRÉ LE COZ

Des performances d'acteur et d'actrice exceptionnelles, sur un ton de vérité qui, malheureusement, ne s'entend pas souvent au théâtre. Desgagnés a tiré tout le jus possible du difficile espace du Café de la Place. François Barbeau a signé des bijoux de costumes dans une aura de grège qui était une véritable caresse pour l'oeil. Le théâtre était au rendez-vous. Quant à Patricia Nolin, on n'aura jamais fini de parler de la qualité de son jeu, de sa subtilité, de son intelligence. Frappée par la grâce, assurément, comme quelques rares actrices...

HÉLÈNE PEDNEAULT

Barbara Sukowa

ROSA LUXEMBURG

un film de Margarethe Von Trotta, Allemagne de l'Ouest, 1986, avec Barbara Sukowa et Daniel Olbrychski.

J'ai aimé très vite cette femme qui s'appelait elle-même «le canard boîteux». De l'avoir vue combattre, étreindre durant deux heures et puis mourir, m'a rappelé mes rêves et mes espoirs les plus fous. Ceux que 39 années d'essais et d'erreurs n'ont pas réussi à arracher de mon coeur.

Est-il trop beau, ce personnage de femme aimante, rieuse, passionnée, parfois rigide et toujours fidèle à ses idéaux? La vérité historique est-elle complètement respectée? Je n'en sais trop rien. Et, au fond, cela m'importe peu. Le film de Margarethe Von Trotta sonne vrai. J'en suis sortie bouleversée avec le goût d'affirmer une fois de plus que la vie est à la fois si grande et si petite qu'il ne faut pas la gaspiller.

Je ne me suis pas demandé si Rosa avait tort ou raison dans son intransigeance. Son amour de l'essentiel m'a frappée, son rapport tendre et fougueux avec les gens, les pleurs, les oiseaux, les enfants. Pourtant, elle sera seule, très souvent, et jusque dans la mort. J'ai admiré son courage solitaire.

Évidemment, **Rosa Luxemburg** n'est pas **Manon des sources.** Le portrait d'une militante socialiste, peu connue des femmes d'aujourd'hui, pourra peut-être sembler austère. Pourtant, un film comme celui-là émeut, questionne, transporte. Il est rare qu'une émotion profonde nous tienne rivé-e-s à notre fauteuil, une fois la projection terminée. Ça ressemble un peu à la tristesse de perdre un être cher.

FRANÇOISE DAVID

I LOVE YOU

un film de Marco Ferreri, France, 1986, avec Christophe Lambert, Anémone, Eddy Mitchell et Agnès Soral.

Les femmes obsèdent Marco Ferreri. Telles des monstres de sensualité et de perversion, belles inaccessibles, elles hantent depuis longtemps le coeur du cinéaste. Rappellez-vous **La Dernière Femme**, avec Ornella Mutti. Autre obsession: la dégénérescence de l'espèce humaine, magnifiquement figurée dans **Rêves de singe** avec Depardieu. Avec **I Love You**, son dernier film, Ferreri parachève sa représentation d'un monde en perdition.

Parce que plus aucune femme aujourd'hui ne dit *«I love you»* au premier venu sans poser ses conditions, un paumé du petit matin, Christophe Lambert, succombe quand ces trois mots magiques lui sont susurés par... un porte-clés! Il lui suffit de siffler pour que l'objet à tête de femme, aux lèvres pulpeuses, lui fasse une déclaration d'amour. Porte-clés fétiche, gri-gri sentimental, la belle, hélas, se fait muette sitôt que l'amant, obligé de se faire arracher une dent, ne peut plus la siffler. Vexée, elle ira faire ses avances à des amants plus attentionnés. Quant à notre paumé, il en perd le ciboulot et s'en va pleurer sur une plage déserte son bel amour perdu. Qu'un voilier passe au large avec une figure de proue en forme de femme et le rêve renaît.

J'aime le cinéma visionnaire de Ferreri. Sa vision loufoque et caricaturale rejoint curieusement mes convictions. Devant l'émancipation féminine, ses personnages masculins ne savent plus à quel saint se vouer. Mais plutôt que de faire un effort, ils s'enferment dans une conception mythique qui voue à l'échec toute relation amoureuse. Incapables de se défaire de leurs vieux réflexes machistes, ils s'accrochent au sein maternel comme à une bouée de sauvetage. D'une espèce hybride, mi-gorets, mi-enfants, ils ne rêvent que du ventre fécond d'une ogresse.

I Love You est bel et bien un film de Ferreri, avec son symbolisme chargé, gros comme une maison. Ce monde dérisoire de vies de couples sabotées, de jalousie, de désir de possession, d'impuissance sexuelle (l'incapacité de siffler est très éloquente à cet égard) force le respect, pourtant, par son pathétique. **I Love You**, une belle fable sur «l'éternel féminin» et la dégénérescence de l'homme, un conte un peu triste sur deux mondes dont on se demande quand ils se rejoindront.

FRANCE LAFUSTE

Christophe Lambert

Mahée Paiement, Raymond Legault, Markita Boies

PHOTO: RADIO-CANADA

TÉLÉVISION

LE LYS CASSÉ

un film d'André Melançon, Québec, 1987, dialogues de Jacqueline Barrette, avec Markita Boies, Mahée Paiement, Jessica Barker, Raymond Legault et Jacqueline Barrette.

Marielle (Jessica Barker) a six ans. Depuis quelque temps, son père, qu'elle aime, l'isole, la touche et la viole en lui faisant promettre le silence: «C'est notre secret.» Marielle a peur. Elle se tait. À sa première communion, le prêtre lui tend l'hostie en lui parlant de «pureté de l'âme»; Marielle étouffe. Dans l'église, un homme baisse les yeux.

Marielle (Mahée Paiement) a onze ans. Elle est dans la cuisine, écoute parler sa mère: «Les hommes, ma petite fille, c'est toutte des écoeurants.» «Pas papa, hein moman?» La réponse se brouille: après la mort de son père, Marielle adulte poursuivra cette phrase en vain.

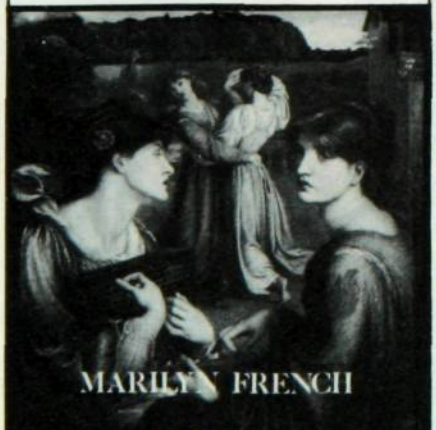
Marielle est adolescente. Elle est seule avec son père dans son gros camion. Il regarde sa fille un instant, glisse sa main sous son chandail. «Fais-moi plus jamais ça, papa, O.K.?» À partir de ce jour, il ne la touche plus. La regarde à peine.

Marielle (Markita Boies) a trente ans. Une femme rompue par des souvenirs qui font mal. Des souvenirs prisonniers. Elle voudrait bien crier, pleurer, casser les chaînes. Elle voudrait bien que sa mère la prenne dans ses bras. Elle voudrait bien que son père sache. Sur sa tombe, elle soupire: «Papa, je voulais te dire que je te pardonne.» Et elle hurle après coup: «L'enfer, c'est de t'aimer et de te haïr avec la même force!»

Si vous avez vu (ou lu) **Les Larmes volées**, vous connaissez déjà la sensibilité extrême de Jacqueline Barrette. Dans **Le Lys cassé**, un film de 48 minutes réalisé par André Melançon, on retrouve le même ton, cru et pudique à la fois, le même respect de ses personnages, la même tendresse. Et il en fallait de la tendresse pour donner un semblant d'humanité à ce père monstrueux, pour dégager tout ce que Marielle peut éprouver d'amour — malgré la haine — envers cet homme qui la blesse, et cette femme, sa mère, qui ferme les yeux. Dernière scène: Marielle rentre chez elle en pleurs. Son frère et sa mère l'attendent à l'entrée. Elle dit: «Maman, j'ai un secret à te dire. Mais je pense que ce secret-là, tu le connais déjà.» L'image fige. Nous pleurons à leur place.

ANNE-MARIE CLOUTIER

MARILYN FRENCH
L'histoire universelle de la femme face au pouvoir mâle



EN VENTE PARTOUT
édipresse
5198, rue St-Hubert
Montréal, H2J 2Y3

LA PART DU PÈRE

COLLOQUE SUR LA PATERNITÉ ET LA CONDITION MASCULINE
conférences, ateliers sur le vécu, l'intervention et la recherche, animation.
Les 15 et 16 juin 1987

Pour informations et incriptions:
LA PART DU PÈRE
C.P. 214, Succ. E,
Montréal (Québec)
H2T 3A7
Tél.: (514) 276-4711

École de Service Social
Université de Montréal

The Highlands Inn

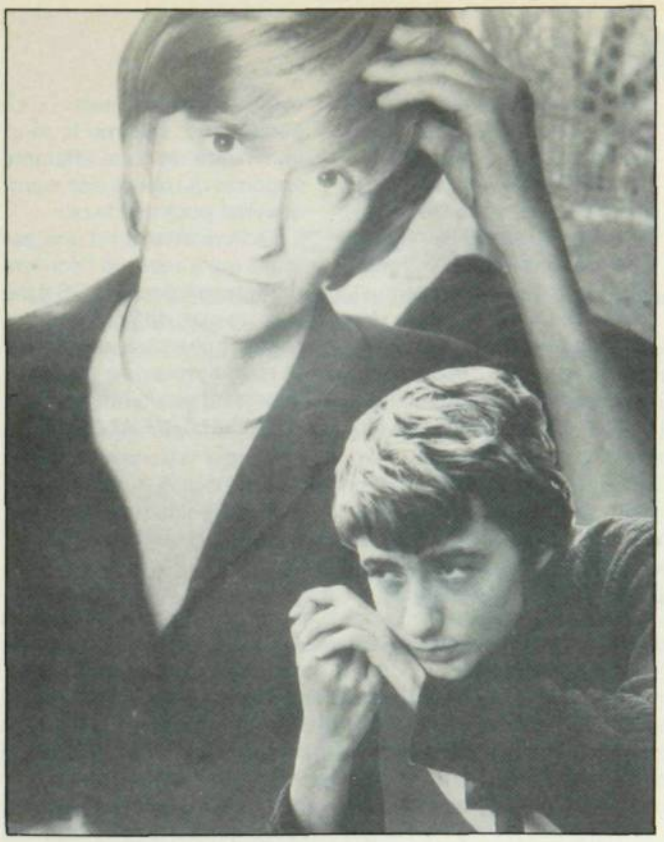
PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le HIGHLANDS INN vous offre tout le confort et le charme tranquille d'une gracieuse auberge de campagne. Vous attendent: des *montagnes à perte de vue* sillonnées de pistes de randonnée; cent acres de terrain privé avec piscine et bain tourbillon (terrains de golf et de tennis à proximité). Des chambres meublées d'antiquités, des pièces communes spacieuses avec foyer, bibliothèque et piano.

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, NH 03574



Sagan se fait un SANG D'AQUARELLE

PHOTO: DMR INC.

UN SANG D'AQUARELLE

Françoise Sagan, Paris, Gallimard, 1987, 324 p.

C'est l'histoire, pendant la Seconde Guerre, de Constantin Von Meck, un réalisateur hollywoodien passé chez les nazis, un grand escogriffe de Prusse-Allemand, entier mais superficiel, bisexuel, qui tourne des navets dans une France occupée. Autour de lui des fantoches et des ombres — Maud, la starlette sotte et rouée; Wanda Blessen, l'ex-épouse, la star genre Garbo secrètement espionne; Boubou Bragance, la redoutable Parisienne pure soie et peau de vache qui tient salon collabo —, mais aussi de très inquiétants pantins S.S. Et Romano, le jeune et beau gitan, décoloré, prostitué, voleur, mais résistant et amant authentiquement aimé de Constantin. Élans aveugles, opportunisme désinvolte, clinquants d'un monde en toc qui tente de se réfugier derrière des décors de carton... Peu à peu les masques s'effritent, l'horreur hitlérienne viole crûment les fictions et les excuses, soigneusement entretenues: Constantin Von Meck ne pourra pas échapper à la lucidité et à la mort.

Françoise Sagan nous avait habitué-e-s à sa manière ironique, soi-disant frivole, à ses études de personnages désabusés, un peu veules, un peu las: «Et la futilité, dans certains cas, peut même être une élégance suprême.» (p. 286) Tout ceci demeure, mais avec la passion en plus, cette fois, qui jaillit à travers les tourmentes de l'histoire. Et la tragédie se joue sur des accents existentialistes.

Un sang d'aquarelle ou la fresque couleurs sourire et sang d'une humanité dérisoire et souffrante.

ANNE DANDURAND

ENTRE L'ÉCRITURE

Hélène Cixous, Paris, Des femmes, 1986, 201 p.

Je ne sais plus combien d'ami-e-s m'ont demandé de leur prêter **La Venue à l'écriture** (épuisé depuis longtemps) d'Hélène Cixous. Comme je déteste prêter mes livres, je suis ravie de vous annoncer que les éditions Des Femmes viennent de publier un magnifique recueil d'essais et d'articles «théoriques» d'Hélène Cixous. Heureuse initiative s'il en est, puisque la plupart de ces écrits ne se trouvent plus (ou pas facilement). Deux lectures de **Finnegans Wake** de James Joyce, le texte intégral (et si beau) de **La Venue à l'écriture** et «La missexualité, principe de plaisir ou paradoxe perdu», «L'approche de Clarice Lispector», «Tancrède continue», et, en cadeau, un des plus beaux textes qu'il m'ait été donné de lire sur la peinture/écriture. Plus qu'un livre de textes réunis, **Entre l'écriture** est une invitation à la passion, à l'intensité, à la poésie de l'image et du regard intérieur. Dans «Le dernier tableau ou le portrait de Dieu», Hélène Cixous *se donne* à l'amour de la peinture, nous *donne* à voir un tableau de Rembrandt, nous parle de/par Monet, Van Gogh, Hokusaï. D'où vient l'artiste et qu'est-ce qu'un-e poète? Quelle est la qualité du regard que nous posons sur une oeuvre, qu'elle soit d'écriture, de musique ou de peinture? **Entre l'écriture** ne se situe pas entre mais bien au *centre* de tout questionnement sur l'art, aussi sur «l'être humain féminin masculin». Un livre nécessaire, important, d'une si grande beauté qu'il m'a fallu faire pause *entre* chaque texte, de peur d'avoir lu trop rapidement ce qui ne peut (ne doit) se lire qu'en toute lente heure.

ANNE-MARIE ALONZO

MÉNAGEZ-VOUS INC.

SERVICE D'ENTRETIEN MÉNAGER
(PRIVÉ ET COMMERÇIAL)

PAULE MARQUIS

1631, de SALABERRY, SUITE 3
MTL. H3M 1K3
TÉL.: 331-9137

Association des femmes d'affaires du Québec

Le réseau d'échanges et de contacts par excellence indispensable à l'atteinte du plein succès.

BOTTIN DES FEMMES

Un instrument de promotion hors-pair vendu en kiosques, à travers le Québec. tél.: (514) 845-4281

Clarice Lispector

LES IMAGES

Louise Bouchard, Montréal, Les Herbes Rouges, 1986, 125 p.

Finaliste au Prix du Gouverneur général, **Les Images** de Louise Bouchard est un livre impressionnant. Dérangeant. De ces livres qu'on ne peut lire d'un trait tant ils nous rejoignent, nous appellent, nous refusent. Isaac c'est aussi l'agonie de l'attente, de ce que l'on ne sait pas s'il va ou non arriver. La main d'Abraham s'abattra-t-elle? Dieu l'arrêtera-t-elle à temps?

Une femme nommée Isaac s'est perdue, aime Dorothée, l'étouffe mais l'aime, écrit à Théodore, lui écrit les forces du cauchemar continuel, écrit, dessine, se terre. Une femme nommée Isaac cherche Quelqu'un. «La mort a mis sa main sur moi, il y a longtemps. Au temps de Dorothée et même avant.» La perte donc, comme la mort imminente, et cette effarante angoisse qui oblige à se recroqueviller pour tuer le cri.

Le livre attendu d'une auteure qui a marqué l'écriture des femmes depuis 1978. Une voix unique, différente qui ne cesse de chercher, qui renverse et bouleverse, ne laisse certainement pas indifférent-e.

ANNE-MARIE ALONZO

OÙ ÉTAIS-TU PENDANT LA NUIT?

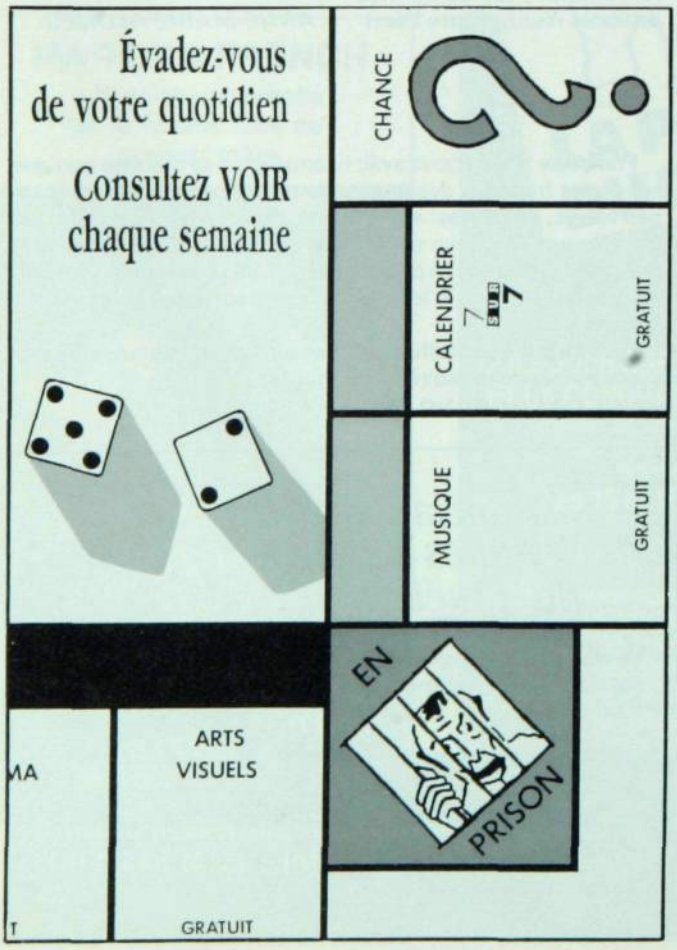
Clarice Lispector, traduit du brésilien par Geneviève Leibrich et Nicole Biros, Paris, Des femmes, 1985.

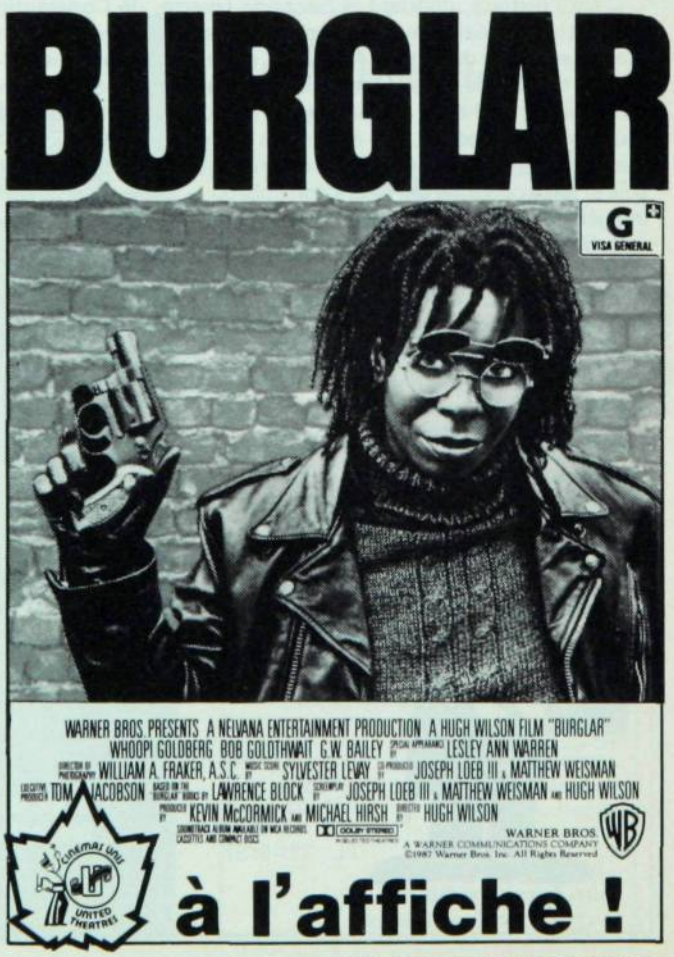
De quoi rêvais-tu? Que faisais-tu, toi qui feins de croire encore en ton innocence? «La nuit présentait une possibilité exceptionnelle. Au plus noir de la nuit d'un été brûlant un coq, à une heure inaccoutumée, lança son cri, une fois, une seule, signal d'alerte marquant le début de l'ascension de la montagne.» (p.63)

Il y a de l'exigence à lire Clarice, car elle tourmente l'oubli: quête millénaire née de la peur, car elle questionne. Mais il y a aussi le jeu, la permission de jouer, de prendre à pleines mains, de sentir, de goûter, d'entendre. Entendez-vous monter l'allégro, le jazz, le tambour, l'alléluia? L'écriture de Clarice est bonne. Comme on le dit de ce qui est salutaire, nécessaire, généreux. L'écriture de Clarice donne. C'est terrible, les livres de Clarice, quand on y entre. Car ils s'ouvrent sur le chemin le moins facile: l'escarpé, le désorganisateur. **Où étais-tu pendant la nuit?** nous transporte. Où? «Au-delà de l'oreille existe un son, à l'extrémité du regard un aspect des choses, au bout des doigts un objet — c'est là que je vais.» (p. 111)

Et je tremble en parlant d'elle, qu'on ne lit que si peu. Clarice, à ce seul nom, je me sens fondre. Il faut l'avoir lue, la relire: son très beau **Près du coeur sauvage**, écrit à 17 ans, sa **Passion selon G.H.** ou encore **l'Aqua Viva**, ou encore et encore... Ses livres nous rejoignent par les éditions Des femmes. Il n'y a plus d'excuse.

MARYSE CHOINIÈRE





FEMMES ET EMPLOI

LE DÉFI DE L'ÉGALITÉ, Hélène David, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1986, 477 p.

Qui ne serait déjà féministe le deviendrait à la lecture de **Femmes et emploi, Le Défi de l'égalité,** la récente étude d'Hélène David portant sur les formes plus ou moins déguisées de discrimination à l'endroit des femmes au travail. Certains chapitres se lisent comme des histoires d'horreur. Tel celui sur ces femmes confinées — j'allais dire condamnées — à des postes où elles répètent inlassablement, sur une chaîne de montage, les mêmes gestes, dans un laps de temps trop court. D'autres chapitres rendent compte d'une discrimination plus subtile, plus sournoise et qui ne change rien, cependant, au fait que «pour les hommes, la scolarité est trois fois plus payante et l'expérience acquise quatre fois plus payante» que pour les femmes (Robert Bibb, chercheur américain).

Hélène David commence sa passionnante étude par une déclaration-choc: «Au Québec, en 1980, les femmes ne gagnaient que 58% du salaire des hommes. Quatre pour cent seulement de plus qu'en 1970!» Elle souligne aussi qu'au Canada et au Québec, deux femmes sur trois travaillent dans ce qu'on peut considérer comme des ghettos féminins.

L'étude d'Hélène David est remarquable de lucidité et d'intelligence et constitue un document de travail indispensable pour tous ceux et celles qu'intéresse l'évolution de la condition féminine.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ

la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR

ambiance et service CHALEUREUX

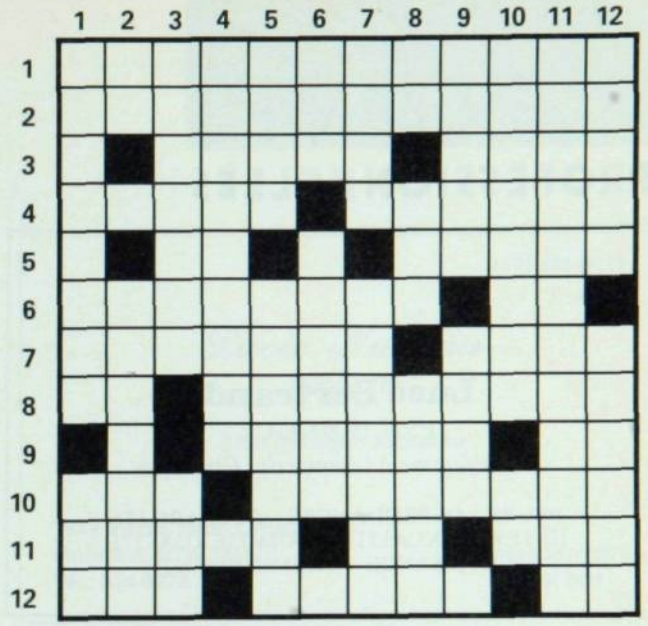
rapport qualité/prix AVANTAGEUX

PARC-TAVERNE DU SYMPOSIUM

À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

LES CASES DE TANTE LUCIE



HORIZONTALEMENT

1. Blanches et noires et sucrées, elles fondent dans la bouche.
2. Devant une flamme, des amoureuses le feraient, des pompiers, non.
3. Ce que 80 Chilien-ne-s n'ont pas trouvé au Canada. / Bene.
4. Anglais ou français, ils partent en trombe à Go. / Bravement sur papier, pieusement sur soi.
5. Voyelles. / Adulés par les Blancs, chassés par les Rouges.
6. Orfèvre du noir et blanc. / Route de campagne.
7. Toujours mouillés, même quand on les dit secs. / De Pindare à Ronsard, on les voulait lyriques.
8. Connu ou certain, sans en avoir l'r. / S'oppose au génétisme.
9. La rose du Petit Prince l'était, à cause des tigres. / Dedans.
10. Se dit d'un chapeau bas. / Le plus souvent funèbres.
11. Les épaulettes de *Dynastie* le sont, les longues jupes fleuries aussi. / Très «up to date». / Disparue en odeur de sainteté.
12. Abréviation familière aux pilotes. / Mortel ou artistique, il imprime sa marque. / Quand le verbe se pronominalise!

VERTICALEMENT

1. Mot(s) français en France... et anglais ici. / Au fond des poches scandinaves.
2. Sur une carte. / Feutrées, hiver comme été.
3. Elles prouvent que ça vaut la peine de se servir de son nez. / Au Québec, saison ou journée?
4. On l'appelle «foie-de-boeuf» à cause de son chapeau rouge...
5. Mère et tante égyptienne d'un même garçon. / De café en hôtel, ses femmes ont parfois, un peu, triste air.
6. Abréviation souvent suivie de sept chiffres. / Insérer précieusement.
7. Divisions temporelles. / Fabriquais à la queue leu leu.
8. Coup et soleil. / Institut de Trois-Rivières. / Quand on a de la chance, elle vaut de l'or.
9. Saints ou profanes, ils sont gras. / Sottes qui sauvèrent Rome.
10. Italien génial et unique; Bretons du pays de Léon... et nombreux. / À plusieurs ne font qu'un.
11. Joyeux pour les garçons, tristes pour les veufs.
12. Françaises sur terre, anglaises au ciel. / Pour lire ce magazine, vous l'êtes sûrement!

LUCIE GODBOUT

SOLUTION DU NUMÉRO 45

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	S	S	I	O	N	N	E	L	S	■
2	A	L	E	A	■	B	O	I	T	E	U	X
3	F	L	Q	■	■	J	U	S	T	I	C	E
4	■	O	U	■	M	U	A	■	E	L	■	R
5	O	P	E	■	E	R	G	■	R	A	L	E
6	V	O	L	T	A	G	E	S	■	■	A	S
7	I	L	L	■	D	A	■	A	P	E	X	■
8	D	I	E	S	■	T	O	M	A	S	I	■
9	E	C	■	C	H	I	C	A	N	E	S	■
10	■	E	U	■	A	O	U	T	■	■	M	A
11	R	■	■	F	I	N	L	A	N	D	E	■
12	A	S	S	A	S	S	I	N	E	S	■	E

FEMMES
PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

Consultation psychologique

1374 est av. du Mont-Royal
Montréal (Québec) H2J 1Y7
523-9333
649-1593

Monique Bernier, psychologue
et associés

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 495-3696

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale
dans tous les cas d'agression sexuelle.

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

Andrée Hébert b.ph.
psychothérapeute
thérapie individuelle
et de couple

(514) 526-7842

Tél.: 382-2571

Louise Grenier, M.A.Ps.
Psychologue
Membre de la C.P.P.Q.

Clinique Médicale Jarry
150 est, rue Jarry, Montréal
H2P 1T3

Psychothérapie analytique
Croissance personnelle

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ VOUS (514) 871 8520

Centre d'auto-développement le labyrinthe Inc.

Le labyrinthe = Technique holistique nouvelle, originale non médicale en thérapies individuelles - Santé physique et émotionnelle.
Régler la source du problème.

Émélie de Sartèges - ND. NMD
Christine Bernier - Massothérapeuthe certifiée

Services de: homéopathie - massothérapie - naturopathie
respiration rythmée - sophrologie - cours et ateliers

6605 St-Hubert
Montréal
Tél.: 273-5272

Centre de santé psycho-corporelle Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle
Tél.: (514) 523-5339

---

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9
bureau: 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

Lucie Nadeau
AVOCATE

Aide juridique acceptée

1842 Valois (coin Ontario)
Montréal, H1W 3M4
Tél.: 524-0278

Sur rendez-vous
jour et soir

MIRIAM GRASSBY
MARIETTE PILON
LINDA SOLOMON

AVOCATES

SUITE 921
1010 OUEST STE-CATHERINE
MONTREAL, QUEBEC H3B 3R7
(514) 879-1100

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Planification fiscale
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
SERVICES ADMINISTRATIFS
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849-2530

SUZANNE GOUIN

ILLUSTRATION
GRAPHISME

556 WILLIAM-DAVID • MONTRÉAL • QUÉBEC • H1V 2R3 • (514) 252-0339

FICTION

LE NEZ DE MAZARIN, Anny Duperey, Paris, du Seuil, 1986, 268 p. Son premier livre, **L'Admiroir**, savait capter l'oeil. Dans ce livre-ci, un récit de crime passionnel, une femme tue son amant et se mure vivante dans le silence. Que s'est-il passé?

COURSE D'AMOUR AVANT LE DEUIL, Florence Delay, Paris, Gallimard, 1986, 249 p. L'écriture de Florence Delay est longue de souffrance et ses personnages ont la complexité des êtres de passion. Cette fois-ci, une histoire d'étrangeté où s'entrechoquent désirs extravagants et violence, sous l'oeil (mort) d'un maître à penser.

CHAMBRES D'AILLEURS, Nicole-Lise Bernheim, Paris, Arléa, 1986, 254 p. Par l'auteure de **Mersonne ne m'aime**. De jour en jour, pendant le long voyage d'un couple en Inde, à Taïwan, au Japon, de chambre en chambre «les jeux du désir et les cruautés quotidiennes».

ILS PRÉFÉRAIENT LA LUNE, Sapho, Paris, Balland, 1987, 257 p. Après les comédiennes-écrivaines, voici les chanteuses populaires qui prennent la plume. Sapho, née à Marrakech, a fait des études de lettres et de théâtre avant de se lancer dans la chanson. Son roman est la déchirure de deux cultures, de deux langues, un mélange de traditions. Il arrive que l'Occident perde son éclat!

BLEUE, Micheline La France, Montréal, Libre Expression, 1985, 154 p. Un père qui se suicide, la démence de la mère, une enfant à qui on a très tôt ravi son enfance. C'est la rencontre de cette enfant avec un petit bout de bonheur qui s'appelle Bleue et qui réconcilie l'enfant et l'adulte, la mère et la fille.

FORCLOS, Françoise Leclerc, Paris, Flammarion, 1986, 135 p. Premier roman de cette Française qui a vécu très longtemps en Afrique, **Forclos** est l'histoire éperdue de «l'enfermement et de l'horreur douce du jeu psychiatrique» du moins tel qu'il se déroule dans un asile moderne (!) dirigé par Barberousse (!!!).

L'AUTOBIOGRAPHIE D'INGRID WEBER, Yves-Michel Ergal, Paris, Luneau Ascot Éditeurs, 1985, 150 p. Un roman! Mais entre le classicisme et la modernité, se profile l'histoire d'une diva douloureuse. Un jeune auteur que l'on compare à Thomas Mann.

NOBODY, Carole Massé, Montréal, Les Herbes rouges, 1986, 150 p. Deux langues: français et anglais. À Trois-Rivières, un couple est traqué par une enfant qui endosse plusieurs personnalités. Nous sommes en 1939. Et n'être personne s'écrit en anglais: **Nobody**. Un livre important par une auteure dont on ne parle pas assez.

TEXTES ET ESSAIS

LESBIAN NUNS, Nancy Manahan & Rosemary Curb, New York, Warner Books, 1986, 336 p., version anglaise originale. Après des siècles de mutisme, des religieuses lesbiennes prennent la parole, disent leurs terribles angoisses, peurs, conflits intérieurs et surtout leurs luttes pour trouver un moyen de vivre leurs amours. Certaines ont quitté leur couvent, d'autres y vivent encore. Interdit à Boston, ce témoignage audacieux de 51 femmes a été fortement critiqué par les leaders de l'Église catholique américaine.

MY MAMMA'S DEAD SQUIRREL, Mab Segrest, préface d'Adrienne Rich, New York, Firebrand Books, 1985, 237 p., version anglaise originale. Ces «Lesbian essays on Southern Culture» tentent de situer la place de l'auteure lesbienne et devraient intéresser quiconque s'occupe de littérature, de lesbianisme, de l'histoire générale des femmes et de l'histoire des États-Unis en particulier.

CHAT-PLUME, Catherine Jajolet & Marcel Bisiaux, Paris, Pierre Horay, 1986, 319 p. Soixante écrivain-e-s parlent de leurs chats. De leur passion des chats. C'est fait avec sérieux, humour, tendresse. Quelques noms: Hector Bianciotti, Régine Desforges, Leonor Fini, Anne Hébert, Michel Tournier.

LAISSE COULER MES LARMES (L'Opéra, les compositeurs et la féminité), Hélène Seydoux, Paris, Ramsay, 1985, 354 p. Pour les mordu-e-s d'opéra, pour ceux-celles que la voix envoûte, ce monde «où les femmes sont constamment exaltées et magnifiées». Gagnantes, perdantes, elles ont toujours le beau rôle. Les hommes, pauvres images pâlottes, suivent. Qui et comment sont les héroïnes d'opéra? Un regard troublant sur un monde que nous connaissons mal.

POÉSIE

TEXTURE EN TEXTES, Germaine Beaulieu, Saint-Lambert, Le Noroît, 1986. Textes courts, poèmes, flashes..., le livre de Germaine Beaulieu est en soi un album contenant histoires et photographies. C'est l'amour, la rupture, le désir, ce sont aussi des photos détaillées de l'amour, de la rupture, du désir, du corps donc, de deux femmes, l'une regardant, voyant l'autre la regarder.

les sages-femmes associées
consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals
we speak english hablamos espanol
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes
288-1848

TEL 934-0841
LOUISE ROLLAND
AVOCATE
UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

THÉÂTRE

Jusqu'au 23 mai, le théâtre du Café de la Place reprend la pièce à succès **Sarah et le cri de la langouste**, une adaptation de Georges Wilson de la pièce de John Murrell, **Memoir**. Mise en scène de Michèle Magny, avec Françoise Faucher et Benoit Girard. Face à la mer, la grande Sarah Bernhardt dicte ses mémoires à son fidèle serviteur Georges Pitou. Billets en vente aux guichets de la Place des Arts. Réservations téléphoniques (frais de service de 2 $ par billet): (514) 842-2112.

Opéra-fête présente **Genet.s**, un portrait théâtral de Jean Genet, brossé au travers de ses oeuvres dramatiques et poétiques par Pierre A. Larocque. Au théâtre de l'Eskabel, 1235, rue Sanguinet, les 28, 29, 30, 31 mai et 2, 3, 4, 5, 6 juin à 20 h 30. Info: (514) 849-7164.

Du 11 mai au 5 juin, le Théâtre de l'Avant-pays présente sa nouvelle création pour enfants, **Le Secret de Miris**, en matinées scolaires, au Centre Calixa-Lavallée. Info: (514) 844-6084.

Jusqu'au 16 mai, le Théâtre du Rideau Vert présente **Le Vrai Monde**, dernière création de Michel Tremblay, mise en scène par André Brassard. Confrontation entre les parents d'un jeune écrivain et ceux de son univers dramatique. Réservation: (514) 844-1793.

EXPOSITIONS

Du 9 au 31 mai, Pascale Poulin et Denise Morisset, la fille et la mère, s'unissent dans un projet commun d'exposition: **Éloge de la continuité**. À la Galerie Roy-Duluth, 3877, rue Saint-Denis. Info: (514) 843-7488.

Jana Sterbak, artiste originaire de Tchécoslovaquie et qui faisait partie de **Songs of Experience** à la Galerie Nationale d'Ottawa l'an passé, expose du 9 mai au 6 juin une pièce spectaculaire: une robe entièrement faite de viande! À la Galerie René Blouin, 372, rue Sainte-Catherine Ouest. Info: (514) 849-2595.

Du 1er au 23 mai, la galerie Oboro présente les sculptures d'Andreas Gher. Au 3981, boul. Saint-Laurent, local 499. Info: (514) 844-3250.

Dans le cadre des activités marquant son 10e anniversaire, l'Union des écrivains québécois présente, du 25 mai au 13 juin, une exposition des travaux réalisés par l'atelier La Tranchefile, dans la pure tradition de la reliure d'art, et un choix d'oeuvres qui ont marqué la littérature québécoise. À la Bibliothèque nationale du Québec, 1700, rue Saint-Denis. Info: (514) 526-6653.

Jusqu'au 10 mai, la galerie L'Émergence plus présente les oeuvres de lithographie de **La Presse bête à cornes**. Du 12 au 24 mai, elle accueille le critique d'art et directeur de la Galerie Diagonale de Paris, Egidio Alvaro, accompagné de six artistes de la performance, de l'installation, de la danse et de la peinture. Au 807, rue Laurier Est. Info: (514) 274-7948.

Dans le cadre de la semaine des événements spéciaux qui se tient du 4 au 10 mai, la galerie Articule présente les travaux d'artistes oeuvrant dans les domaines de la performance et de la musique. Au 4060, boul. Saint-Laurent, local 106. Info: (514) 842-9686.

Du 6 mai au 7 juin, Françoise Lavoie invite le public à passer à son **Cabinet de portraits héraldiques**. Elle y présente des personnages hauts en couleur qui s'affichent en noir et blanc. À l'Atelier-galerie Marcel Pelletier, 4012, rue Drolet. Info: (514) 282-9993.

La galerie Articule présente jusqu'au 3 mai les travaux de Mireille Perron intitulés **Questions politiques**. Au 4060, boul. Saint-Laurent, suite 106. Info: (514) 842-9686.

CINÉMA

Afin de favoriser l'émergence de nouveaux talents dans le domaine de la création cinématographique, l'Office national du film (ONF) lance un concours national qui permettra à deux ou trois cinéastes de réaliser une première oeuvre de fiction de long métrage et de langue française d'ici 1989, année du 50e anniversaire de l'ONF. Les candidat-e-s devront avoir signifié par écrit leur intention de participer au concours «Premiers longs métrages de fiction francophones» avant le 15 mai. Pour connaître les règlements du concours, contacter Louise Sutton au (514) 283-9321.

La deuxième édition des **Quinze jours du Milieu** — cinéma, salle de spectacle et galerie d'holographie tout à la fois — se tient du 21 mai au 3 juin. La vidéo occupe une place de choix dans cet événement, mais le cinéma et le spectacle sur scène y sont également présents. Une nouveauté cette année: trois séries thématiques — musique, artistes rebelles et danse — encadrent bon nombre de pièces. Autre nouveauté: la tenue d'un atelier sur «Les effets spéciaux de la vidéo», donné par deux des plus grands spécialistes dans le domaine. Coût de l'atelier: 35 $ (tarif régulier) et 10 $ (tarif étudiant). Info: (514) 277-5789.

Le Festival international de films et vidéos de femmes de Montréal, qui se tiendra du 4 au 14 juin, invite toute personne intéressée à héberger des cinéastes et vidéastes invitées au Festival à contacter Albanie Morin ou Monelle Gélinas au (514) 845-0243.

DANSE

Jusqu'au 10 mai, le théâtre Maisonneuve de la Place des Arts présente le tout nouveau spectacle de la danseuse-chorégraphe soliste **Margie Gillis**. Au programme: trois premières montréalaises et deux premières mondiales. Billets en vente aux guichets de la Place des Arts. Réservations: (514) 842-2112.

Margie Gillis

COUP DE FOUDRE

LES PARAVENTS, de Jean Genet, mise en scène d'André Brassard, au TNM en mars 87. Ce spectacle aura-t-il été un succès public? Je ne crois pas. Par contre, il aura été, à en juger par le soir de la première, un succès de milieu. Et pour cause. Les gens de théâtre, à Montréal, ont rarement à se mettre sous la dent un spectacle aussi enthousiasmant, aussi nourrissant. La chaleur de ce public de première, par définition plus réservé et critique que les autres, était éloquente, émouvante. Rare. Ce spectacle donne le goût du théâtre, donne le goût d'en faire quand on en fait et d'en voir quand on n'est que spectatrice. Nous avons affaire à un texte percutant, engagé, à une saga théâtrale comme il ne s'en fait plus, à un metteur en scène manifestement amoureux fou du théâtre, et à une équipe dans le plein sens du terme: 18 comédien-ne-s présent-e-s, justes, emballé-e-s, et dans certains cas qui touchent au génie. J'ai retrouvé ce soir-là le côté ludique du théâtre, mais avec un contenu qui prenait pour moi les allures d'un festin gargantuesque: il y en avait pour l'esprit, pour le corps pour les yeux, pour le plaisir, pour l'émotion, pour la révolte. Et comme dans tout festin qui se respecte, il y en avait pour tout le monde et il en est resté à la fin. Abondance, générosité, énergie vitale, intelligence. Le genre de spectacle où l'on peut se permettre d'être goulue, de manger avec les doigts et de laisser couler la sauce sur son menton avec un plaisir enfantin. Où l'eau nous monte à la bouche de plaisir, de désir. Quel effet de voir côte à côte Charlotte Boisjoli, Monique Mercure, Andrée Lachapelle en putain grandiose et décadente, Françoise Faucher, à couper le souffle en sorcière incandescente, dans un costume tout droit sorti de la toile d'une Léonor Fini redevenue sauvage... Il faudrait pouvoir écrire dix pages pour rendre justice à tou-te-s les artisan-e-s de ce spectacle.

La pièce de Genet, sur le colonialisme en Algérie et la révolte qui y a mis fin, fut interdite à Paris à sa création au début des années 60. Le pire, c'est qu'elle n'a pas vieilli. Comme quoi on peut être théâtralement comblée et socialement découragée... Ce théâtre-là, celui de Genet-Brassard, mobilise artistiquement et socialement. Moi j'en ai besoin.

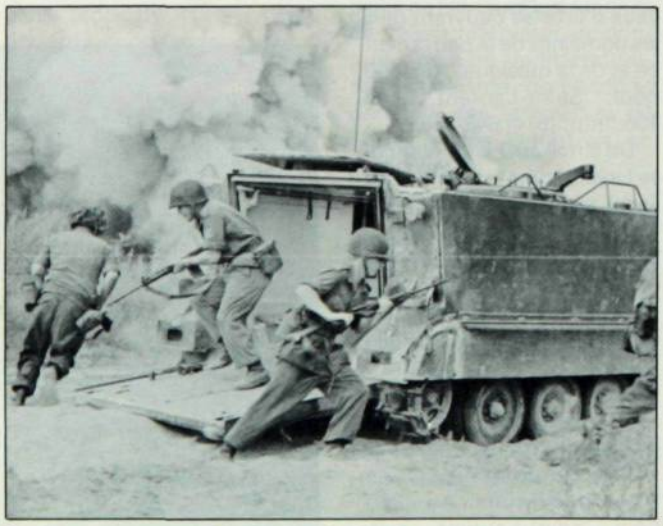
HÉLÈNE PEDNEAULT

PHOTO: RENÉ BINET

Devant LES PARAVENTS

COUP DE POING

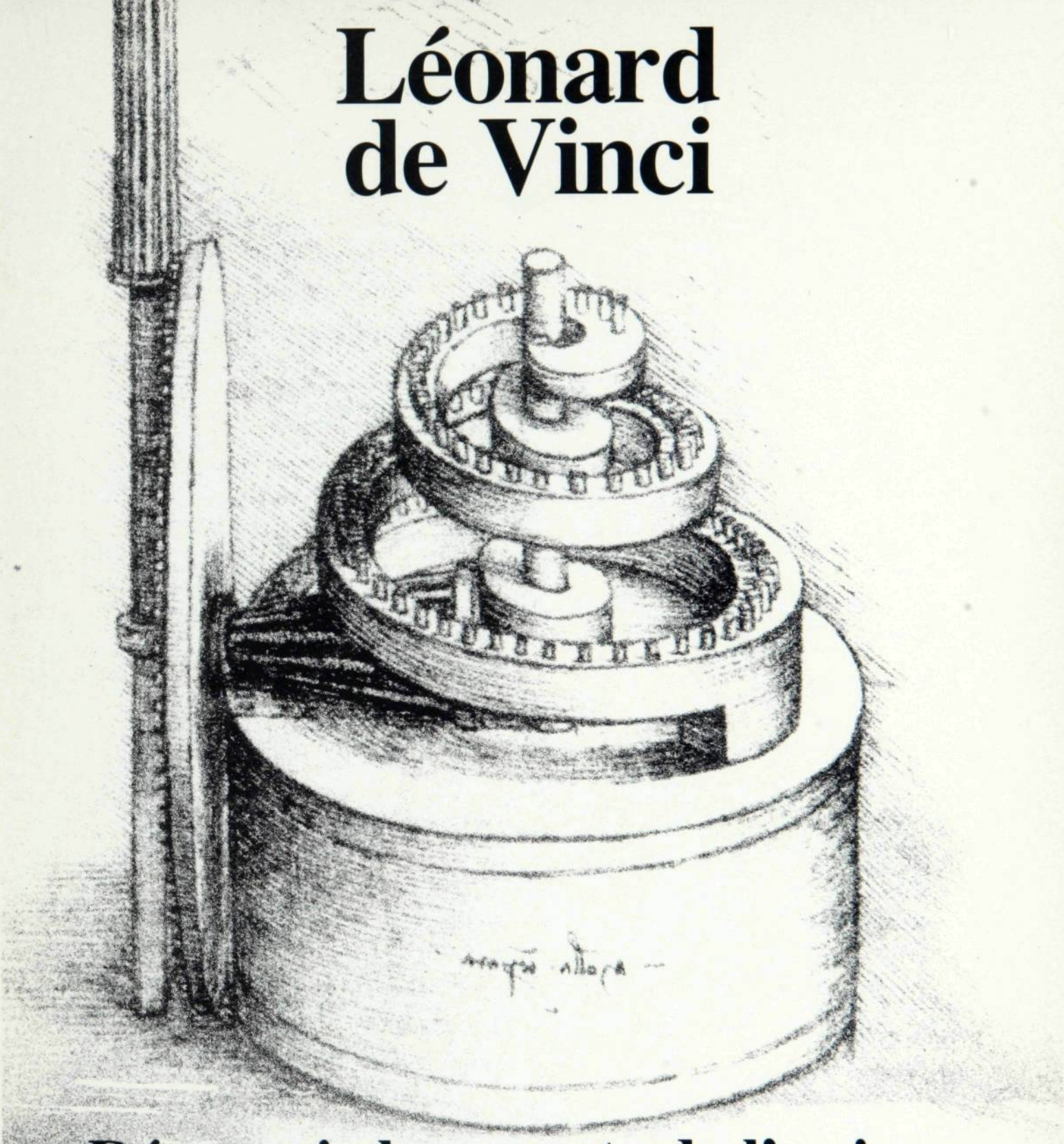
FORCES ARMÉES CANADIENNES, court métrage publicitaire destiné aux salles de cinéma, réalisé par les Forces armées. Mettre une musique vibrante et rythmée. Bien beurrer avec des choeurs gonflés d'émotion virile. Mélanger avec un montage rapide, ponctué de ralentis lyriques donnant l'impression de voir le jeune homme marcher indéfiniment (grâce à la prise de vue en téléphoto) dans un monde de rêve. Ajouter quelques plans mobiles en avion, en bateau et des mouvements de caméra gracieux (tellement à la mode depuis que Lelouch nous en a mis plein la vue dans **Les uns, les autres**). Jeter ici et là quelques décors jolis comme cette forêt mouillée de brouillard, une scène pathétique de sauvetage, quelques *zoom-in* bien placés, beaucoup de personnages vus en contre-plongée (ça leur confère une certaine... grandeur). Et on obtient une excellente bouillie toujours efficace. Un air d'aventure qui chante si juste, que la première fois que j'ai vu ce film, je croyais que c'était des bandes-annonces pour **Top Gun**, si populaire auprès des jeunes et dont on m'avait dit qu'il puait la propagande pour l'armée américaine. Ce nest que lorsque la musique s'est estompour laisser place à la narration, que j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une publicité pour le recrutement des Forces armées canadiennes. Très bien faite, cette «pub» emprunte au cinéma commercial les meilleures recettes du film d'aventure et d'action. On aurait envie de se précipiter à la guerre. Donnez-moi vite une mitraillette que je puisse, moi aussi, courir dans des paysages dévastés, soutenue par une amitié trempée au feu de l'action.



Et voilà ce qui me fait frémir. Parce que je travaille avec eux, je les vois à la douzaine, ces adolescents de 16-17 ans qui louchent du côté de l'armée. Lorsqu'on leur demande pourquoi l'armée, ils répondent «l'aventure et la discipline». Et voilà qui me terrifie. D'abord, parce que l'aventure militaire, c'est la guerre, ne l'oublions pas. Et ensuite parce que la discipline, telle qu'elle se pratique dans l'armée, c'est l'obéissance aveugle, le contraire de l'autonomie, de la prise en charge de soi, la négation de la liberté. Remarquez que depuis le temps qu'on leur dit que leur avenir est bouché, qu'ils sont victimes d'une société laxiste, de parents divorcés, d'un système d'éducation déficient, bref, d'un manque d'encadrement... faut-il s'étonner qu'ils se laissent séduire par un tel régime d'assurance: sécurité d'emploi, retraite à 45 ans, avec en prime un sens à leur vie et l'autorité paternelle garantie?

DIANE POITRAS

Léonard de Vinci



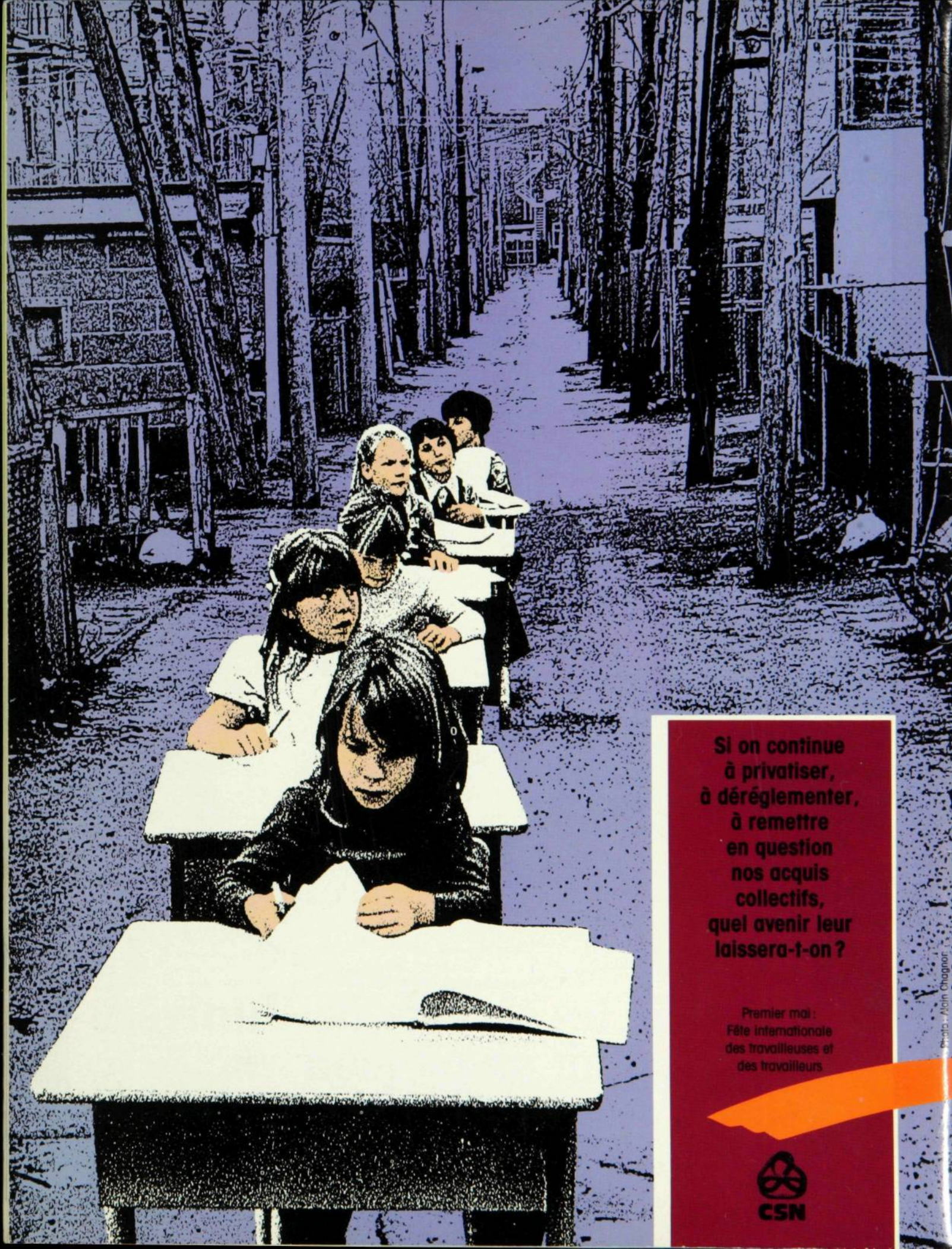
Découvrir les secrets de l'univers était sa passion

Lundi 18 mai, 20h

IBM

L'autre télévision

Radio Québec



Si on continue à privatiser, à déréglementer, à remettre en question nos acquis collectifs, quel avenir leur laissera-t-on ?

Premier mai :
Fête internationale
des travailleuses et
des travailleurs

CSN

Photo : Alain Chagnon